

CHRONIQUE DU PEUPLE AILÉ
DES PHAÛS

PIERRE-MARIE BEAUDE

**

Deuxième partie

COMBATS DE ROIS

II. 1. L'ÎLE AU CHÊNE

Dulci partit sans dire adieu et sans se retourner, comme l'exigeait le protocole. Il emportait, bien accrochée aux pattes, une grosse boule d'herbes nutritives préparées par Zeum le Sorcier. Car durant les longs jours que devait durer le voyage aller, le futur ksâr avait l'interdiction formelle de quémander à qui que ce soit de quoi se nourrir, ni d'accepter la moindre proposition d'aide. Il devait voler du lever au coucher du soleil, prendre du repos uniquement la nuit sur les arbres.

- Les Forces fassent qu'il nous revienne investi par l'Habitante du Chêne, murmura Geèm.

Dulci vola le premier jour sous un ciel serein. Les vents lui étaient favorables et le soleil qui réchauffait ses ailes transmettait une bonne énergie à tout le corps. Craignant de mauvaises rencontres, il surveillait ses parages, mais n'aperçut, de tout le jour, ni martinet ni engoulevent. Au coucher du soleil, il se posa au sommet d'un pin maritime et s'accrocha à l'écorce noueuse d'une maîtresse branche. Il n'avait pas touché à son stock de nourriture et se contenta d'en prélever une infime portion du bout des mandibules. Le voyage était encore long.

Le second et le troisième jours furent semblables au premier. Dulci ressentait maintenant la fatigue, car il passait de longues heures à voler. Sa direction de vol lui était fournie par la côte. Il suffisait de la suivre en direction du couchant jusqu'à une tour de guet bâtie au sommet d'un cap. Il lui faudrait alors traverser la mer en direction du midi pour rejoindre l'île au Chêne.

Les deux premières nuits, Dulci dormit d'un sommeil lourd et gris. Mais la troisième nuit s'éclaira du film de sa vie, sous forme de scènes saccadées, déformées par le rêve. Il se voyait sortir d'une caverne obscure pour tenter son premier envol dans le ciel bleu électrique. Des engoulevants aux ailes immenses et aux serres de vautours passaient dans le ciel. Une voix les apostrophait violemment mais ils continuaient leur vol comme de paisibles voyageurs, indifférents aux insultes, et Dulci les entendait bavarder et rire tandis qu'ils s'éloignaient à coups d'ailes paisibles. Mais voilà que Noctulus surgissait et Dulci n'arrivait pas à chasser son ombre terrifiante. Un grand ouragan s'invita dans son rêve, chassant devant lui les fleurs arrachées aux prairies, et les fleurs multicolores montaient dans le ciel noir en un grand feu d'artifice. Et quand l'ouragan voulut l'emporter, le corps de Dulci prit la pesanteur d'une pierre et le vent l'enveloppa sans pouvoir le bouger. Alors le vent se changea en une brise caressante et Dulci se posa en douceur sur les lèvres d'une jeune femme endormie pendant que la lune, à travers la fenêtre, faisait à l'aile de la nuit un ocelle jaune cerclé d'un halo blanc. Et au moment où Dulci s'envolait, un étrange murmure sortait des lèvres de la jeune femme endormie : « Va au bout de ton rêve et confie ton destin au Peuple qui danse ».

Dulci sortit de cette troisième nuit le corps rompu et l'esprit vide. Il tenta de remettre un peu d'ordre dans ses idées pour organiser la suite de son voyage, mais dès qu'il essayait de rentrer en lui-même, il se retrouvait comme dans un château immense fait d'une enfilade de chambres vides. Il les traversait une à une, elles se ressemblaient toutes ; il apercevait furtivement une silhouette, une couleur, mais cela s'effaçait aussitôt. Seule flottait dans sa mémoire la parole sortie des lèvres de la jeune femme : « Va au bout de ton rêve et confie ton destin au Peuple qui danse ». Mais il n'en comprenait pas la signification.

Alors il pleura. L'amertume de son cœur s'épanchait dans ses larmes amères et quand il eut fini de pleurer, il mangea une ration de nourriture, puis une seconde puis une troisième, si bien qu'il engloutit en une seule fois les trois quarts de sa réserve.

Il repartit pour deux jours de vol, et curieusement il ne ressentait pas la fatigue, comme si son corps s'était affranchi de la pesanteur. « Va au bout de ton rêve... » murmurait la petite comptine qui rythmait ses battements d'aile. Et Dulci s'élevait dans le ciel, trouvant

facilement les courants ascendants qui le transportaient très haut. Il ne restait plus qu'à se laisser descendre en planant longuement jusqu'au courant suivant. Il parvint ainsi à l'endroit où la côte tournait à angle droit vers le couchant. La dernière étape commençait : il devait traverser la mer. Un cyprès noir lui offrit un refuge. Il se glissa dans son épaisse toison, mangea sa dernière ration de nourriture et s'endormit. Le piaillage des oiseaux le réveilla comme le jour se levait. Sans plus attendre, il se lança dans la grande traversée.

L'île au Chêne se trouvait dans la direction du soleil au plus haut de sa course. Mais comme le soleil commençait à peine à monter dans le ciel, Dulci ne pouvait pas se fier à lui. Il essaya autant que possible de garder un cap parfaitement sud, avec la crainte de se laisser dévier et de passer sans s'en apercevoir au large de l'île. Mais au bout d'une petite heure de vol, il aperçut distinctement l'ombre d'une terre qui marquait l'horizon d'un trait foncé. Le cœur en fête, il mit le cap sur elle, se répétant d'un air enjoué : « va au bout de ton rêve, va au bout de ton rêve ». Il vola jusqu'au milieu du jour et maintenant l'île brillait à l'aplomb du soleil, mais Dulci eut soudain la désagréable impression qu'il avait beau accélérer l'allure, l'île gardait ses distances, comme si elle était douée du pouvoir maléfique de s'éloigner à mesure qu'on se rapprochait d'elle. Dans sa hâte de l'atteindre, Dulci avait présumé de ses forces. Et maintenant, il n'était plus sûr de l'apercevoir, cette île mirage, cachée dans le contre-jour. Quelques nuages arrivèrent du fond du ciel. Dulci en fut heureux car ils allaient cacher le soleil et lui permettre ainsi de bien distinguer l'île. Mais quand les cumulus supprimèrent l'effet de contre-jour, Dulci se retrouva devant un horizon vide. S'était-il trompé ? Avait-il pris un grand navire pour l'île ? Quelle sorcière lui avait joué ce tour ? Perdu en pleine mer, il savait sa vie en danger. Il était sans doute passé très loin de l'île au Chêne, et maintenant il n'avait plus aucun point de repère. Qui savait seulement si elle n'était pas derrière lui ?

- Et voilà, constata amèrement Dulci, j'ai espéré l'île, j'ai volé de tout mon désir vers elle. Mais ce n'était qu'un rêve, un mirage aussi trompeur que le miroitement du soleil sur une pierre qu'on prend pour une source. Il songea à retourner vers la côte. En avait-il seulement les forces ? De toute façon, il sauverait peut-être sa vie mais il perdrait ce qu'il était venu chercher dans l'île. Oserait-il alors retourner chez les siens ?

Il stabilisa son vol pour se donner le temps de réfléchir. Comment choisir la bonne direction dans un horizon aussi large ? Sa situation était désespérée. Il s'était fait attirer par un leurre et il allait y laisser la vie. C'est alors qu'observant la mer pour la millième fois, il aperçut sur l'eau bleue un ourlet de crêtes blanches. Une famille de dauphins s'amusait, provoquant ce festonnement d'écume blanche. Et le jeune Phaâ, dans son désespoir, les

envia de jouer et danser aussi gaiement dans les vagues, ces mêmes vagues où il allait mourir noyé.

Voilà, songea-t-il, c'est la fin du voyage. Je ne reverrai plus les terres de lavandes, ni mes amis très chers ; je ne poserai pas la question que je rêvais de poser à Isell, et elle ne sera jamais ma compagne. J'ai rêvé de devenir le chef du Peuple ailé et me voilà au bout de mon rêve.

Le murmure de la femme aux lèvres entrouvertes lui revint en écho : « va au bout de ton rêve, et confie ton destin au Peuple qui danse. » Et son esprit s'illumina d'un coup. Il venait d'atteindre le bout de son rêve, et c'était le moment de confier son destin. Les dauphins étaient là pour lui, ils l'attendaient. Ils seraient loin déjà s'ils l'avaient voulu ; mais au contraire ils patientaient, décrivant toujours les mêmes cercles. Dulci décrivit quelques grandes arabesques pour se signaler et les dauphins reprurent leur route. On eût dit qu'ils veillaient à ne pas forcer leur nage, pour que l'infime être ailé qui les avait pris pour guides ne les perde pas. Au bout de quelques heures, Dulci aperçut la ligne blanche d'une falaise. Il descendit pour saluer les dauphins qui cliquetèrent quelques rires avant de s'enfoncer dans les eaux.

Dulci s'abattit sur le sable d'une crique et laissa reposer son cœur. Des oiseaux marins planaient au-dessus de la falaise, mais ceux-ci ne s'en prennent pas aux Phaàs. Il laissa son corps en repos sur la plage et vit le soleil disparaître et renaître. Il était temps de rejoindre le centre de l'île.

Au milieu d'un enclos sacré fait de grosses pierres, un chêne immense se dressait. Comme Dulci s'en approchait, deux chouettes chevêches l'accostèrent et lui firent signe de le suivre. Et Dulci s'étonna de cette étrange compagnie, car les chouettes comme les hiboux ne se déplacent que la nuit.

Sur indication de ses guides, il se posa sur le bord d'un trou creusé dans le tronc du grand chêne. La lumière s'arrêtait au seuil de cette cavité dont on n'apercevait pas les contours. L'habitante du Chêne était là, à peine repérable dans l'ombre et Dulci n'entrevoyait que la forme de deux grandes ailes.

« Que viens-tu chercher ici ? demanda l'habitante.

- La force et le droit de diriger le Peuple ailé.

- Qui t'a conduit jusqu'ici ?

- J'ai confié mon destin au Peuple qui danse. »

- Je suis l'Habitante du Chêne, dit la voix. Pour moi, mille ans sont comme un jour et un jour est comme mille ans. Je ne connais pas le jour ni la nuit, je ne connais pas la mort. Tu n'as qu'un mot à dire et je te garderai ici avec moi.

- Mais je ne verrai plus la lumière, dit Dulci. Je ne distinguerai plus le jour de la nuit.

- Tu ne souffriras pas.

- Qu'aurai-je encore à désirer ?

- Les dieux ne désirent rien et ils ne souffrent pas. Regarde au seuil de cette entrée, que vois-tu ?

- Une nourriture que je ne connais pas.

- C'est l'ambrosie, un miel fabriqué par les abeilles d'or pour servir de nourriture aux dieux, ceux que le Peuple ailé appelle les Forces. Approche et mange, et tu deviendras comme l'un d'eux.

- Je veux vivre et mourir, désirer et souffrir, dit Dulci. Et retrouver tous ceux qui comme moi ont reçu des Forces le don de voir le printemps et l'été, l'automne et l'hiver, la lumière du matin et la lumière du soir.

- Si tel est bien ton désir, tiens-toi dans le feuillage du Chêne et prête bien l'oreille dès que la brise se lèvera. Ensuite, retourne chez les tiens. »

Dulci s'envola dans le feuillage du Chêne et attendit que les feuilles s'agitent sous l'effet de la brise. Un fort vent se leva qui fit trembler les feuilles, puis une brise légère lui succéda et la brise murmura.

« Que viens-tu chercher ici, Dulci ?

La force et le droit de diriger le Peuple ailé.

- Qui t'a conduit jusqu'ici ?

- J'ai confié mon destin au Peuple qui danse.

- Sais-tu ce qu'est la douceur sans la force ?

- Non, dit Dulci.

- C'est la faiblesse. Et sais-tu ce qu'est la bonté sans la volonté ?

- Non, dit Dulci.

- C'est la complaisance.

- Je ne comprends pas, dit Dulci.

- Alors voici l'interprétation de ces phrases sibyllines. Quand tu n'avais qu'un ocellé azur et blanc, tu étais la douceur même. Mais il te manquait la volonté et la vraie force.

- Je sais dit Dulci, la volonté et la force, c'est mon frère Khâm qui l'avait reçue.

- Non, Dulci. Khâm avait reçu l'égoïsme et la violence aveugle. C'était ton ombre noire.

- J'ai tué Khâm.

- Il t'a provoqué, il a torturé Heezz et son propre père. En tuant Khâm, tu as tué la violence qui détruit, mais lui, en te mordant, t'a transmis ce qui se cachait de bon dans un torrent de violence. La bonté et la force sont maintenant en toi. Et maintenant, si tu veux être investi du droit de diriger le Peuple ailé, tu dois répondre à cette énigme : « Comment appelle-t-on le roi qui, possédant la force, fait preuve de clémence ? »

- C'est dit Dulci, c'est...

Il revit soudain tout le film de sa vie, sa naissance aux côtés d'Isell, ses joyeuses escapades avec elle, la grande migration et le grand dérangement, l'affreuse semelle qui avait failli mettre fin à sa vie, le visage endormi de la femme, les chiens patauds et les palais de cristal du glacier, la neige sur les Males-eaux, les combats contre les Ciseaux Patineurs et les Notonectes... J'ai déjà, songeait-il, vécu tant de choses, presque une vie. Mais serai-je capable de diriger le Peuple ailé, de prendre les sages décisions, de faire preuve d'autorité et de force chaque fois qu'il le faudra ? Saurais-je être ce roi capable de faire habiter en lui l'autorité et la bonté, détermination et bienveillance ?

- N'as-tu pas trouvé la réponse ?

- Ce roi, dit Dulci, s'appelle un roi sage.

II. 2. LE TRIBUNAL

Quand Dulci fut de retour de l'île au chêne, les trois clans le reconnurent pour ksâr et l'on fêta son union avec Isell, proclamée ksâh. L'ensemble du Peuple ailé se déplaça vers les hauts plateaux de calcaire ; l'air sec se mit à vibrer au passage des nuées de Phaàs qui manifestaient leur gaîté en multipliant leurs arabesques favorites. En fait, ils aimaient se déployer en des étendards claquant au vent, puis s'étirer jusqu'à devenir une espèce de corps de dragon dansant, puis passer au-dessus des villages en nuées froufrouantes. D'en bas, dans les vignes et les champs de lavande, quelques femmes penchées sur la terre et levant les yeux virent dans ces hautes voltiges la promesse de jours heureux et firent un vœu comme au passage, la nuit, d'une étoile filante.

La fête dura trois levers de soleil, là-haut, sur les plateaux de craie. Ensuite, Isell et Dulci se déplacèrent vers la côte et le Peuple ailé les suivit en incessantes farandoles. Et l'air, de partout, se mit à palpiter du reflet des milliards d'ocelles. Sur la mer, un fort vent soufflait et les vagues éclataient en gouttelettes gorgées de soleil où les sept frères en escadrille se lancèrent avec délices. Isell et Dulci s'amusèrent à se fuir et à se poursuivre et le Peuple ailé, pris de tendre folie, les imita. Un pêcheur surveillant sa ligne d'un œil endormi leva la tête, s'étonna de ce joyeux désordre chez les insectes ailés et retourna à sa somnolence.

Miuzz n'assista pas aux festivités. En effet, le premier acte de Dulci à son retour de l'île au chêne avait été de convoquer un tribunal pour la juger. Miuzz y arriva accompagnée d'Ezott et d'Ivauze. Otéos l'interprète lui demanda de présenter sa défense, ce qu'elle fit. Elle releva fièrement ses antennes.

- J'ai, dit-elle, voulu faire le bonheur de mon fils, rien de plus, je le jure.

- Crois-tu donc, demanda Dulci, qu'on puisse faire le bonheur de son fils en intrigant comme tu l'as fait auprès de ton frère ?

- J'étais folle de mon fils, les mères ici présentes me comprendront.

- Non, dit Gèem, je ne te comprends pas. J'aime aussi mes enfants à la folie, mais la folie d'une mère a deux visages : l'un est riant et passionné comme la vie, l'autre est grimaçant comme la mort. Tu t'es laissé fasciner par ce deuxième visage.

- Tu as introduit Guizz dans la garde rapprochée de mon père Eàs, accusa Dulci. Tu as fait assassiner un ksâr.

- Et tu l'as fait au pire moment. Nous étions en train de gagner la victoire contre Noctulus, les Notonectes et leurs alliés Gerris. Ton acte insensé a semé le désordre dans nos rangs et nous avons perdu beaucoup des nôtres.

- Le sang est sur ta tête. Entends-tu la bouche d'Eàs crier vengeance pour ce crime odieux ? Devons-nous laisser ton crime impuni ?

- Pitié, hurla Miuzz. J'étais folle, je vous l'ai dit, je ne savais plus ce que je faisais.

On donna la parole à Ezott. Il vint se poser devant Otéos, puis s'approcha de Dulci les antennes basses pour lui signifier que le pacte de vassalité entre eux n'était pas rompu, que lui, en tout cas, ne désirait pas le rompre.

- J'aime tendrement Miuzz et mon fils Ivauze vous le savez. Je suis prêt à suivre Miuzz là où votre condamnation le décidera.

- Irais-tu jusqu'à la suivre dans l'exil ? demanda Otéos.

- Oui, je le ferais.

- Et dans la mort ? ajouta Dulci.

Un grand silence s'abattit sur les assistants, on n'entendait plus un seul froissement d'ailes. L'exil ou la mort, voilà ce que Dulci venait de fixer comme les deux sentences possibles, et l'on se dit que le fils d'Eàs, longtemps faible et rêveur, était sorti bien changé de son combat mortel avec son frère et que, depuis son retour de l'île au chêne sacré, il s'affirmait comme un vrai ksâr, un ksâr capable d'aller jusqu'au bout de ses décisions, sans la moindre complaisance.

La voix d'Ezott troua le silence :

- Oui, articula-t-il, je la suivrais jusque dans la mort. J'ai partagé avec Miuzz des jours de soleil et de pluie, des froidures et de fortes chaleurs. Nous avons connu des sécheresses, des épidémies quand nous nous aventurons trop loin dans les grands champs de céréales et que les nôtres étaient décimés par les poisons chimiques qui montent des épis plantés par les hommes. Nos deux familles ont donné leur part de victimes pour la sauvegarde du clan. Je suis uni à Miuzz à la vie, je le reste à la mort. Je ne demande qu'une chose : qu'on épargne notre fils Ivauze ; il n'est pas responsable.

- Tu connais les lois immémoriales, dit Otéos : en cas de félonie, c'est toute la famille qui périt sous la griffe de son propre clan. Il faut ce meurtre collectif pour que ton clan soit relevé de toute accusation et qu'il puisse retrouver l'harmonie au sein de la coalition du Peuple ailé.

Dulci se retira pour mûrir sa sentence. Et tout le monde se dit que sa réflexion serait de courte durée. Il avait parlé de mort. Ezott attendait fièrement, lissant ses antennes à l'aide de ses pattes comme font souvent les Phaàs entre deux vols. Il se tenait près de Miuuz pour bien montrer qu'il acceptait déjà de partager son sort. Ivauze, lui, faisait bourdonner inutilement ses ailes, comme un jeune inconscient piaffant avant de reprendre le fil d'une vie qui n'avait pas trois printemps. Se rendait-il vraiment compte du sort que les lois immémoriales lui réservaient ? Et ses trois sœurs, qui continuaient de bavarder, comme si tout cela ne les concernait pas. Dès que la sentence de mort tomberait, elle serait exécutée. Les corps seraient déchiquetés par les gens du clan d'Ezott.

Dulci s'absenta plus longtemps qu'on ne le pensait. La sentence de mort était inévitable, telle était la loi dictée par les Forces aux origines du Peuple ailé. Tous les mémoristes la savaient par cœur et Otéos était là pour la rappeler. Mais Dulci voulait prendre son temps, et son vol le conduisit par hasard dans la crique où Sigue, sa mère, l'avait donné à la vie sous forme d'œuf. C'était là, dans cet antique pied de lavande qu'il avait connu ses métamorphoses et qu'il avait maladroitement gagné les airs, sous les encouragements d'Isell et d'Eàs. La vieille lavande qui lui avait offert un abri était toujours là, stérile, dépourvue de la moindre petite pousse de verdure, et Dulci se demanda soudain combien de temps la nature mettrait à user ce bois devenu stérile, jusqu'à ce que rongé par les larves des insectes et piqué par les becs pointus, il se désagrège et tombe en poussière. Qu'éprouvait donc l'âme de la vieille lavande ? Chuchotait-elle la nuit les secrets de sa vie passée aux jeunes pousses des alentours ? Et Dulci eut soudain mal pour Ivauze et pour ses trois sœurs. On ne meurt bien qu'âgé et comblé de jours. Toutes les autres morts sont absurdes, à moins qu'on ne décide librement de risquer sa vie. Dulci allait rentrer, annoncer la sentence, et le rituel voulu par les Forces commencerait aussitôt. Les plus proches de la famille d'Ezott s'avanceraient les premiers et planteraient leurs griffes aux crochets acérés ou leurs mandibules dans le corps du jeune Phaâ. Puis viendrait le tour des trois sœurs. Leur père et leur mère assisteraient à l'anéantissement de leur progéniture. Puis viendrait le tour de Miuuz, et Ezott devrait supporter l'horrible destruction sacrificielle. Enfin ce serait le tour d'Ezott, et là c'était Dulci lui-même, en tant que ksâr du Peuple ailé, qui s'approcherait de son vassal pour planter le premier ses mandibules dans sa chair, ainsi le voulait le rituel.

Ensuite le Peuple ailé se précipiterait en essaim sur les trois corps et les ingérerait jusqu'à ce que rien n'existe plus d'eux sous la lumière du soleil.

- Non, hurla Dulci, Ezott n'a rien fait, ni Ivauze ni ses soeurs. Peut-être Ezott est-il en faute d'avoir si mal prévu les intentions de Miuzz. Mais que peut-on lui reprocher de plus ?

Il fut pris d'un étourdissement et dut se poser en catastrophe sur le haut de la vieille lavande ; et tandis qu'il recherchait le calme, il lui sembla qu'un signe infallible des Forces venait mettre fin à ses hésitations et à ses doutes. Sur un rameau du bois mort, un petit bourgeon vert tendre, qu'il avait pris tout d'abord pour une minuscule sauterelle, perceait discrètement l'écorce crevassée. Dulci sentit son esprit s'apaiser. Ezott, se dit-il, a toujours servi loyalement mon père Eàs. Le Peuple ailé ne serait pas aussi puissant si Ezott n'avait pas vécu. Mais aussitôt, une autre voix objectait : « Que fais-tu, Dulci, des lois immémoriales ? Tu es à peine ksâr, et déjà tu t'apprêtes à les transgresser ? Que dira ton clan si ta première décision est de te moquer des principes qui ont permis au Peuple ailé de survivre ? Ils te prendront pour un faible. »

Un faible, oui, je suis un faible, admettait Dulci, et je n'ai jamais demandé à devenir ksâr. Je porte sur une aile un ocelle aux couleurs sombres que m'a donné la morsure de mon frère. Mais je ne lui ressemble pas, lui qui était la force aveugle et sanguinaire ; il y a mon autre aile aux couleurs azur et blanc. Je suis l'un et l'autre, l'endroit clair comme le jour et l'envers noir comme une nuit sans étoiles. Mais le clair empêche le sombre de l'emporter. Peut-être tout serait-il plus facile si mes deux ailes étaient de même couleur.

Sans doute le Peuple ailé trouvait-il étrange de voir que Dulci ne revenait pas pour annoncer la sentence. Apparurent dans le ciel les sept frères et Isell. Les sept frères entreprirent de voler en cercle tandis qu'Isell se posait auprès de Dulci. En la voyant, Dulci éclata en lamentations.

- Je ne peux pas, gémit-il, je ne veux pas.

- Qu'est-ce que tu ne veux-tu pas, Dulci ?

- Commencer mon règne en donnant la mort. Toutes ces mandibules qui vont lacérer, déchiqueter des Phaàs qui ne demandent qu'à vivre.

- Mais dit Isell, Miuzz savait ce qu'elle risquait en intriguant contre son frère, elle savait qu'elle mettait en danger Ezott et ses enfants.

- Elle était folle de son fils, elle l'a dit. Dans la folie, on ne mesure jamais les risques.

- Tu sais que si tu la relâches, le Peuple ailé ne comprendra pas ton attitude. Ils te jugeront faible et regretteront de t'avoir fait ksâr.

- Ezott a toujours été loyal. Il est prêt à mourir aux côtés de celle qui a provoqué le désastre.

- Tu connais les lois, dit Isell. Fais selon ta conscience.

Dulci se tourna tendrement vers sa compagne.

- Isell, me désapprouvas-tu si je choisis la clémence ?

- Non Dulci, je serai avec toi.

- Isell...

- Oui ...

- Si un jour, il arrivait une sentence de mort contre moi, crois-tu que tu l'accepterais ?

- Je l'accepterais oui, et je t'accompagnerais dans la mort. Je ne pourrais pas vivre sans toi.

Isell vit qu'un autre problème rongait Dulci :

- Quoi d'autre encore, Dulci ?

- Et crois-tu, demanda Dulci en tremblant, que si tu tombais sous le coup d'une sentence de mort, je serais capable, moi, de faire comme Ezott ?

Isell posa ses antennes sur Dulci, ils se tinrent ainsi un long moment.

- Oui, Dulci, je te le jure, je suis sûre que tu m'accompagnerais.

Dulci repartit escorté par Isell et les sept frères et se posa dans l'assemblée du tribunal. Il avait retrouvé sa prestance et le Peuple ailé eut le temps de se réjouir d'avoir à sa tête un si beau ksâr.

- Je connais mieux que personne les lois du Peuple ailé, j'ai acquis de mon père la légitimité pour devenir votre ksâr, j'ai dû affronter mon frère dans un combat sans merci, et j'ai fait preuve autant que tout autre de courage, même si les années me sont encore peu comptées. Je donnerai ma vie pour le Peuple ailé. Je suis allé à l'île au chêne sacré et là-bas, j'ai entendu des paroles capables de me nourrir et de me diriger dans la justice. Si bien que personne ici ne pourra contester cette sentence que je prononce solennellement aujourd'hui. La voici :

Le dénommé Ivauze, fils de Miuzz et d'Ezott vivra. Il représente l'avenir du clan d'Ezott, je veux que son père le prenne en charge, l'éduque et le prépare à lui succéder. Ivauze est encore une jeune pousse, comme moi-même je l'ai été ; il a encore beaucoup à apprendre. La sentence pour Ezott est donc qu'il devra veiller sans relâche sur son fils, l'éduquer, l'aguerrir et lui inculquer les lois de loyauté sans lesquelles le peuple des Phaàs ne peut survivre. Les trois sœurs d'Ivauze, elles aussi, vivront. Quant à Miuzz, responsable

d'un très grand crime qui coûta la vie à mon père Eàs, nos lois sont formelles : elle mérite la mort. Mais au-dessus des lois, il y a les Forces et personne ne peut aller contre leurs décisions. Quand je suis arrivé dans l'île au chêne, j'ai entendu murmurer le feuillage du grand arbre. Les Forces se taisent généralement, mais dans la ramure des arbres sacrés, elle font parfois bruisser leurs échos. Ce jour-là, j'ai entendu des mots qu'il n'est pas possible à un Phaâ de redire. Mais quand je suis sorti de sous la ramure, sur le chemin du retour, j'ai fait un rêve. Il n'y avait personne dans mon rêve, seulement une voix, une voix qui me semblait familière et que je n'arrivais pas à identifier. Et cette voix me demandait :

- Combien faut-il d'étoiles pour empêcher la nuit d'être noire ?

J'ai répondu :

- Des millions.

- Et s'il n'y en avait que des milliers ? a repris la voix.

J'ai dit :

- S'il n'y en avait que des milliers, alors la nuit ne serait pas noire.

- Et cent ? a continué la voix.

- Cent, ce n'est pas beaucoup dans un ciel immense, mais ce serait suffisant.

- Et dix, a continué la voix, comme si elle se moquait gentiment de moi.

- Dix, c'est encore moins que cent, mais on ne pourrait pas dire que la nuit est tout à fait noire. Et même, à bien y réfléchir, s'il n'y avait qu'une seule étoile dans tout le ciel, cela n'éclairerait pas beaucoup, mais cela serait suffisant.

Alors la voix n'a rien ajouté, et quand je me suis réveillé, c'était déjà le matin clair.

- Je ne comprends rien à ce que tu racontes, Dulci, protesta un vieux phaâ aux antennes blanchies par l'âge. Pourquoi parles-tu par énigmes ?

Alors Otéos le Mage prit la parole :

- Voici l'interprétation des paroles de notre Ksâr. Une seule étoile, en brillant, peut empêcher le ciel d'être complètement sombre. Cette lumière, elle a toujours continué de briller dans l'âme noire de Miuzz. Elle s'appelle Ezott. La loyauté d'Ezott sauve donc de la mort Miuzz, sa compagne aveuglée par son amour fou.

- Miuzz, conclut Dulci, aura l'obligation de demeurer toujours dans son clan et de ne jamais s'éloigner d'Ezott. Si jamais elle enfreignait cet ordre, elle serait aussitôt mise à mort. Et si Ezott venait à mourir au combat ou pour quelque autre motif, elle aurait l'obligation de le suivre dans la mort. Pour le reste, elle fera comme bon lui semblera.

J'espère que cette mesure de clémence lui permettra de retrouver sa place au service de son clan.

Le Peuple ailé fut très surpris par le jugement de Dulci. Mais personne ne commenta la sentence. À peine entendit-on quelques murmures.

II. 3. PREMIÈRES CHRYSALIDES

Au sommet d'une falaise, une graine portée par le vent avait trouvé le peu de terre qu'il lui fallait pour germer. Elle avait produit une plante duveteuse qu'on appelle linaigrette, obstinée à pousser malgré l'aridité du sol et le vent. Son plumet accueillit Dulci et Isell comme une chambre où ils s'aimèrent.

« Comme la terre fait pousser la tige, comme la tige fait pousser les feuilles et l'épi, que les Forces rendent féconde notre Ksah », souhaita Otéos. Geèm et Mözz, les sept frères d'Isell, Zeum et tous les autres s'unirent à son souhait.

Alors Isell connut le vrai bonheur. Elle volait, épanouie, aux côtés de Dulci. On était encore loin de la grande migration, et le ciel déployait devant eux, un à un, des jours d'intense lumière. Les lavandes paraissaient plus bleues, la mer plus scintillante, et les garrigues plus vertes que jamais. Mais Dulci n'était pas tranquille. Il n'arrivait pas à chasser les rêves inquiets qui le prenaient au coucher du soleil. Il se rappelait le scénario de sa propre naissance, si souvent raconté ; il craignait que l'histoire des deux frères ne se renouvelle, et que se renouvelle aussi, pour le fils qui lui succéderait, le long chemin d'épreuves qu'il avait dû subir pour trouver sa personnalité. Mais peu de choses échappaient à l'esprit intuitif d'Otéos. Il s'efforça d'apaiser Dulci.

- L'été succède au printemps, les pluies viennent après les jours de sécheresse, les petits naissent de leurs parents. Les Phaàs engendrent des Phaàs, mais tous les Phaàs ne se ressemblent pas et aucun n'a le même destin.

- C'est pourquoi, répondit Dulci, personne ne connaît par avance son destin, et je m'inquiète de celui du petit qui naîtra d'Isell.

Les beaux jours de printemps, le vert argent des oliviers, semblaient tout faire pour apaiser ses doutes. Et quand le temps de la pondaison fut venu, Dulci, l'esprit enfin serein, accompagna Isell à la recherche d'un endroit favorable. Elle s'installa au cœur d'un chardon géant et fit son œuf dans l'entrelacs des feuilles bleutées, larges et piquantes. Dulci qui voletait aux alentours attendit, avec quelque inquiétude, de voir si Isell allait

redoubler sa ponte, mais tout se passa bien. L'unique œuf commençait favorablement le cycle de l'éclosion. Isell, à peine éprouvée, reprit très vite son envol.

- Je lui veux un beau nom, confia-t-elle.
- Il y en a beaucoup, dit Dulci.
- Le sien sera unique. Je te le révélerai dès que la chrysalide aura libéré mon enfant ailé.

Dulci rassuré et heureux commença à envisager avec Otéos le départ pour la grande migration du milieu de l'été. La tempête et le séjour dans les Males-Eaux avaient laissé des traces ; le Peuple ailé n'avait pas encore reconstitué le nombre de ses individus. Un printemps favorable lui était nécessaire pour se préparer au vol migratoire que Dulci déclencherait quand les petits métamorphosés du printemps seraient en état de le supporter. Les petits et, parmi eux, le sien dont il attendait avec fierté et impatience les deux métamorphoses.

Jamais larve plus ravissante ne vit le jour que celle qui fêla l'œuf confié par Isell aux feuilles bleutées du chardon. Averti par l'un des sept frères, Dulci arriva à temps pour voir la minuscule chenille s'extraire de la coquille, et ce fut bien ce sentiment de beauté fragile qui lui vint aussitôt à l'esprit. La larve était d'un vert translucide qui prenait des tons moirés sous l'effet de la lumière. Les deux petites cornes qui ornaient la tête, d'un noir brillant, faisaient contraste avec deux jolies taches rosées posées délicatement sur le front, semblables à deux fleurs d'églantier. Geèm, Mözz, les sept frères félicitèrent Isell.

- Je suis fière, dit-elle, de donner une descendance à Dulci. Si c'est un mâle, il sera roi, si c'est une femelle, elle sera la sœur d'un roi.

Alors commença la surveillance de la larve qui faisait preuve d'une grande vivacité. Les sept frères s'en chargèrent. Le petit corps fragile se cherchait les meilleures feuilles dans un fatras de verdure que le printemps offrait à foison cette année-là. On la voyait hésiter parfois entre deux feuilles, comme pour montrer qu'elle avait déjà ses goûts et qu'on ne les discutait pas.

Les deux taches roses à son front intriguaient. C'est pourquoi Otéos avait fait travailler ses Mémoristes. On lui fit savoir qu'elles se présentaient uniquement chez les femelles et qu'elles garantissaient à celles qui avaient le bonheur de les recevoir la garantie de la beauté et de la fécondité. Otéos annonça la chose à Dulci :

- Tu n'auras pas en elle ton successeur, ce sera une femelle. Mais les Forces te font un signe, car ces taches roses représentent un gage de fécondité. Si Isell ne produisait pas

d'autres fils, ta descendance serait assurée par les petits qui naîtraient de cette larve favorisée des Forces.

Au début de l'été, la larve qui faisait l'objet de toutes les attentions se portait comme un charme. Elle avait grossi tout en gardant une élégance racée qui faisait l'admiration de tous. Les deux marques roses étaient rares chez les Phaâs, et beaucoup venaient observer la petite merveille, ce qui portait Isell au comble du ravissement. Elle se sentait en harmonie avec le monde, avec Dulci, avec l'ensemble du Peuple ailé. Dans ses allées et venues à la recherche de nourriture, elle se plaisait à sélectionner les fleurs les plus rares et dédaignait les autres, comme si le monde n'était plus fait pour elle que de beauté et grâce. Attirée par des effluves de miel, elle s'approcha même dangereusement d'une ruche. Immédiatement, elle se retrouva encerclée par des centaines de gardiens vrombissants qui ne la lâchèrent que lorsqu'elle se fut éloignée à bonne distance.

- Isell, Isell, lui dit Zeum le Sorcier qui avait assisté à la scène, le monde n'est pas aussi beau que tu sembles le croire. Tu ne règnes pas sur lui mais seulement sur le Peuple ailé des Phaâs. Rappelle-toi !

Averti par Zeum, Dulci redoubla de recommandations. Le premier devoir d'Isell était de se protéger et il lui interdit toute initiative saugrenue. Et surtout, pas question de risquer sa vie en provoquant les engoulements. Je veux encore, lui disait-il, que tu me fasses des petits. Le premier mâle qui naîtra de toi sera mon successeur.

Ils entrecroisèrent tendrement leurs antennes :

- Je t'aime, Dulci. Il n'y a pas Phaâ plus heureuse que moi. Et je veux être là pour la métamorphose ailée d'Izee.

Devant la surprise de Dulci, elle ajouta :

- C'est le nom que je lui ai donné, je ne voulais pas te faire attendre plus longtemps.

Otéos fut alerté par un phénomène étrange. Des colonies entières d'oies sauvages et de cigognes se mirent à passer dans le ciel en tous sens, comme si elles ne connaissaient plus les régions du nord où elles se rendent l'été, et les régions du sud où elles hivernent. Puis on lui signala que les sauterelles et les criquets étaient plus nombreux que d'ordinaire. Il signala la chose à son ksâr.

- Quelle est ton interprétation ? Otéos, demanda Dulci.

- Cela peut signaler une saison plus chaude que d'ordinaire. Dans ce cas, il faudrait envisager d'anticiper le commencement de la grande migration.

Quand la larve d'Izee se décida à accrocher son cocon à la ramure d'un jeune chêne, les jours étaient devenus étouffants. Les hommes travaillaient aux aurores et ne revenaient dans les champs que sur le tard de l'après-midi ; les volets des habitations restaient fermés au plein soleil. Les oiseaux guettaient les mares et les sources, les Phaàs recherchaient les pousses tendres, mais elles se faisaient plus rares et étaient très disputées. Des conflits naquirent entre les clans et même entre familles d'un même clan. Dulci dut prendre la décision d'élargir le territoire où ils passaient ce début d'été. Il envoya un clan plus à l'est et un autre plus loin vers le couchant pour desserrer l'étreinte et éviter les contestations qui devenaient journalières.

- Nous ne tiendrons pas longtemps, dit Otéos. Il faudrait ordonner la grande migration.
- Et que ferions-nous des jeunes nymphes qui viennent à peine de fixer leurs cocons ? Nous attendrons leur métamorphose et ensuite seulement nous partirons.

Les propos de l'Interprète inquiétèrent Dulci plus qu'il ne voulait le laisser voir. Depuis qu'il gouvernait le Peuple ailé, il avait appris à garder une attitude de sage en toute circonstance. Mais les nuits étaient agitées par des rêves étranges. Par exemple, celui-ci. Il se trouvait dans une grotte sombre et devant lui se tenaient deux figures inquiétantes, l'une était celle d'un insecte cinq fois plus gros qu'un Phaâ, que Dulci identifia aussitôt dans son rêve. Les longues pattes, cette façon de les poser devant sa tête comme si elle était en prière montraient qu'il s'agissait d'une mante religieuse. Et l'horrible bête lui parlait, elle disait :

- Que me donnera le roi des Phaàs en échange du secret qui sauvera son peuple ?
- Mais protestait Dulci, mon peuple n'est pas menacé.
- Il n'est pas menacé tant que les fleurs et les feuilles ne se fanent pas, tant que les grains ne dessèchent pas dans les épis.
- Si cela arrivait, j'ordonnerais la grande migration.
- Et si la grande migration échouait, à cause d'une chose à laquelle tu n'aurais pas pensé ?
- Alors, dit Dulci, je ne sais pas ce qu'il me resterait à faire.
- J'ai la clé, dit l'horrible bête, et je te la donnerai, ainsi ton peuple sera sauvé, mais je prélèverai en échange quelque chose de précieux, quelque chose de très précieux.

Et Dulci horrifié hurlait sa protestation et sortait de ce cauchemar horrible. Mais il savait désormais que l'avenir s'annonçait très sombre. Il soupçonnait trop bien qui était cette chose précieuse qui lui serait demandée en échange, et cela le faisait frissonner d'horreur. Se pouvait-il que les Forces fussent si aveugles à la beauté du monde ? Le sort de la petite

Izee était-il déjà décidé alors même qu'elle n'avait pas encore atteint son stade ailé ? Il hésita à se confier à Isell car il ne voulait pas troubler son bonheur. Aussi renferma-t-il ce terrible rêve dans son cœur.

Les Phaàs venaient régulièrement visiter la nymphe de la future Izee accrochée à son arbre. Certains récitaient des poèmes, tous y allaient de leurs vœux de prospérité. Voilà, dit Zeum qui faisait parfois le poète, le temps de la métamorphose approche, et celle qui sortira du cocon sera le symbole même de la fertilité. Nous l'emmènerons à la grande migration, et les lis les plus blancs pâliront devant sa beauté.

Des nuages ocrés apportèrent avec eux le vent du sud. Ils étaient gros de sable enlevé par le sirocco aux dunes du désert et le déversaient la nuit sur les champs et les vignes. Une plante bien vivace pouvait se dessécher sur pied en l'espace de deux jours. Il fallut aller de plus en plus loin chercher des fleurs nutritives, mais les larves encoconnées dans les garrigues exigeaient qu'on reste à les surveiller. Otéos proposa de réduire la garde de la chrysalide d'Izee, mais Dulci refusa : les sept frères continueraient à monter la garde avec Isell. On les ravitaillerait en nourriture chaque soir.

Les Phaàs partirent par nuages excités vers le nord où l'air semblait plus frais et les champs plus verts. Mais le vent brûlant repoussait toujours plus les limites de la végétation, et leurs raids devenaient épuisants au point que la nourriture qu'ils trouvaient compensait à peine la fatigue du voyage. Un soir où le Peuple ailé se trouvait encore loin, l'un des frères parti en reconnaissance signala l'arrivée d'une terrible invasion de criquets pèlerins. Une immense nuée obscurcit le ciel et le jour s'éteignit à mesure de sa progression.

- Nous ne pourrons rien faire contre eux si Dulci et les Phaàs ne reviennent à temps.

Riizz qui venait de tenir ces paroles invita ses frères à monter en escadrille pour retarder l'avancée du nuage barbare qui faisait résonner l'air de crissements métalliques. Les criquets s'étaient maintenant sur le quart du ciel et les cultivateurs, prévenus par radio, cherchaient à protéger leurs cultures en disposant partout pétards et brûlots et le ciel noir reflétait maintenant des couleurs d'incendie. Les sept frères se firent bousculer, malmener, renverser par cette marée aveugle qui ne connaissait qu'une seule direction : celle du vent. Ils revinrent vers Isell :

- Tant qu'ils sont en vol, dit Riizz, les criquets ne représentent pas un danger. Mais quand ils vont s'abattre...

- Partez, sauvez-vous, dit Isell. Moi, je reste.

- Ils sont encore assez haut, mais les plus fatigués tombent déjà sur la garrigue. Tu ne tiendras pas, Isell, il faut venir avec nous.

Quelques criquets s'abattirent autour d'eux, comme de grosses gouttes d'orage, et ils mirent toutes leurs forces à protéger la chrysalide. Les sept frères d'Isell se battaient, cisailaient les pattes et entaillaient le corps du criquet qui s'approchait. Pour l'instant, le plus gros du nuage restait en altitude. La situation était tenable, mais pour combien de temps ?

Isell tournait sa rage contre les criquets les plus téméraires. Elle leur sautait sur le dos et plantait ses griffes en crochets dans leurs yeux. Elle se tenait tout près de la chrysalide et craignait que la bousculade ne la décroche de son arbre. Car les criquets étaient de plus en plus nombreux. Les sept frères la supplièrent :

- Isell, c'est trop tard. On va tous y passer.
- Partez si vous voulez, moi je veux sauver mon enfant.

Pas question de partir sans elle ; ils décidèrent de lutter jusqu'à leurs dernières forces.

C'est alors qu'apparut au nord le Peuple ailé des Phaâs. Il avait pris la formation en pointe pour mieux affronter le vent contraire. Otéos, Zeum et Dulci avaient depuis longtemps repéré le nuage sombre.

- Les criquets sont les insectes les plus obtus, dit Otéos. Ils ne savent qu'une chose : se laisser porter par le vent.

- Et malheur à l'endroit où le vent s'arrête. Ils s'abattent et dévorent tout. Cela ne sert à rien de les affronter, ils sont des milliards et ne savent même pas ce que combattre veut dire. Ils envahissent grâce à leur nombre, se font tuer, déchiqeter, mais cela ne change rien.

- Espérons qu'il n'est pas trop tard pour nos chrysalides. Il faut les obliger à gagner de l'altitude. Ils iront se poser ailleurs.

Dulci ordonna la manœuvre et tout le Peuple ailé plongea vers le sol pour s'enfoncer en coin entre les champs et le nuage vivant. Les criquets obtus évitèrent l'obstacle en s'élevant avec le vent. Les Phaâs se retrouvèrent dans la nuit noire tant que passaient au-dessus d'eux les milliards d'individus ailés.

- Que les Forces aient pitié des cultures, dit Zeum.

- Amen, répondit Otéos. Je crois bien que nous avons sauvé les chrysalides, mais nous avons eu très chaud.

II. 4. L'HORRIBLE CHOIX

- Dulci, il faut que tu décides, nous ne pouvons plus attendre. Sinon, tu vas mettre le Peuple ailé en danger. Tu es ksâr, n'oublie pas.

- Otéos a raison, dit Zeum, nous sommes à peine remis du séjour aux Males-Eaux. Nous ne pouvons pas résister plus longtemps à la sécheresse. Les raids pour trouver la nourriture sont trop longs. La maigre pitance qu'on trouve au loin, on la dépense en énergie à voler.

- Je veux encore patienter, dit Dulci. Mais je ne mettrai pas le Peuple ailé en danger.

Dulci était devant un choix très difficile à faire. Peut-être à cause de la chaleur trop écrasante, les chrysalides tardaient à déclencher la dernière métamorphose. Et ce n'était pas le cas seulement pour Izee, non. Des milliers de nymphes encoconnées étaient en souffrance dans les branches des lauriers, les thyms sauvages, les genêts et les chênes. Et la situation devenait chaque jour plus critique. Quelques brûlots allumés dans les champs s'étaient transformés en gros incendies, et c'était autour d'eux, un paysage désolé. Des milliers de chrysalides y avaient péri.

- Nous ne pouvons plus tenir, martelait Otéos. Tu dois ordonner la grande migration.

Autant dire une génération de Phaàs condamnée, et le report jusqu'au printemps suivant de nouvelles pontes. Un trou énorme dans la chaîne de la vie. Mais y avait-il une autre solution ?

Dulci évitait de croiser Isell qui renforçait sa surveillance de la chrysalide, comme si elle sentait que quelque chose se tramait contre elle. Elle se montrait nerveuse, irritable, agressait violemment tout individu qui se rapprochait. Et quand enfin quelques chrysalides sortirent du cocon leurs individus ailés, Dulci se dit qu'il avait eu bien raison de patienter. De nouvelles vies naissaient ; il suffisait d'attendre encore un peu, et tout le monde partirait joyeusement vers les hautes montagnes. Le temps d'un quart de lune encore, beaucoup de chrysalides subirent leur ultime métamorphose et de nombreux petits se mirent à vivre, on rapportait pour eux la nourriture qui manquait sur place. Beaucoup certes moururent, mais

les jeunes Phaàs qui survivaient se développaient bien et se préparaient au grand envol. Hélas, la chrysalide d'Izee restait désespérément close ; aucun signe de vie n'en émanait.

Dulci alla trouver Isell qui montait une garde vigilante. Mais avant même qu'il pût dire un mot, elle lui lança violemment :

- Le bien du Peuple ailé, je sais ! Oh, oui, je sais bien ce que tu vas me dire ! En fait, tu as déjà sacrifié ma fille dans ton cœur, tu ne veux pas qu'elle vive.

- Il ne s'agit pas de cela, Isell. Je vois simplement que beaucoup vont mourir si je n'ordonne pas la grande migration. C'est ce que tout ksâr ferait, c'est ce que tout ksâr doit faire.

- Alors va-t-en faire le ksâr ailleurs, et ne reviens plus jamais, bourdonna Isell. Moi je reste ici, pars. Et quand Izee sortira, je saurai bien me débrouiller pour qu'elle vive.

- Tu ne peux pas rester seule, et si je te donne des gardes, je les condamne à mourir de faim. Il faut te montrer raisonnable, Isell. Nous ne commandons pas aux destins.

- Va-t-en, vrombit furieusement Isell, et ne te montre plus jamais en ma présence !

Otéos suggéra à Dulci de parler aux parents d'Isell, Gèem et Mözz. Dulci leur exposa le choix cruel qui se présentait à lui.

- Nous te comprenons, Dulci, dit doucement Gèem, mais ne nous demande pas d'influencer Isell. Il y a une lune à peine, tout le monde la félicitait et elle volait dans le bonheur. C'est trop cruel pour elle.

- Nous ne t'en voudrons pas si tu donnes l'ordre du départ, dit Mözz. Mais je dois t'annoncer ceci : nous avons décidé Gèem, moi et toute ma famille de rester auprès d'Isell jusqu'à ce que la chrysalide se déchire. Ne nous donne pas, s'il te plaît, d'ordre contraire. Tu es notre chef, mais nous ne t'obéirions pas.

- Quant à Isell, ajouta Gèem, j'ai bien peur que tu la perdes pour toujours.

Dulci resta longtemps prostré, le corps et l'esprit douloureux. S'il essayait de bouger les ailes, elles lui paraissaient lourdes comme le plomb. Où étaient passés la sagesse, l'énergie, le désir de régner qu'il avait rapportés de l'île au Chêne ? Enfin, il réussit à articuler :

- Soit ! Je ne vous donnerai donc pas d'ordre pour que vous n'ayez pas à me désobéir. Vous resterez auprès d'Isell avec les sept frères. Mais je suis ksâr et je dois agir en ksâr. A la sortie de la nuit, nous commencerons la grande migration.

Dulci se retira dans la solitude d'un laurier-sauge. Il resta les yeux ouverts toute la nuit sur les étoiles qui ne lui avaient jamais paru aussi lointaines. Izee n'avait aucune chance de survivre et même pas de subir sa dernière métamorphose. Mais va donc raisonner Isell. Il comprit qu'il venait de la perdre. Comment lui pardonnerait-elle de l'abandonner au

moment où elle avait le plus besoin de lui ? Mais dans la nuit, un violent rêve le fit frémir. Il revoyait la mante de l'ancien rêve, mais son visage de mante n'était qu'un masque, et quand elle l'enlevait, Dulci se retrouvait devant lui-même. Une voix lui soufflait soudain qui était la mante de son rêve qui lui avait donné un marché : sauver le peuple ailé en échange d'un bien très précieux. Il avait cru longtemps que sous le masque de la mante se cachait une sombre Force, quelque dieu préposé aux destins tragiques. Il comprenait maintenant que c'était lui, Dulci, et personne d'autre que le rêve avait déguisé en mante. Car il y avait deux Dulci : celui qui aimait tendrement Isell et celui du ksâr qui il devait préférer le bien de son peuple à celui de sa propre famille. La mante n'était que son autre visage, le visage qu'il devait prendre pour trancher dans les situations difficiles. La mante était en lui, et lui, Dulci, avait beau se parer de beaux sentiments envers Isell et Izee, c'était Isell qui avait raison : le roi qui dormait en lui les avait déjà sacrifiées dans son cœur.

- Je ne suis pas meilleur que mon frère Noctulus, sanglota-t-il. Je suis devenu comme lui capable de sacrifier un innocent.

Mais aussitôt, il se révoltait et sa colère se tournait contre Isell. Où était la promesse qu'elle lui avait faite de l'accompagner quoi qu'il arrive, et même jusque dans la mort ? Est-ce qu'elle croyait qu'il allait sacrifier la chrysalide d'Izee dans l'indifférence ? Est-ce qu'elle ne comprenait pas que la mort d'Izee était plus atroce encore que sa propre mort ? Pourquoi l'avait-elle poussé à devenir ksâr si elle faisait passer son destin personnel avant celui du Peuple ailé ?

Au matin, quand il ordonna la grande migration, Dulci s'envola le dernier, sans jeter un regard en arrière, vers ceux qu'il laissait, les sept frères qui avaient compté parmi les meilleurs éléments de sa garde rapprochée, Gèem et Mōzz qui lui avaient toujours été fidèles, et Isell, la compagne aimée. Il savait que le moindre regard en arrière aurait été capable de le faire revenir sur sa décision. Parvenu dans les hauteurs, il vit que la grande vallée était rongée comme une pelade par les marques de l'incendie. Tout sous ses pieds n'était que dévastation, et bientôt apparurent les premiers signes des ravages faits par les criquets pèlerins. Champs de céréales pillés, pêchers, abricotiers réduits à l'état de troncs nus. Et tout au dessus de ce paysage d'apocalypse, le froufrou des millions d'ailes attirés par les champs de neige, et le miroitement des millions d'ocelles que les humains, levant la tête, considéraient généralement comme présages de bonheur.

Dulci n'arrêtait pas de penser à ceux qu'il avait laissés derrière lui. Il était au milieu de son peuple qui volait joyeusement vers les montagnes tandis que celle qu'il aimait le plus

au monde restait clouée au sol pour tenter de sauver la chrysalide d'Izee. Izee, leur fierté à tous deux. Izee qui ne verrait sans doute jamais le jour et n'emporterait jamais son nom dans les airs. Il se sentait si faible, si tourmenté qu'il partit plusieurs fois en vrille sous l'œil inquiet d'Otéos et de Zeum qui vinrent aussitôt à sa rescousse et l'aiderent à revenir à la bonne altitude.

- Je sais, dit Otéos, ce que tu éprouves, mais tu as pris la seule décision possible. Les sept frères sauront tout faire pour sauver la chrysalide. S'ils ne réussissent pas, dis-toi que personne n'aurait réussi.

- Isell m'a renié, murmura Dulci. Elle ne comprendra jamais que je l'aie laissée seule.

- Isell ne se comporte pas en ksah, dit durement Otéos. Elle se comporte en mère. Et Gèem aurait dû l'aider à le comprendre. Te souviens-tu de ce qu'elle a dit au procès de Miuzz ? Elle lui a dit exactement ceci : « J'aime aussi mes enfants à la folie, mais la folie d'une mère a deux visages : l'un est riant et passionné comme la vie, l'autre est grimaçant comme la mort. Tu tu t'es laissé fasciner par ce deuxième visage ».

- Miuzz a fait tuer à cause de son fils. Isell serait bien incapable d'une telle chose.

- Si tu avais cédé à Isell, tu aurais mis le peuple ailé tout entier en danger de mort. Sais-tu ce que pensent ceux de ton clan ? Ils murmurent que dans le jugement de Miuzz tu t'es montré bien faible, et qu'aujourd'hui, en ordonnant le départ de la grande migration, tu t'es vraiment montré digne d'un ksâr.

- Et j'ai perdu Isell !

- Si Isell t'aime, elle reviendra.

Chaque coup d'aile rapprochait les Phaàs des montagnes, mais Dulci ne cessait de penser à celle qu'il laissait derrière lui. La nuit tombante transformait les nuées de Phaàs en longues coulées fluides et argentées. On entendait monter comme le murmure de la mer qui n'était en fait que la caresse du vent sur les ailes de la grande migration ; les ocelles allumaient la nuit de sortes de feux de Saint-Elme.

Au matin, ils étaient en vue de la vallée transversale qui les conduirait vers les glaciers. Pourtant ni Zeum, ni Otéos n'étaient vraiment tranquilles. Tout ne s'annonçait pas aussi bien qu'on l'eût souhaité. Otéos n'avait révélé à Dulci qu'une petite partie de ce qui se disait sur lui et sur Isell. Beaucoup de Phaàs n'avaient pas compris comment leur ksâr avait pu se monter si clément envers le clan d'Ezott. Le premier jugement d'un ksâr, pris devant tout le peuple ailé, n'était pas à la hauteur de ce qu'on était en droit d'attendre. Dulci avait montré un cœur trop tendre et ses explications sur les rêves qu'il avait faits n'étaient pas dignes d'un dirigeant efficace. Quant à ce qui se disait sur Isell, c'était bien pire. Elle avait

eu, elle aussi, un cœur bien tendre en décidant de s'attarder auprès d'une chrysalide qui avait si peu de chances de devenir Phaâ ailé. Toutes les femelles phaâ apprennent cela dès leur naissance. C'est à cette seule condition que le peuple peut survivre. Se détourner au plus vite de la mort pour préparer d'autres pontes. Il arrivait d'ailleurs qu'une deuxième ponte survienne aussitôt, pour peu qu'on se détourne de la chrysalide avortée. C'est ce que n'avait pas su faire Isell. Des sarcasmes étaient colportés : voilà donc la fécondité dont les Forces avaient entouré la larve d'Izee. Promesse de vitalité et de fécondité, et la lignée de Dulci et Isell serait longue. Elle avait bien fait la fanfaronne quand les membres du clan l'avaient visitée pour s'extasier autour de la petite larve aux marques roses. Les Forces donnent, mais les Forces reprennent, elle aurait pourtant dû le savoir, la petite Isell, trop béate et incapable de se décider. Et voilà le résultat : un ksâr fragilisé, une ksah à la dérive, incapable de tenir la place que tout le peuple ailé attendait d'elle.

Il fallut peu de temps à Otéos pour savoir qui alimentait ces bruits. Ils provenaient du clan d'Ezott. Miuzz avait certes respecté l'obligation de ne pas quitter son clan, mais qui peut empêcher les paroles de voler ? Otéos apprit de source sûre qu'Ezott avait réprimé violemment Miuzz aux premières critiques. Mais Miuzz semblait avoir plus de partisans que Dulci et même Ezott le soupçonnaient. Beaucoup, dans le clan d'Ezott, avaient considéré que le jugement rendu envers Miuzz avait été un acte de mépris. Dulci n'avait même pas pris la peine de lui enlever le déshonneur de survivre à son acte criminel. Il n'avait même pas considéré qu'elle était digne du sort que les lois immémoriales réservent à ceux qui trahissent : la mort et la disparition de son corps mangé par les autres membres du clan. Dulci s'était cru plus fort que les destins. Il avait passé outre, alors qu'il était sans expérience. Et maintenant, le clan d'Ezott ne s'était pas réconcilié. Il y avait le fidèle Ezott, et il y avait l'intrigante Miuzz, et Dulci avait été bien sot de penser que sa sentence de clémence allait arranger les choses. Si on ingérait le corps du criminel, c'était pour exorciser la tribu, entrer en sacrifice de communion avec tous les participants qui refaisaient ainsi leur unité en anéantissant le mal. Ainsi la faute était expiée.

II. 5. LA RÉVOLTE D'ISELL

La famille de Mözz se retrouva donc toute seule affrontée à la terrible attente de la métamorphose ailée. Tout autour, les chrysalides s'étaient racornies. Le point de fixation à la plante qui les supportait s'était désagrégé, laissant tomber au sol les précieux cocons. Les becs pointus avaient déserté l'endroit depuis longtemps, mais les nombreuses créatures affamées, musaraignes, mulots, lérots, ne faisaient pas les difficiles et les avalaient avec gloutonnerie. Mözz fut le premier à comprendre que pour la chrysalide d'Izee, un processus irrémédiable venait de s'enclencher et que l'issue en serait fatale. De ce corps moiré, si racé, ne sortirait pas l'être de lumière auquel tout le monde prédisait déjà les ocelles les plus beaux qu'on ait jamais connus chez les Phaàs. N'était-elle pas fille d'Isell aux ocelles mêlant le vert de l'olivier et celui du laurier ? Et son père n'était-il pas Dulci, le fils de Sigue, la sublime, dont la beauté était restée dans tous les esprits et consignée déjà par les Mémoristes ? Le vent brûlant desséchait l'extérieur des cocons, leur enlevant toute souplesse et déshydratant les nymphes au point de faire disparaître les sucs dont les larves tiraient l'énergie pour métamorphoser leurs corps aptères. Mais Mözz ne pouvait pas partager ses craintes avec ses fils et encore moins avec Isell ni même Gèem qui prenait le parti de sa fille. Il fallait attendre et patienter, être là quand la catastrophe s'imposerait aux yeux de tous.

Mözz se fit aider par les sept frères pour rechercher la nourriture. Ils devaient la disputer aux criquets qui ne s'étaient pas envolés avec les autres. Puis Mözz suggéra une méthode beaucoup plus rapide et rentable. Les Phaàs choisissaient leur proie chez les criquets les plus dodus, tombaient sur elle et la déchiraient à coups de mandibules, puis ils récupéraient la nourriture dans le système digestif. Des plantes de première qualité, finement déchirées et prédigérées. Ils purent ainsi survivre et nourrir Isell et Gèem qui ne quittaient pas la chrysalide.

Au début, Isell parlait beaucoup à Gèem. Elle ressentait le besoin de communiquer avec sa mère par murmures, par bourdonnements, par vibrations d'antennes. Elle avait besoin de dire sa rancœur contre le comportement de Dulci qui l'avait abandonnée pour

suivre ses devoirs de ksâr. Et Gèem approuvait sa fille, se disant qu'Isell avait besoin qu'on l'aide à garder sa détermination à sauver la petite Izee si mal embarquée dans le stade final de sa métamorphose. Quand elle se retrouvait à l'écart avec Mözz, elle le houspillait en trouvant qu'il se montrait un peu trop discret dans les encouragements. Mözz laissait dire et ensuite répondait que toute son énergie était prise par la recherche d'aliments, et que c'était sa façon à lui d'aider Isell. Mais un jour, il se dit qu'il manquait de courage. Alors, il se décida :

- Gèem, je crois que tu te caches la réalité et que tu enfermes Isell dans un rêve qui va se retourner cruellement contre elle.

Contrairement à ce qu'il attendait, Gèem ne le contredit pas, mais une vive émotion la saisit. Il avait suffi de cette unique phrase de son compagnon pour que soudain tout son système de défense se défasse. Ses ailes et ses antennes se mirent à trembler :

- J'ai fait cela pour Isell, hoqueta-t-elle. C'est trop cruel de savoir que sa progéniture est déjà condamnée. Elle ne veut rien savoir, elle croit chaque matin que la chrysalide remue, bouge, donne des signes de vie comme font toutes celles qui vont bientôt s'ouvrir. Moi, je voyais bien qu'elle ne donnait aucun de ces signes. Mais je ne voulais pas l'empêcher d'espérer.

- Maintenant, dit Mözz, il faut la ramener vers la réalité. Il faut enfin qu'elle comprenne. Dulci s'est peut-être détaché trop tôt de la chrysalide d'Izee, mais Isell va s'en détacher bien trop tard. Et je crains de graves conséquences.

Grâce à l'intervention de Mözz, Gèem changea d'attitude et chercha à préparer Isell à la catastrophe qui s'annonçait. Mais ses mots se figeaient dès qu'elle voyait Isell se tourner vers elle et la prendre à témoin :

- Regarde, je crois bien qu'elle a remué. C'est pour aujourd'hui, j'en suis certaine.

- Isell, commençait Gèem.

- Elle a changé de couleur, tu ne trouves pas ? C'est bon signe. Un cocon change toujours de couleur avant la métamorphose ailée.

Le cœur de Gèem fondait. Elle devait s'éloigner au plus vite pour ne pas éclater en sanglots devant son enfant. Pauvre et tendre Isell qui se raccrochait si violemment à son rêve. Tant qu'elle ne verrait pas la chrysalide se détacher de son arbre et tomber en poussière, ou se faire manger par un lérot, elle ne comprendrait pas. Elle ne comprendrait pas que le changement de couleur du cocon signifiait le début de ce qu'Otéos le Mage et Zeum le Sorcier appelaient la grise métamorphose.

Loin du lieu où se passait le drame, Otéos, s'appuyant sur le savoir des Mémoristes, en avait entretenu ainsi Dulci tandis qu'ils accomplissaient la grande migration :

- Tu as bien fait de partir, Dulci. Un ksâr doit savoir lire les signes de la mort et de la vie. Ils sont parfois embrouillés, mais il est nécessaire de les distinguer si l'on veut éviter les drames à son peuple.

- Et comment les distingue-t-on ?

- La vie peut devenir mort, la mort peut devenir vie. Le grand cycle des métamorphoses tire la vie de la mort. Une mère pond son œuf, l'œuf meurt pour donner la larve, la larve meurt pour donner la vie ailée. Et la vie ailée se détruit pour donner la vie dans le corps de lumière, celui que Sigue, par la volonté des Forces, a revêtu, tu te souviens, au moment de mourir.

- Tout cela, je le sais dit Dulci, mais que la vie puisse devenir mort sans produire la vie, cela m'est plus mystérieux. Éclaire-moi s'il te plaît sur cet étrange chemin.

- C'est celui que tu aurais pris si tu étais resté auprès d'Isell à attendre une métamorphose qui n'aboutira pas. On appelle cela la grise métamorphose. Le corps reste vivant, la mort s'introduit en lui sans pourtant le faire périr. Elle se nourrit alors des forces de la vie, comme une araignée qui vide l'intérieur de ses proies. Dans la grande métamorphose, le corps meurt pour donner naissance. Ici, il devient la prison d'une force de mort qui le ronge et ne produit rien de fertile. C'est ce qui risque d'arriver à Isell.

- Tu parles de la chrysalide d'Izee. Que vient faire Isell dans tout cela ?

- La grise métamorphose est contagieuse. Tous nos Mémoristes ont noté qu'une mère Phaâ qui s'obstine à rester auprès d'une chrysalide en mouvement vers la destruction ressent à son tour les effets de la destruction et les porte pour toujours dans son corps.

- N'y a-t-il pas de miséricorde pour une mère rendue folle par la destruction de la chrysalide ?

- Il y en a une, répondit Otéos, consignée dans le récit du grand Silure. Elle dit qu'une mère qui à la suite de la mort d'une larve est happée par la métamorphose grise peut rentrer dans le cycle des grandes métamorphoses si à un moment quelconque de sa détresse, elle aperçoit sur son chemin un certain type de lumière. Sinon, elle descendra chez le grand Silure.

- Qui est le grand Silure ?

- C'est le ksâr des êtres qui ne jouissent pas des métamorphoses. Il entasse dans ses grottes au fond des rivières tous les corps des animaux et des hommes, et aussi les chrysalides des larves qui ne sont pas parvenues au stade de la métamorphose ailée.

- Est-il si puissant que personne ne puisse aller lui reprendre ce qu'il vole ?

- Le Silure, récita Otéos, vit au fond des rivières. Son corps est immense et sans plus de forme qu'un rocher tout lisse, sa tête ne se distingue pas de son corps. Il n'a pas de pattes, pas de nageoires, il ne remue pas, il ne voit pas. Dans la grotte où il vit, il n'y a pas de lumière, pas de bruits sinon celui du clapotis de l'eau. Les rares créatures qui s'en sont approchées et sont revenues par miracle disent qu'on entend seulement, quand on écoute bien, le souffle profond de sa respiration. Il est là, il te guette, tu entends l'écho de son souffle, mais jamais sa voix et tu n'aperçois pas son corps qui se confond avec la roche noire.

On dit qu'au commencement des temps, avant même les étoiles, il y avait deux lunes dans le ciel, et elles avaient pour frère le Silure. La première était jaune, et toujours très joyeuse avec sa bonne forme ronde et pleine, et elle enchantait la nuit. Mais elle avait une soeur jumelle. Elle était noire, et quand arrivèrent les premières espèces animales, elles contemplèrent la lune claire qui leur souriait. La lune noire essayait bien de sourire à son tour, mais personne ne la remarquait. Alors la lune noire fut très jalouse et chercha à faire mourir sa sœur. Elle possédait le secret des vents – car elle était un peu magicienne - et elle enrôla les plus mauvais pour souffler sur sa sœur et l'expulser du ciel. Les vents se déchaînèrent, et réussirent à faire bouger la lune claire depuis l'est jusqu'à l'ouest, et chaque nuit désormais, au lieu de rester immobile, la lune claire chassée par les vents malicieux traverse le ciel. Mais jamais ils ne réussirent à la chasser complètement, et tous les soirs, elle revenait. Alors la lune noire décida d'effacer son visage rond qui souriait. Elle se plaça tout contre elle, et cacha sa lumière avec l'aide de son corps tout noir. Il lui arrivait d'y réussir, mais pas pour longtemps, car la lune claire finissait toujours par faire briller un petit morceau de son corps et puis son corps entier. Alors la lune noire se mettait en rage et recommençait à agresser sa sœur. Fatiguées de cette lune noire méchante et turbulente, les Forces se fâchèrent. Elles décidèrent de la punir en l'emprisonnant au fond des rivières où elle devrait régner sur le monde des morts, condamnée toute sa vie à compter le nombre des cadavres qui arrivaient dans les grottes du fond de l'eau. Mais la lune noire, je l'ai dit, était rusée et magicienne, et elle trouva le moyen de tromper les Forces de la manière que voici. Elle demanda à son frère le Silure de l'accompagner jusqu'aux limites du ciel ; elle se pencha sur lui pour faire semblant de l'embrasser et elle le fit dégringoler. Il avait un corps semblable à un gros caillou lisse, et il dégringola sur la terre, puis tomba dans une rivière et fut englouti jusqu'au fond. La lune noire put ainsi continuer son combat avec sa soeur. Mais les Forces très en colère lui firent cette interdiction : le jour où tu cacheras la lumière

de la lune claire plus de trois nuits de suite, tu iras rejoindre ton frère, et tu ne verras plus jamais la lumière. La lune noire continua à essayer de faire disparaître sa sœur, mais sans jamais enfreindre l'interdiction. Et son frère, le grand Silure vit au fond des rivières où il attire les corps des Phaâs soumis à la grise métamorphose. Si une mère ne se détache pas de la chrysalide qui n'a pas abouti à la vie, elle croit entendre sa voix partout, et elle épuise ses forces à retrouver son enfant ailé qui n'a pas vu le jour. Elle ne sait pas que c'est un piège du grand Silure pour l'attirer jusqu'à fond des grottes et qu'il finira bien par la faire prisonnière. Et jamais elle ne connaîtra la métamorphose de son corps en étoile.

- Mais dit Dulci, tu as parlé de remède ?

- Dans le récit du Silure conservé par nos Mémoristes, un passage sous forme d'énigme dit ceci : Si une mère Phaâ est atteinte de grise métamorphose, elle peut être sauvée du Silure si, au cours de son errance, elle a reçu dans les yeux un éclat de lumière semblable à la lune claire.

- L'éclat de la lune claire ? Qu'est-ce que cela signifie ?

- L'interprétation de cette énigme n'est pas aisée. On suppose que le Silure n'accepte dans son royaume que ceux qui lui ressemblent et ont perdu toutes leurs couleurs. Et si, pour une raison quelconque, sur le chemin de la grise métamorphose, quelqu'un a gardé, par miracle, une couleur semblable à celle de la lune claire, celui là, le grand Silure le refuse et il peut revenir chez les vivants.

Ainsi avait parlé Otéosit . Et ses paroles étaient en train de se vérifier dans le drame qui se nouait autour de la chrysalide d'Izee. Le cocon vira au gris blanchâtre, puis au gris poussière. Alors Mözz fit preuve d'autorité :

- Il faut partir, dit-il d'une voix ferme. Isell, tu m'entends, tu dois venir avec nous ; la vie n'a plus rien à faire ici.

Comment Gèem et Mözz ne s'étaient-ils pas aperçus que tout son corps avait changé et qu'elle était déjà sous le coup de la grise métamorphose ? Ils venaient de le découvrir, et il était trop tard. La lumière qui émanait d'Isell avait commencé à s'éteindre. Dans peu de temps, son corps semblerait venu tout droit du pays des ombres. Les couleurs vives sur le front, sur son corps annelé avaient commencé à pâlir.

Dans la nuit, la chrysalide d'Izee se détacha de la branche sous l'effet d'un fort vent. Isell stridula à la mort et c'était pitié d'entendre se lever cette plainte aiguë qui vous transperçait le corps. Mözz voulut l'empêcher de s'envoler dans la noirceur à la recherche

de la chrysalide malmenée par le vent, mal lui en prit. Elle l'agressa avec une force qu'on ne lui connaissait pas, comme si une puissance démoniaque la possédait. Seuls ses frères réussirent à la retenir. Et quand sur le matin, elle s'envola à la recherche de la chrysalide dans les alentours dévastés, elle tomba sur une mante religieuse qui en faisait son déjeuner. Isell se précipita comme une folle sur la mante – animal redoutable que les Phaàs ont appris à garder à distance. Elle s'acharna sur l'insecte géant jusqu'à ce qu'il ne reste de lui que membres disloqués et morceaux de chair éparpillés. Mais il était trop tard pour la chrysalide d'Izee. Était-ce un signe de miséricorde voulu par les Forces ? Délivrée de la chrysalide stérile, Isell était invitée à se tourner de nouveau vers la vie. D'autres jours de soleil l'attendaient. D'autres œufs verraient le jour et le cycle des métamorphoses ailées continuerait. Mais Isell était bien incapable de comprendre de tels raisonnements.

- Isell, tu dois nous écouter, tu dois revenir vers le Peuple ailé. Il le faut.

Ainsi parlaient Mözz et Gèem, mais elle ne les entendait pas. Quand Gèem voulait lui donner des signes de tendresse, son corps restait de marbre. Ses ailes bougeaient à peine, ses antennes s'étaient recourbées. Plus rien du monde environnant ne semblait lui parvenir. Le vent chaud avait cessé, les nuées blanches qui montaient dans un ciel redevenu bleu annonçaient des journées plus douces et sans doute l'arrivée de pluies qui viendraient soulager la terre crevassée. Mais Isell n'entendait rien, ne captait plus rien des odeurs, des caresses du vent, des couleurs vives du ciel.

Gèem, Mözz et les sept frères tinrent conseil pour réfléchir à la situation. Comment ramener Isell dans les estives des grandes montagnes où le Peuple ailé devait se trouver ? Peut-on empêcher quelqu'un de s'absenter ainsi du monde des vivants, de faire de son corps une chose inerte qui refuse la chaleur du soleil, la fraîcheur de l'air, la compagnie des proches ? Gèem était désespérée. Faudrait-il qu'après la perte de la chrysalide d'Izee, Isell lui soit enlevée ? Puisque l'esprit d'Isell s'était éteint dans un corps proche de l'état cadavérique, les sept frères proposèrent de l'enlever dans les airs, en renversant son corps et en la tenant par les pattes, comme on le fait pour les Phaàs morts quand on veut les confier au vent marin, et de la transporter par étapes jusqu'auprès des glaciers. Là-bas, on pouvait espérer qu'elle reprendrait goût à la vie. Ce plan parut être le seul possible. De toute façon, ne rien tenter, c'était se condamner tous à mourir. Mözz accepta le plan. On partirait dès le lever du jour.

Mais dans la nuit, Isell mue par un appel nocturne, retrouva ses forces pour s'envoler vers la voix qu'elle avait entendue. Au petit matin, il ne restait à l'endroit où elle avait

passé le début de la nuit que les traces de la poussière dont elle avait débarrassé son corps pour se rendre plus légère en vol.

Alors commença pour Isell une longue odyssee.

II. 6. L'ANNEAU D'OR

La voix était celle d'Izee, elle en était certaine. Isell l'avait entendue distinctement dans la nuit. C'est cette voix qui l'avait réveillée, la voix de sa petite, libérée du cocon de la chrysalide. Les autres seraient bien attrapés quand elle la retrouverait, quand elle la ramènerait avec elle alors qu'ils voulaient lui faire croire qu'elle était morte. Ils s'étaient tous ligüés contre elle et contre sa petite, ils avaient rejoint de camp de Dulci. Ils voulaient absolument l'arracher à Izee, elle sa mère, au moment même où la petite allait subir la métamorphose ailée ; ils lui disaient des choses « raisonnables » : qu'il était de son devoir retourner vers le Peuple ailé en abandonnant la chrysalide. Qu'est-ce que le devoir venait faire dans cette histoire ? Est-ce qu'ils n'avaient pas vu combien la larve d'Izee était splendide ? Tous n'avaient-ils pas prédit un être ailé d'une exceptionnelle beauté ? Ils seraient bien attrapés quand ils la verraient enfin dans toute sa splendeur, avec des ocelles qu'Isell devinait bleu roi cerclés d'une vive couleur lilas, comme jamais on n'en avait vu chez les Phaàs.

Isell était donc partie d'un vol heurté et sans grâce. Elle tanguait, affrontait difficilement les sautes de vent, perdue dans son désir fou de retrouver Izee. Sans qu'elle s'en aperçoive, la grise métamorphose s'en prenait à son corps, la vidait peu à peu de toute beauté. Le jaune doré de son abdomen passait, comme passaient aussi le noir charbon et les anneaux oranges de ses pattes et le chatoiement des couleurs de son front. La lumière des yeux s'éteignait et Isell ne voyait plus du monde que des espaces de plus en plus gris. Ces espaces se peuplaient de temps en temps de formes vivantes, grandes sauterelles montées sur leurs immenses pattes comme sur des vérins ; criquets qui pleuvaient du ciel, mantes religieuses, trois fois plus grands qu'Isell, cachés derrière leurs pattes qu'elles élevaient devant leurs têtes comme pour mieux épier leur proie. Isell retrouvait quelques forces insoupçonnées pour les attaquer comme une folle, et seule sa douleur compensait son manque de puissance. Elle s'en prenait aussi à leurs petits qu'elle déchirait avidement et éparpillait en morceaux sur le sol. Elle s'enfonçait lentement dans la folie, et même le rêve

de retrouver Izee s'éparpillait, éclatait en milliers de messages insensés. Elle entendait des voix, des dizaines de voix qui toutes se contredisaient. Izee l'appelait de là-haut, alors elle montait ; d'en bas, alors elle descendait. Elle crut plusieurs fois l'apercevoir devant elle, alors elle forçait l'allure en stridulant ses appels, puis quand elle arrivait à la hauteur de l'animal ailé qu'elle avait pris pour Izee, elle se précipitait sur lui et celui-ci, – bourdon, frelon – la rabrouait méchamment et la pourchassait. Et Isell retirait de tout cela quelques blessures, une patte, une antenne froissées, un bout d'aile déchiqueté. Le soir, elle se posait n'importe où, et c'était miracle si elle ne disparaissait pas dans le ventre des lérots ou des gros lézards qui, en cette période de famine, se montraient agressifs. Elle en était arrivée au point qu'elle se moquait de sa propre sécurité. Loin de son peuple, de son clan, elle dérivait, elle était une errante, elle se moquait de sa beauté, de sa sécurité.

Un jour, en bordure d'une vigne, elle vit un tas de terre grossière d'où s'échappait, telle la lave des flancs d'un volcan, une matière visqueuse et fluide faite des petits grains accolés les uns aux autres. C'était en fait une colonie de grandes fourmis, qui courent en tous sens mais dont le grand désordre finit, par une étrange combinatoire, par former un ordre. Elle se posa sur le haut de la fourmilière, inconsciente du danger, ou peut-être consciente, dans une partie obscure de sa tête, de s'offrir en immolation. Les avertissements de prudence envers les fourmis, appris dès sa naissance, ne se déclenchaient plus dans son esprit. Elle se retrouva vite encerclée par des centaines d'individus qui tentèrent de la déstabiliser par des morsures de mandibules, mais aucune ne donna le signal de la curée, et toutes se détournèrent de cette Phaâ qu'en temps ordinaire elles auraient lacérée, mise en pièces et emportée par quartiers dans leur palais aux galeries souterraines. La métamorphose grise avait troublé les codes ; et les messages qui parvenaient de ce corps de Phaâ affadi poussèrent les fourmis à s'en détourner.

Un jour, Isell parvint au-dessus d'une rivière. Comme le vent soufflait vers son aval, elle lui confia son corps ankylosé et ce fut comme si elle s'était posée sur la lune pour traverser le ciel, ou encore sur l'avant d'une barque pour se laisser glisser vers l'horizon. Le vent la caressait, lui murmurait des choses que captaient ses antennes, des choses qui la berçaient comme quand elle était petite et qu'elle volait entourée de Geëm et de Mözz. Le vent lui murmurait les chansons espiègles dont elle s'amusait, petite, des comptines qui déplumaient les ailes des engoulevents, des petits poèmes :

Je veux me laisser glisser sur le vent.

Je veux qu'il me conduise jusqu'à la mer.

La rivière traversait des vergers plantés au bord de garrigues que les criquets avaient survolés sans les dévaster. Elle se laissa descendre sur un prunier et se posa près du pédoncule d'un fruit mûr, y englua ses pattes dans le suc qui s'en exsudait, puis se laissa gorger de sucre. Elle dormit sur le fruit et ne se réveilla qu'en entendant des pas tout près de l'arbre. Un homme et une femme s'avançaient, un panier à la main. Ils se mirent tranquillement à cueillir les fruits les plus bas. Isell entendit monter leurs voix, dans cette langue étrange que parlent les humains ; elle sentait l'arbre remuer à chaque fruit cueilli, elle se disait qu'elle avait encore le temps, le temps précisément qu'ils arrivent jusqu'au fruit qui lui servait de nid. Elle se sentit heureuse et comme émerveillée de se trouver à la frontière de son monde et de celui des humains. La prudence lui recommandait de se sauver. Mais sa volonté était si faible qu'elle était comme anesthésiée. « Que feraient-ils s'ils me trouvaient là ? » songea-t-elle. Elle décida de rester, lourde de suc, et d'attendre que ces drôles d'animaux mille fois plus grands qu'elle décident de son sort. Elle se rappela Dulci sous la chaussure du randonneur. C'était ce grand malheur qui lui avait révélé qu'il possédait un don, le don de dure pierre. Aurait-elle, elle aussi, un don caché au moment du danger ? Une protection spéciale accordée par les Forces ? Déjà, elles l'avaient dotée d'une grande agilité et d'une intrépidité qui faisaient l'admiration de ses frères quand elle chassait l'engoulevent.

Les voix se rapprochèrent car l'homme avait installé une échelle. Les branches les plus proches remuèrent, puis une main énorme apparut et un avant-bras poilu sur lequel était retroussée une manche de chemise à carreaux blancs et bleus. Elle regarda la main glisser, remuer, fureter dans les parages, puis une deuxième main plus fine apparut et Isell y vit un anneau d'or. Il brillait sous le couvert des feuilles, il se nourrissait de la lumière douce qui règne à l'ombre des feuillages. La main était agile à détacher les fruits, disparaissait un moment, reparaisait, un peu plus proche, un peu plus menaçante pour la Phaâ alourdie par le suc qui collait à ses pattes, à ses ailes, et qui ne se sentait plus le désir de s'envoler. L'anneau d'or au doigt de la femme l'apaisait, la fascinait ; c'était comme le croissant fragile de la lune qui rend la nuit supportable.

Alors elle s'envola et vint se poser sur l'anneau. La femme poussa un cri de surprise et voulut écraser l'intruse avant de se raviser :

- Oh, dit-elle, qu'est-ce que c'est ?

- Un Phaâ, dit l'homme. Regarde, cela fait un chaton à ton alliance.

- Les Phaàs sont réputés pour leur beauté, mais celui-ci a perdu ses couleurs. Il ne reste plus que ses ocelles, qui commencent à pâlir aussi. Ils devaient être très beaux, regarde, ils marient la couleur du laurier et celle de l'olivier. Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ?

- J'ai vu un reportage, dit l'homme. On sait très peu de choses sur les Phaàs. Le journaliste disait qu'ils sont sans doute très intelligents, plus proches des mammifères que des insectes. Va savoir !

- Je crois, dit la femme, qu'il a été attiré par mon anneau. Sous les branches, on le voit mieux qu'au grand jour. Je vais le soigner.

- Tu es folle.

- Je soigne bien mes chiens et mes chats. Alors, pourquoi pas un Phaâ en mauvaise posture ? Les dernières couleurs vont bientôt s'éteindre et il va mourir.

Dans la maison de la femme, il faisait frais, car on avait tiré tous les volets. Le Phaâ n'avait pas quitté l'anneau d'or de la femme, il s'y raccrochait à l'aide des crochets de ses pattes, et lentement, la femme approcha son anneau de ses lèvres, puis elle souffla pour caresser de son haleine le corps du Phaâ transi à cause de la grise métamorphose. Isell sentit un souffle tiède l'entourer, et doucement ses ailes frémissaient au souffle sorti de la bouche et son corps se décontracta. La femme la posa sur une soucoupe de porcelaine, alla dans son jardin chercher quelques fleurs jaunes de chèvrefeuille qu'elle disposa en rond dans la soucoupe. Isell demeura sans bouger durant des heures, et ce fut dans la nuit, tandis que la maison était plongée dans l'obscurité, qu'elle sentit pour la première fois l'odeur sucrée du chèvrefeuille. Cette odeur s'était introduite dans son corps, elle la respirait et s'en enivrait, il lui sembla que son corps tout entier s'en imprégnait. Au matin, elle vit s'approcher la main qui portait l'anneau, mais la main ne la toucha pas. Elle entendit seulement la femme appeler son mari :

- Regarde, dit-elle, il commence à retrouver ses couleurs.

Isell sentait les souvenirs revenir dans sa tête. Cela passait comme un film, en continu, comme coule une rivière. Elle revit des garrigues inondées de soleil, des ciels de tempête, les corps bousculés, déchiquetés sous l'orage lors du grand dérangement. Elle se revit partir au vent, hurlant de toutes ses forces pour alerter Dulci. Dulci qu'elle avait tant aimé et soudain tant haï. Il avait fallu ce moment où il l'invitait à quitter la chrysalide d'Izee pour que tout chavire, que l'amour se transforme en haine. Dulci qui faisait le ksâr sérieusement, comme si rien ne comptait, rien de ce qu'ils avaient vécu, les visites dans les grottes bleues des glaciers, quand il disait « ce serait notre palais, tu serais ma reine », Dulci et Isell

folâtrant dans les calices rouge sang des coquelicots, dans le bleu agacé des gentianes. Puis, Isell sentit à nouveau monter la voix d'Izee, et l'emprise de la grise métamorphose l'appela aussitôt à reprendre son vol. Izee l'appelait. Elle se gava de fleurs de chèvrefeuille et sentit son corps de nouveau prêt pour l'envol. Une dernière fois, la main à l'anneau d'or s'approcha, et la voix de la femme lui parla ; elle ne comprenait pas, mais cela faisait une musique apaisante, un peu comme si la femme lui disait d'aller son chemin, de faire confiance, qu'il se trouverait bien sur la route quelqu'un ou quelque chose qui la délivrerait de la grise métamorphose, maintenant qu'elle avait commencé à renaître. La femme la déposa doucement dans sa paume et sortit. Isell trottina le long des courbures de la main, parcourut les doigts, s'attarda aux plissures des phalanges puis s'immobilisa à l'embase du pouce. Elle fit vrombir ses ailes et s'envola.

II. 7. LA GROTTTE DU GRAND SILURE

Se fiant à la voix qui l'appelait, Isell arriva en vue d'une gorge profonde entaillée dans le calcaire. La voix venait de là-bas, elle en était certaine. Parvenue au-dessus de la gorge, elle aperçut, tout en bas, une rivière aux couleurs émeraude. Le soleil ne pénétrait pas jusqu'au fond, le bleu vert de l'eau colorait une eau figée et lourde comme le plomb. Isell allait entreprendre la descente quand vinrent la survoler deux beaux oiseaux de mer qu'on appelle des sternes, corps blanc, tête noire, bec et pattes rouges, qui échangeaient leurs bruyants bavardages. Et dans leurs criaillements, elle entendit soudain des sons qui faisaient du sens à son ouïe, comme si les criaillements n'étaient que des paroles sensées que déformait le vent.

- Que viens-tu faire ici ? Les Phaàs ne sont-ils pas du côté des alpages ?

- Je viens chercher ma fille, Izee, répondit-elle. J'ai entendu sa voix. Elle se trouve au fond de cette gorge profonde.

- Si tu descends tout en bas, tu vas quitter la lumière du soleil, le sais-tu ?

- Izee s'y trouve, j'ai entendu sa voix.

- Tu ne pourras pas revenir au jour. C'est ainsi pour tous ceux qui descendent. La rivière est bordée de grottes profondes, il s'y cache des êtres qui vivent d'ombre et d'eau glauque. Ils servent tous le grand Silure dont jamais personne n'entend la voix. c'est lui qui commande tout ce qui bouge dans le monde des grottes. Rien ne peut être fait sans sa permission. Si tu comparais devant lui, tu deviendras son esclave. Es-tu prête à le servir ?

- Je ferais tout pour retrouver Izee. Etes-vous certains que je ne pourrais pas remonter avec elle et la ramener dans le Peuple des Phaàs ?

- Aucune chance, répondit la plus jeune des deux sternes.

- Il existe peut-être une solution, corrigea le second oiseau qui était plus vieux et plus sage. On prétend que ceux qui sont revenus de chez le Silure avaient tous gardé dans leur regard un éclat de la lune claire. Tu sais que le Silure vit d'ombre et de silence. On doit se présenter devant lui quand on a perdu toutes ses couleurs. Mais quelquefois, il arrive

qu'une trace, un reste de couleur résistant. Le Silure, pas plus que sa sœur la lune noire, ne peut supporter la couleur.

Isell observa son corps et s'aperçut qu'il était entièrement gris et terne, depuis l'abdomen jusqu'au thorax, en passant par les pattes et les ailes. Même ses beaux ocelles n'avaient conservé que quelques traces d'un gris-vert délavé aussi fade que de vieux lichens et qu'on ne pouvait plus vraiment appeler couleurs.

Isell dit adieu aux deux sternes et s'engagea résolument dans la gorge. Elle descendit en vol tournant, lentement, inspectant les petites grottes qui s'ouvraient un peu partout dans le calcaire. Elle croyait entendre la voix d'Izee, mais plus faiblement, comme si la roche, qui d'habitude amplifie les sons, les atténuait. Quand elle parvint au ras de l'eau, là où devait se trouver la grotte du Silure, elle n'entendait plus rien du tout. Où était donc Izee ? Le Silure avait-il étouffé sa voix ? Elle n'entendait plus que des ruissellements et au milieu de ces bruits d'eau, comme une respiration sourde qui semblait s'exsuder des parois. Se trouvait-elle devant le grand Silure ? Était-ce cela l'examen auquel ceux qui entraient chez lui étaient soumis : entendre la respiration caverneuse, attendre qu'un signe les autorise à franchir le seuil de la grotte ? Isell avait adopté un vol stabilisé et ne parvenait pas à détacher son corps ni son regard de ce trou béant comme une plaie. Elle ne devinait rien, elle n'entendait aucune voix. Tous les appels qu'elle avait cru entendre de sa fille Izee, ces appels qui l'avaient mise en route, venaient mourir ici devant la respiration caverneuse qui semblait ne venir de personne, d'aucun être créé avec des poumons, des bras et des pattes, des antennes et des mandibules. Il lui sembla que si elle franchissait l'entrée, aucun monstre ne la dévorerait, car il n'y avait pas de monstre. Il y avait bien pire : une affreuse respiration, plus ancienne que tous les brames et meuglements rauques des animaux préhistoriques, les langages émis par toutes les bêtes et les hommes, un néant de couleurs et de sons bien plus ancien que le silence et que la nuit. Et ce néant la fascinait, elle se sentait prise entre l'envie de s'y adonner, de lui offrir son corps pour qu'enfin finissent cette blessure continuelle, cet élanement de tout son cœur vers son enfant disparu. Elle ne souffrirait plus, elle ne ressentirait plus cette blessure vive qui avait fait d'elle une voyageuse, une mendicante, privée de son clan, privée de ses couleurs qui une à une s'étaient éteintes, privée de son rang de ksah, une exilée privée de la compagnie de Dulci. Son vol demeurait suspendu, immobile, mais l'atroce respiration qui s'exsudait de la grotte humide commençait maintenant à la soumettre à une attraction à laquelle elle ne pourrait bientôt plus résister. Alors elle franchirait le seuil de la grotte et sombrerait dans l'oubli. Et

soudain, un cri strident emplit sa tête, le cri désespéré de quelqu'un qui s'éteint dans un dernier râle, et elle sut aussitôt que c'était là le dernier cri d'Izee, que jamais plus son enfant ne l'appellerait.

Alors, prise d'une colère blanche, elle entra dans la grotte d'un vol décidé. La pénombre régnait sur une cavité aux parois lissées par le ruissellement des eaux millénaires. À la base, des rochers gluants et gris comme des corps d'otaries. Deux immenses stalactites et deux stalagmites formaient une gueule ouverte et Isell se dit que c'était bien là que se cachait le silure invisible et silencieux, derrière ces crocs de bête préhistorique. Son corps disait-on est lisse, sa tête ne se distingue pas de son corps, mais il fallait bien qu'il matérialise sa présence par un objet dans ce monde, lui qui avait été précipité par sa soeur dans le ventre de la terre. Alors, Isell se mit très en colère et se posa juste devant l'immense gueule pétrifiée.

- Tu m'as pris mon Izee, bourdonna-t-elle et les bourdonnements emplirent la caverne. Je ne te le pardonnerai jamais. Cette enfant était promise à la beauté et à une vie remplie de joie, mais toi, grand Silure, diable noir et pervers, tu en as décidé autrement. Que t'avait-elle fait ? Alors, regarde, je viens m'offrir à sa place. Moi mes jours sont comptés, mais je suis belle encore et désirable, et je suis la Ksâh du Peuple ailé. Prends-moi pour ta femme, ne me laisse jamais ressortir de ton antre, mais délivre Izee, je t'en conjure, elle est innocente, elle ne demande qu'à vivre.

Il sembla à Isell que l'écho de la respiration venant du fond de la grotte s'amplifiait, et qu'une voix, la voix du grand Silure, allait se faire entendre pour donner sa réponse. Mais cela n'était qu'une illusion ; la respiration restait la même, lancinante, régulière, comme si de toute éternité elle respirait au même rythme, comme la mer avec ses marées, comme la succession des nuits et des jours.

Alors, elle hurla sa colère, traita le grand Silure de lâche, de vampire, d'ogre assoiffé de sang. « Tu es insatiable, tu te nourris des personnes âgées et des jeunes nourrissons, tu n'as aucune morale, aucune dignité. S'il reste une once de pitié dans ton cœur noir comme la nuit la plus noire, alors prends-moi et relâche Izee. »

La respiration sourde continuait, régulière, comme celle d'un être vivant caché derrière un masque. Pourtant la réponse vint, sous forme d'un signe qui se forma soudain devant Isell, sur le mur du fond de la grotte. C'était un signe jaune or qui sortait lentement de la paroi sombre et qu'elle prit tout d'abord pour le halo de la lune claire. Mais le signe se précisa et Isell reconnut l'anneau d'or, cet anneau qu'elle avait aperçu au doigt de la femme

qui cueillait les fruits dans le prunier et qui l'avait soignée avant de lui souhaiter bonne chance. Oui c'était bien cet anneau-là, l'anneau couleur de la lune claire que détestait le grand Silure, la couleur qui le révoltait et lui faisait rejeter toute personne qui se présentait devant lui en portant encore quelque trace de cette couleur dorée. Sans même qu'elle le sache, Isell avait donc gardé au fond de sa mémoire le souvenir de l'anneau de cette femme qui l'avait secourue et lui avait fait confiance. Et le Silure, à qui rien n'échappait, l'avait repérée et par un tour de magie dont il avait le secret la lui renvoyait en image sur le mur de la paroi. Et Isell comprit aussitôt le message : « tu crois avoir atteint le bout de la grise métamorphose, mais il reste en toi cette tache de couleur, et tant que cela sera, tu n'auras rien à faire au royaume du Silure. »

Et Isell s'effondra en pleurs, car elle comprit que le grand Silure n'accepterait jamais l'échange avec Izee et qu'il la renvoyait chez les vivants. Il ne voulait pas d'elle au pays des morts. N'était-ce pas ce que lui avait dit la plus âgée des deux sternes ?

Isell sortit de la grotte le cœur sec et dur comme une pierre. Elle avait compris qu'on ne traite pas avec le grand Silure, qu'on pourrait becqueter, griffer, lacérer, déchirer son corps jusqu'au dernier morceau, on n'y trouverait pas l'once de la plus petite miséricorde. Que pouvait-on attendre d'un être adipeux et lisse, dont le corps ne se distingue pas de la tête, un être qui ne parle pas, qui ne rit pas, ne se met pas en colère, mais simplement se fait connaître à celui qui a le courage de descendre au fond de la grotte par cette respiration sourde venue des entrailles de la terre.

Isell venait de se dessiller les yeux. Elle comprit ce jour-là qu'elle ne reverrait plus jamais Izee. Quand elle quitta la grotte du Silure, la nuit commençait à tomber.

Au-dessous d'Isell coulait la rivière émeraude, et maintenant qu'elle en était proche, elle vit que l'eau n'était pas immobile comme on le croyait d'en haut, mais qu'elle coulait, fluide. Et dans son écoulement discret se levaient quelques reflets. Elle y discerna d'abord le vague profil de la rive, puis soudain, comme venu du fond de la rivière, elle aperçut le reflet d'un anneau d'or. Elle pensa aussitôt à l'anneau de la femme, mais comprit très vite que c'était la lune, la lune qui venait de se lever et se mirait discrètement à la surface de la rivière. Alors Isell sourit et se mit très lentement en mouvement pour suivre le halo de la lune qui paraissait s'enfuir devant elle. Elle descendit le cours de l'eau et toujours le halo se trouvait devant elle. Elle accéléra son vol, mais la lune claire se montrait plus vive. Isell vola très longtemps au-dessus de l'eau, jusqu'à ce que la lune disparaisse. Elle s'aperçut alors qu'elle venait de sortir des gorges où dormait le Silure, et que le petit matin se levait.

Elle ressentit le froid, comme dans les matins brumeux des arrière-saisons, ou bien encore lorsque le Peuple ailé remontait, au sortir de la nuit, la vallée qui menait aux alpages. Et cette image fut si forte en elle qu'elle poussa un soupir d'abandon. Elle se sentait si seule et si lasse. Elle se laissait dériver vers l'aval de la rivière, remuant à peine les ailes. Les couleurs naissaient autour d'elle, le bleu, le vert, les taches rouge sang des pivoinés.

Elle se surprit à fredonner :

Je veux me laisser glisser sur le vent.

Je veux qu'il me conduise jusqu'à la mer.

Le refrain ne quittait plus sa tête, il la rendait non pas joyeuse – elle était encore très loin de la joie – mais quelque chose s'éveillait ; elle ne rêvait plus en gris, des petites taches de couleur parvenaient dans sa tête, des éclats de paysage que le soleil commençait à réveiller. Au milieu des éclats, la silhouette de Dulci qu'elle avait si violemment expulsée de son esprit renaissait, timide, un peu floue, et lentement sa haine se changeait en souffrance, en désir de le revoir. Dulci, si violemment haï parce qu'il l'avait laissée seule avec la chrysalide. Il remontait en cet instant dans son souvenir, crevait la surface de l'oubli comme une bulle d'air venue de la vase d'un étang.

Elle se sentait partagée entre une haine encore vive envers lui et la peur de l'avoir perdu. Elle ressentit durement dans son corps le manque d'amour et de caresses, le manque de ces connivences quand ils survolaient les glaciers. Elle se laissa porter encore longtemps par le vent de la rivière, mais le refrain *je veux me laisser glisser sur le vent* commençait à se faire moins vif. Elle ne l'entendait presque plus. Une voix avait pris sa place : Dulci l'appelait. Qui sait s'il n'avait pas besoin d'elle ? Qui savait s'il n'était pas en danger ?

Elle ne le retrouverait pas en se laissant porter jusqu'à la mer. C'était bien au contraire vers le Nord qu'il fallait naviguer, mais elle se sentait le corps trop ruiné pour être capable de remonter le vent et entreprendre seule un aussi long voyage.

Elle avait faim et froid, toute seule elle n'y parviendrait pas. Ses yeux à facettes parcoururent son thorax, ses membres, ses antennes. C'était un corps gris dont le soleil installé dans le ciel ne faisait briller aucune couleur. Plus rien ne restait de ses ocelles qui faisaient l'admiration de tous. Elle se surprit soudain à avoir peur d'elle-même. Qui avait pu la réduire à cet état ? Son corps était devenu comme celui des insectes errants, de ces bourdons ternes qu'on voit tourner sans raison au-dessus des fleurs et des plantes comme si leur corps ne les dirigeait plus, comme si leur âme habitait dans le corps d'un autre. Où était passée sa beauté ? Elle était belle encore tandis qu'elle montait la garde auprès de la

larve d'Izee et que les membres de son clan venaient la féliciter d'avoir engendré une telle merveille. Elle avait tant rêvé, priant les Forces de faire d'Izee une Phaâ encore plus belle, encore plus gracile. C'est après, quand elle avait compris que Dulci prenait tellement au sérieux son métier de ksâr, qu'esseulée dans sa famille, entêtée à capter les moindres signes de métamorphose de la chrysalide, quelque chose s'était défait, comme si arc-boutée sur l'attente de la naissance ailée d'Izee, elle n'avait pas vu que son corps à elle était en train de se dégrader.

Elle avait tout perdu à la fois : Izee, son clan, son statut de ksah (car personne ne lui pardonnerait jamais sa désertion), Dulci. Elle avait même décidé dans la nuit de fuir sa famille, ce qui, dans l'état où elle se trouvait, équivalait quasiment au suicide. Que surgisse un engoulevent, ou même une simple hirondelle, et c'en était fini d'Isell. Les deux seuls oiseaux qu'elle avait croisés s'étaient heureusement montrés bienveillants, le vieux sage surtout qui lui avait parlé de l'éclat de la lune. Elle repensa soudain au doigt de la femme cerclé d'un anneau d'or, à la façon dont elle l'avait protégée en l'entourant de fleurs de chèvrefeuille, puis déposée sur la paume de sa main en la caressant de son souffle. Cette femme-là l'avait invitée à reprendre le voyage en la confiant au vent. Isell n'avait pas le droit de la décevoir, elle devait continuer. Il lui fallait absolument retrouver Dulci. Serait-il en colère ? Aurait-il oublié l'affront qu'elle lui avait fait en l'insultant publiquement ? Se vengerait-il comme les lois l'exigeaient en cas d'insoumission d'une ksah ? Toutes ces hésitations ramenaient durement en elle le visage de Dulci. Dulci pour lequel elle retrouvait sa passion. Elle eut soudain la conviction qu'il était en danger, qu'à son tour il allait disparaître de sa vie. Son corps entier en frissonna. Elle sentit l'énergie revenir un peu dans son corps. Alors elle changea de direction et prit résolument vers le Nord, là-bas où se trouvaient les montagnes de la grande migration.

Elle survola bientôt une route de terre, au flanc de coteaux plantés d'oliviers. Des chevaux blancs poussés par deux cavaliers montés sur des chevaux noirs accompagnés d'un chien y trottaient. Elle hésita sur le lieu de son atterrissage, finit par choisir l'échine du chien et se ménagea un espace confortable dans son épaisse toison beige.

Elle se laissa transporter ainsi pendant plusieurs heures. Elle se sentait si épuisée et si confortablement installée dans cette toison frisée qu'elle s'endormit et ne s'aperçut pas que chevaux et cavaliers, suivis du chien, pénétraient dans la cour d'un manoir. Elle rêvait, bien à l'abri des poils du chien quand elle eut une terrible sensation d'étouffement. Elle crut un instant que c'était dans son rêve, mais quand elle se réveilla, elle comprit que deux énormes doigts enserraient son corps, la pressaient comme dans un étai. Les gros doigts étaient

placés de chaque côté de son thorax et l'étouffaient. Elle aurait voulu bourdonner sa rage et son effroi, mais elle était bien prise. Elle s'en voulut beaucoup d'avoir relâché sa surveillance en se laissant aller au sommeil, et maintenant l'un des cavaliers la tenait fermement avec ses doigts charnus. Il riait, ou plutôt émettait des sons barbares assez rauques, quelque chose comme un rire de dindon, et Isell se dit qu'elle allait mourir là, écrasée par ces pinces de chair. Elle souffrait atrocement ; c'est sûr, elle n'avait pas le don de dure pierre. L'homme l'approcha de son oreille et éclata en gloussements en constatant ses efforts ridicules pour émettre sa colère : quelques petites ondes sonores qui allaient s'amenuisant. Il inventa un jeu qu'il trouva amusant à en juger par ses gloussements. Il pressait les doigts jusqu'à ce qu'Isell, au bord de l'asphyxie, ne puisse plus émettre aucun son ; puis il relâchait légèrement son étreinte et Isell, retrouvant un peu d'air, manifestait sa colère. Soudain, elle ne bougea plus, elle n'émit plus aucune onde ; les doigts desserrèrent leur étreinte, mais Isell s'était évanouie.

Elle se réveilla sous une cloche de verre que l'homme, par inconscience ou cruauté, avait laissée en plein soleil. Les quelques trous d'aération n'y faisaient rien, elle manquait d'air, elle était dans un four et l'assiette de métal qui servait de base à la cloche lui faisait d'atroces brûlures aux ailes et aux dos. Il fallait absolument qu'elle se relève pour se remettre sur ses pattes, il lui suffirait de trois pattes d'appui pour tenir debout et soustraire enfin cette atroce brûlure aux trois autres pattes. Mais quand elle chercha à se redresser, les forces lui manquèrent. Son thorax avait été brisé par l'étau des doigts, elle crut mourir. Était-il possible de supporter l'insupportable ? Elle avait soif, les facettes de ses yeux explorèrent l'enclos de verre, elle n'y vit aucune eau, aucune nourriture comestible. Seulement un de ces bouts de roche tendre et alvéolée que les humains appellent du pain. Rien ne fonctionnait plus dans la tête d'Isell, la souffrance était à son comble, et elle avait encore juste l'idée de se dire qu'il n'était pas possible de souffrir autant, qu'on ne pourrait plus lui faire rien de pire. L'évanouissement lui servit de refuge.

Elle se réveilla dans la nuit. Personne n'était venu s'intéresser à elle, le monde existait-il encore seulement ? La plaque de métal s'était refroidie, l'air froid de la nuit venait caresser la cloche de verre. Isell réussit à se remettre debout pour se traîner jusqu'à un petit orifice par où passait un courant si frais qu'elle se crut un instant dans la grotte bleue des glaciers, quand Dulci lui disait « ce serait notre palais et tu serais ma reine ». Elle demeura ainsi toute la nuit, une patte accrochée à l'orifice, elle se soulevait, rapprochait son visage et sa bouche le plus près possible du courant béni. Ainsi passa la nuit.

Le matin la trouva au même endroit. Il lui sembla qu'elle avait déliré toute la nuit, alternant les moments de conscience avec les trous noirs. Une main velue ombragea soudain la cloche qui se souleva. Isell était bien trop mal en point pour s'envoler. Les gros doigts la saisirent et la plaquèrent sur le ventre contre l'assiette de métal. La grosse voix éructa puis reprit ses gloussements. Il lui sembla qu'il parlait à quelqu'un demeuré plus loin et qu'il paraissait plutôt fier de lui à en juger par ses rires de dindon. Deux ou trois hennissements retentirent. Isell sentit qu'on lui caressait le dos, qu'on la scrutait, qu'on détaillait son anatomie intime, qu'on s'intéressait à la pointe de son abdomen et qu'on soulevait ses ailes. Puis elle ressentit une violente piqûre sur le ventre, et la piqûre lentement, méthodiquement se répéta aux diverses parties de son corps. C'était une douleur aiguë, qui électrisait tout le corps, et l'homme s'acharnait comme s'il voulait vérifier que la bête était encore vivante. Quand l'aiguille lui transperça le thorax, Isell se tordit de douleur. Elle implora les Forces, elle les maudit. Pourquoi permettaient-elles qu'on viole son corps, qu'on le transperce, qu'on, le prive de toute intimité, qu'on en fasse une chose qu'on utilise et qu'on jette ! Les deux doigts transportèrent la jeune ksah empalée dans les airs et fichèrent l'aiguille contre une porte de bois. Mais Isell ne souffrait plus, son esprit s'était de nouveau déconnecté de sa chair.

Combien de temps resta-t-elle ainsi empalée sur la porte ? Était-ce un autre jour où était-ce le même ? La main revint et détacha l'aiguille. Isell sentit son corps glisser le long de l'aiguille d'acier et tomber dans la paume de l'homme. Mais elle ne sentit pas grand-chose quand le pouce et l'index s'appliquèrent aussi délicatement que possible à saisir son aile droite. Elle ne sentit presque rien quand les mêmes doigts lui arrachèrent méticuleusement l'aile. Le gros rire de dindon retentit, puis un gros souffle s'empara de son corps, la fit s'élever dans les airs. Son instinct de Phaâ lui commanda aussitôt de remuer les ailes, ce qu'elle fit sans succès. Elle tomba lourdement dans un massif d'hortensias où elle s'enfonça. De gros pieds firent le tour du massif, s'aventurèrent à l'intérieur. Une semelle passa à quelques millimètres d'Isell, fichée de guingois sur le sol comme un avion qui a manqué son atterrissage.

Isell s'était bien senti tomber en vrille quand le gros homme avait soufflé sur elle pour l'envoyer dans les airs. Mais elle était trop lasse pour s'en étonner. C'est dans la nuit seulement qu'elle retrouva pleinement la conscience de son corps et qu'elle se découvrit mutilée d'une aile. L'étonnement la prit, puis la peur, puis une panique atroce à l'idée qu'elle ne pourrait jamais plus voler. Avec une cruelle ironie, le refrain qui l'avait

accompagné à la sortie de la grotte du Silure, quand elle survolait la rivière, lui revint en mémoire :

Je veux me laisser glisser sur le vent.

Je veux qu'il me conduise jusqu'à la mer.

Le chant martelait sa pauvre cervelle comme pour mieux lui enfoncer dans le crâne la dure vérité : jamais plus le vent ne te portera, jamais plus tu ne pourras te laisser porter là où il lui plairait de t'emmener.

La nuit était maintenant bien installée, elle devinait des lumières jaunes qui devaient être celles de la maison de son tortionnaire. Plus loin, dans des annexes sombres, retentissaient des hennissements. Isell retrouvait assez de conscience pour savoir que son voyage s'arrêtait ici. Qui pourrait lui venir en aide cachée comme elle l'était dans sa touffe d'hortensias ? Si les Phaàs étaient partis à sa recherche, comment la retrouveraient-ils, incapable qu'elle était d'émettre des sons assez puissants pour les alerter ? Elle allait mourir lentement de faim et de froid, ou bien sectionnée par le râteau d'un jardinier désireux de mettre un peu d'ordre dans les massifs de fleurs. Le fil de sa vie repassa lentement dans sa tête, elle se revit flirtant avec Dulci dans les alpages, entrer dans les grottes cristallines des glaciers, elle revit les engoulements se fracasser la tête contre les falaises inondées de lumière, elle revoyait Dulci et la petite chenille si belle qu'elle avait décidé d'appeler Izee. La vie m'a beaucoup donné, songeait-elle, mais aujourd'hui, c'est la fin du voyage.

Soudain, elle eut la certitude qu'elle allait mourir dans la nuit. Elle eut une pensée pour la femme à l'anneau d'or. Avant de fermer les yeux, elle chercha à travers l'hortensia feuillu si elle n'apercevait pas la lune claire, mais tout était sombre et elle ferma les yeux, mobilisant ses dernières forces à garder jusqu'à la fin le visage de Dulci.

D'étranges cliquetis retentirent. Il lui fallut du temps dans son engourdissement pour comprendre que des gouttes de pluie s'écrasaient sur les feuilles. Puis elle entendit hennir très fort les chevaux et leurs sabots donner contre les cloisons de leurs boxes. Un grand éclair raya le ciel et toute la maison fut plongée dans le noir. Puis des flammes crépitèrent du côté de la grange à foin. La voix du tortionnaire retentit, furieuse, aboyant des ordres. Et les gouttes grasses qui s'écrasaient sur les feuilles se transformèrent en déluge : une pluie torrentielle s'abattit sur le parc, sur les écuries, sur la maison. Une bourrasque arracha plusieurs branches d'hortensia qui recouvrirent Isell. La pluie d'orage pénétra dans le massif floral et commença à faire bouger les brindilles mortes et les branches arrachées. Isell s'agrippa à l'une d'elles qui se mit à tourner lentement comme une barque à la

dérive, et fut expulsée par la force du ruissellement hors du massif de fleurs. La branche suivit la pente du jardin au bas duquel coulait un ruisseau, et se mit à filer vivement dans le ruisseau gonflé par l'orage. Isell était trempée, mais la branche lui garantissait pour l'instant la survie au milieu de ce déluge. Il y eut encore deux ou trois coups de tonnerre avant que la pluie cesse.

Allongée sur sa feuille, trempée de tout son corps, elle eut encore la force de fredonner :

Je veux me laisser porter par le courant.

Je veux qu'il me conduise jusqu'à la mer.

II. 8. LES CRIQUETS PÈLERINS

Découvrant au matin qu'Isell les avait quittés, Gèem et Mözz comprirent que la chose était grave. Ils connaissaient le phénomène de la grise métamorphose, ils savaient que leur fille était entrée dans le cycle infernal de la dégradation.

Aucun indice ne marquait la direction qu'elle avait prise. Elle avait d'ailleurs pu en changer mille fois. Ils n'avaient pratiquement aucune chance de la retrouver, car ils se doutaient bien qu'après toutes ces souffrances, c'était plus la douleur que la raison qui lui dictait ses actions. La raison eût été de chercher à rejoindre les Phaâs dans les hautes vallées. Mais la souffrance la poussait à l'errance dans le vaste monde. Les sept frères tentèrent bien d'explorer les environs, partagés entre l'espoir de découvrir quelques indices et l'horrible crainte de tomber sur le cadavre de leur sœur. Ils sentirent leur cœur se nouer en découvrant, au pied d'un arbre rabougri, deux scarabées noirs appliqués à dévorer une proie. L'aîné des frères s'arma de courage et les survola. Ce n'était pas le corps d'Isell, mais celui d'une grande sauterelle que les scarabées avaient déjà éventrée pour fouailler ses entrailles.

Gèem et Mözz prirent la seule décision raisonnable : organiser le vol pour les vallées hautes et les glaciers où ils espéraient retrouver les Phaâs. Ils se demandaient, bien sûr, comment le Ksâr allait les recevoir, car ils avaient ouvertement affiché leur indépendance. Dulci était en droit de leur en demander des comptes et la sanction, même pour les parents d'Isell, risquait d'être très lourde. Le Ksâr s'était déjà montré trop faible envers Miuzz ; ses conseillers, à commencer par Otéos, lui recommanderaient cette fois d'être ferme, malgré l'estime qu'ils avaient pour ce couple exemplaire qui avait pris part à tant de batailles importantes pour la survie des clans. Mais Gèem et Mözz avaient des caractères à assumer leurs actes. Plutôt la mort que le déshonneur d'un jugement de clémence. Ils iraient donc trouver Dulci et lui diraient : « Fais ton devoir. Nous avons perdu Isell, nous avons perdu Izee. Les Forces ne nous ont pas été profitables. Fais ton devoir de Ksâr ».

Le petit groupe s'envola vers les vallées hautes. On pouvait compter sur les sept frères pour organiser un voyage efficace. Ils avaient la science des configurations de vol en fonction des vents, ils avaient la technique des repérages multiples : soleil, étoiles, courants

magnétiques, topographies. Au coucher du soleil, le groupe avait remonté une grande partie du fleuve sur son amont.

Le spectacle qui s'offrait sous eux était d'apocalypse. Partout où les criquets pèlerins étaient passés, il ne restait qu'arbres dénudés, champs et vignes dévastés. Des paysans ramassaient à la pelle des tas de criquets morts d'indigestion, les jetaient dans des braseros alimentés à l'huile de vidange. Des colonnes de fumées noires montaient dans un ciel transformé en temple funèbre et les Phaâs avaient peine à zigzaguer entre ces holocaustes alimentés avec les criquets morts. Ailleurs, les gens avaient tendu des filets sur de très hautes perches, alourdis par tous les criquets qui s'y laissèrent prendre.

C'est alors que Mözz commença à craindre pour ce qui avait pu arriver au Peuple ailé. Avaient-ils réussi à franchir tous ces barrages pour rejoindre les glaciers ? Bien sûr, ils volaient très haut, loin des pièges tendus par les paysans, mais pour voler haut, il fallait une bonne alimentation, et les Phaâs ne l'avaient peut-être pas trouvée au milieu de ces champs dévastés. Oubliant le sort qui les attendait sans doute quand ils auraient rejoint les Phaâs, Mözz ordonna d'accélérer l'allure. Depuis quelque temps, il ressentait des vibrations étranges dans ses antennes, des crissements qui n'arrivaient pas à se transformer en langage clair, comme des grésillements électriques. Cela provenait-il des feux allumés par les hommes ? Ou bien était-ce un appel de quelqu'un chez les Phaâs ? Il eut la conviction qu'on l'appelait à l'aide. Isell ? Quelqu'un de l'entourage de Dulci ? Il n'eut pas à en parler aux sept frères ni à Gèem car Riiz, l'aîné de ses fils, s'approcha pour lui dire qu'il ressentait des vibrations venues de loin et que, selon les codes, c'était un appel au secours.

- Isell ? demanda Mözz.

- Non, répondit Riiz, Dulci.

Le cœur de Mözz se réchauffa subitement. Non seulement Dulci ne leur en voulait pas à cause de leur désobéissance, mais dans le danger, ils les appelait au secours. Qu'avait-il bien pu lui arriver ? Dans quel piège s'était-il mis ? Le petit groupe partit à folle allure pour répondre à l'appel de son Ksâr.

C'était bien Dulci qui appelait. Au moment où tout allait mal, où le Peuple ailé tout entier risquait d'être anéanti, et où lui-même allait sans doute mourir, sa pensée avait été pour Isell bien sûr ; mais si elle était encore en vie, il fallait surtout la garder en dehors du danger. Alors Dulci avait pensé à sa famille, Gèem, Mözz, les sept frères, ses fidèles compagnons. Ils l'avaient certes abandonné, mais Dulci ne leur en voulait pas. S'il avait été à leur place, lui aussi aurait désobéi au ksâr. Il était illusoire de penser que la famille de

Mözz à elle seule pouvait changer quelque chose à l'issue fatale qui s'annonçait pour une grande partie du Peuple ailé, mais Dulci leur faisait appel comme d'instinct, comme quand on va mourir, on a besoin de sentir près de soi ceux qui nous ont aimés. Alors de toutes ses forces, Dulci avait émis des appels stridents. Sa tête, à force d'émettre, était en feu, il croyait qu'elle allait exploser. Il savait bien que sa tentative était désespérée. Les possibilités de communication entre Phaàs n'étaient pas illimitées, on disait généralement qu'elles se restreignaient, par beau temps, à l'espace qu'on parcourt en volant le temps pour le soleil d'accomplir un demi-parcours dans le ciel.

Voilà où en était Dulci, affronté à la plus grande difficulté depuis qu'il avait remplacé son père Eàs. Au début, la grande migration déclenchée un peu tard s'était déroulée assez bien, malgré les espaces détruits par les criquets pèlerins. Tout avait basculé au moment d'entrer dans les vallées secondaires qui devaient les conduire vers les alpages et les glaciers. Au niveau du barrage qu'ils connaissaient bien, ils tombèrent sur un nuage de criquets qui obscurcissait l'entrée de la vallée par un brouillard épais et jaunâtre. Les criquets poussés par le vent ascendant s'étaient engouffrés dans les vallées, mais les hommes avaient ménagé des filets sur les cultures et les jardins où les criquets, quand ils tombaient, se faisaient prendre. Le vent les poussait, mais les filets les stoppaient net et la colonie de criquets s'autodétruisait par collisions, entassements et écrasements. S'ils s'envolaient plus haut, des fusées lancées par les agriculteurs éclataient en bouquets meurtriers dans l'épaisseur du nuage grouillant. Dulci dut réagir au plus vite. L'accès vers les glaciers était interdit, sauf si les Phaàs réussissaient à s'élever plus haut que les fusées. Mais leurs forces étaient trop diminuées pour gagner de l'altitude. La seule solution était de se replier vers la grande vallée et de choisir une direction où l'on pourrait trouver la sécurité et la nourriture.

Malheureusement pour Dulci, le vent changea de direction et les nuées de criquets refluent sur les Phaàs qui ne pesaient pas lourd face aux myriades d'acridés obtus, tout juste bons à se laisser porter par le vent. Dulci aurait préféré mille fois affronter des notonectes qui, eux, savaient ce qu'étaient un combat, une tactique, alors qu'avec les criquets on se trouvait face à une horde barbare, une force aveugle capable de vous écraser par bêtise. Les Phaàs furent bientôt pris dans la nuée jaunâtre qui les entraînait où le vent allait. C'était une mer qui vous engloutit, vous aveugle et vous ôte la respiration. Les Phaàs n'étaient pas habitués à vivre en hordes serrées, ils dessinaient dans les airs des figures élégantes comme font les cigognes, les oies sauvages et les grues. Ici, ils se retrouvaient bousculés, asphyxiés. Et les fusées lancées contre le nuage des envahisseurs tuaient à

chaque fois autant de Phaàs que de criquets. Les hommes ne faisaient pas de détails. Même s'ils avaient su que des Phaàs se trouvaient pris au piège des criquets, ils auraient continué de tirer leurs fusées meurtrières pour sauver ce qu'ils pouvaient de leurs cultures.

Dulci se mit à réfléchir aussi vite qu'il pouvait, mais il ne trouvait pas de solution. Otéos et Zeum avaient disparu dans la tragédie. Dulci les avait vu se débattre un temps pour garder leur ligne de vol, avant de se faire happer par le nuage jaune. Dulci se reprocha son manque d'expérience. Il aurait dû penser que lancer le Peuple ailé dans la grande migration alors que les criquets les avaient devancés, c'était risquer de se trouver privés de nourriture ou de subir un blocage comme celui qui venait de se produire à l'entrée des vallées secondaires. Il pensa à son père, Eàs, qui aurait déjà trouvé la solution. Mais lui, Dulci, se reprochait sa bêtise, sa lourdeur à réfléchir. Par sa faute, le Peuple ailé allait périr, et s'il se trouvait quelque mémoriste pour survivre à la catastrophe, on retiendrait que le Peuple ailé avait été anéanti par l'irresponsabilité d'un jeune ksâr incapable et prétentieux.

Dulci pensa à Isell et se réjouit qu'elle soit absente. Au moins aurait-elle une chance de survivre. Puis il évoqua Mözz et Gèem et les sept frères, et dans une sorte de sursaut instinctif, il émit ces appels stridulants sans même se demander quelle chance ils avaient de percer le brouillard épais fait de myriades de criquets qui aveuglaient le ciel.

Soudainement, le vent faiblit et les lourds criquets s'abattirent par nappes. Les Phaàs demeurèrent en l'air et commencèrent à se regrouper en vols organisés comme ils en avaient l'habitude. Ils refluèrent ainsi de la vallée et débouchèrent sur la grande vallée avec l'idée de continuer la remontée vers le Nord. Mais les hommes avertis de la remontée de leurs pires ennemis, s'étaient munis de canons capables de lancer des obus explosifs chargés d'insecticides. Les Phaàs qui croyaient avoir échappé au pire furent décimés par milliers. Dulci ordonna la retraite vers le sud, mais des canons y avaient été mis en batterie ; il tenta une remontée des coteaux ouest, et partout ils étaient accueillis par des salves de gaz. Ils étaient comme des poissons encerclés par les filets, comme des hardes de biches affolées par des cavaliers s'amusant à les faire tourner en rond.

C'est alors que Mözz et sa troupe arrivèrent. Ils se mêlèrent au Peuple ailé et l'autorité des sept frères fit merveille. Riizz, en aîné, lança des consignes qui, avant même qu'ils n'aient rejoint Dulci, furent répercutées : attaquez en piqué, dès que vous voyez bouger un humain, attaquez et mordez. Visez les yeux, aveuglez-les. Repérez les endroits d'où vous voyez partir les fusées et foncez droit dessus.

On vit alors les Phaàs s'abattre sur terre comme de lourds rideaux de pluie rabattus par le vent. Et les hommes, surpris par ces nuées enragées qu'ils avaient prises pour des nuages

de criquets, s'enfermèrent dans les granges, les caves, les maisons. Jamais ils n'auraient cru des Phaàs capables d'autant d'agressivité. Les tirs cessèrent presque aussitôt.

Quand il les vit arriver près de lui, Dulci comprit aussitôt le rôle joué par Mözz et ses sept fils. Il se sentait très affecté par son propre manque de clairvoyance et se répandit en remerciement auprès de Mözz et de Rizz, au point que Mözz s'en trouvait gêné.

- Nous n'avons fait que voler à ton secours, Dulci.

- Je n'ai pas eu un comportement de ksâr. Tout autre que moi aurait agi avec plus de lucidité.

- Tu as eu la lucidité d'émettre tes appels au secours et nous les avons captés. Tu savais que Riizz est un grand stratège, tu t'es comporté en vrai ksâr en faisant appel à lui au moment où tout était perdu.

Mais Dulci n'était pas convaincu. Il se reprochait en silence sa maladresse, son manque d'expérience ; il se disait qu'il n'était vraiment pas digne d'être un chef. Qu'avait-il réussi depuis qu'il dirigeait le Peuple ailé ? Ses décisions l'avaient conduit à perdre Isell. Izee à qui tout le monde prévoyait déjà un grand avenir était retournée au néant. Et le peuple des Phaàs se débattait dans la tourmente. Riizz aurait fait un bien meilleur ksâr que lui.

Otéos qui était revenu près de lui pressentit qu'un drame se préparait. Il devinait que Dulci, prisonnier de ses doutes, était capable de prendre une décision regrettable. Il l'aborda franchement :

- Dulci, personne n'aurait agi différemment de toi. Tu ne pouvais pas savoir.

- Si, répondit le ksâr, j'aurais du savoir qu'en nous précédant, les criquets accumuleraient les obstacles sur la route de la grande migration. C'est une erreur impardonnable. Et toi aussi, Otéos tu es responsable avec moi, car tu ne m'as pas alerté.

- Personne ne pouvait savoir que les criquets seraient poussés par les vents vers les glaciers, répondit très doucement Otéos. D'habitude, ils remontent la grande vallée et ils s'abattent dans les champs ; jamais dans les alpages où la nourriture est moins abondante. Tu n'as rien à te reprocher.

Mais Dulci n'était pas convaincu, il ne voyait plus partout que malheurs, champs dévastés, récoltes ravagées, comme si le monde entier était devenu une plaie. Existait-il un pays où il pût conduire les Phaàs pour qu'ils y trouvent nourriture et sécurité ?

- Le Nord, conseillèrent Zeum, Otéos et Riizz. Nous irons aussi loin qu'il le faut pour que les criquets ne nous rejoignent pas.

- Le Nord, ordonna Dulci. Soit.

Les grands vols de Phaàs se déployèrent dans le ciel, et c'était au regard de tous ceux qui voyaient passer ces étendards vivants largement déployées dans le vent, comme le signe enfin favorable que le monde renaissait. Mais pour Dulci, le Nord représentait la direction qui l'éloignait encore plus d'Isell. Jamais les Phaàs ne s'étaient aventurés aussi haut. Il perdait l'infime chance de la revoir qu'il gardait encore dans son cœur, afin de ne pas sombrer dans le désespoir.

II. 9. RUMEURS ET CALOMNIES

Dans le Nord, les Phaàs découvrirent des montagnes qu'il n'avaient jamais vues et quand Otéos consulta les Mémoristes, aucun n'avait le moindre renseignement sur elles. C'était des hauteurs faites de crêts arrogants, qui émergeaient des forêts de sapins comme des dents d'ivoire blanc gris ; ici et là des espaces qui ressemblaient aux alpages. Pas de glaciers. Les lieux paraissaient assez tranquilles pour que ce qui restait des trois clans puisse s'y installer.

Dulci reprenait espoir peu à peu, mais il ressassait tous ces événements qui avaient tourné à son désavantage. Et surtout l'absence d'Isell lui manquait. C'était une blessure lancinante qui se réveillait chaque nuit. De jour, il était suffisamment occupé à donner des consignes, mais dans l'obscurité la plaie se mettait à saigner. Ce qu'il n'admettait pas, c'était de s'être trouvé devant une situation absurde : ce que commandait le bien du Peuple ailé, il l'avait fait. Et voilà que pour récompense, les Forces lui enlevaient Isell. Il se rappela le rêve de sa rencontre avec la mante religieuse qui l'avait tant traumatisé quand il avait découvert que deux visages étaient en lui, celui qui aimait tendrement Isell, et celui qui était capable de la sacrifier à la survie du Peuple ailé. Il se rappela que dans le rêve, l'horrible bête lui disait : j'ai la solution, mais je prélèverai quelque chose qui t'est cher. C'était bien ce qui s'était passé. Il avait perdu Isell et Izee, mais la solution était venue, au moment où il croyait tout perdre. Elle était venue de ses appels désespérés à Mözz et à ses fils. Curieuse destinée ! Mözz avait désobéi et aurait dû être condamné pour insoumission ainsi que ses fils, et pourtant Dulci, au moment du danger, s'était tourné vers eux.

Il alla trouver Mözz et Gèem :

- Je vous dois la vie, dit-il. Je ne l'oublierai jamais.
- Nous n'avons fait que notre devoir, dit modestement Mözz. Reprends courage. Ne te laisse pas abattre.

- Qu'est devenue Isell, demanda Dulci avec hésitation. Est-ce que votre retour signifie qu'elle...

- Non, Dulci, Isell n'est pas morte. Elle a compris bien tard qu'Izee ne verrait jamais le jour. Elle est victime de la grise métamorphose. J'ai bien peur qu'elle n'ait choisi de devenir siwa et de partir sur les chemins de l'errance.

Mözz faisait allusion à ces Phaâs qui régulièrement, pour des motifs souvent ignorés, choisissaient de quitter le clan pour partir à l'aventure. Ils devenaient siwos, c'est-à-dire des mendiants solitaires, qu'on croisait parfois et qui étaient méconnaissables. Certains ne mangeaient plus que des cadavres, d'autres allaient se baigner dans les souilles des sangliers et en restaient tout crottés ; tous devenaient peu à peu incapables de s'intégrer. Les plus mystiques poursuivaient une idée folle, allaient à la recherche d'un eldorado ou d'un paradis inexistant. D'autres devenaient des fous dangereux, qu'il ne faisait pas bon chercher à raisonner. Leurs corps se transformaient : ils devenaient gris sale. Ils perdaient le sens de la nuit, du jour, émettaient des messages insensés que le groupe des Phaâs captait parfois ; on savait alors qu'un siwo ou une siwa passait à moins d'une demi-journée de l'endroit où le Peuple ailé se trouvait. Mais personne ne se donnait la peine d'aller les chercher. À peine réintégrés dans l'un des trois clans, ils seraient retournés à leur errance. Voilà à quoi Isell s'était condamnée, à l'errance perpétuelle, jusqu'à ce que la mort vienne la délivrer.

Dans le clan d'Ezott, les langues allèrent bon train. La médisance se déplaçait plus vite qu'un essaim d'abeilles. Miuzz avait retrouvé un porte-parole, un certain Savéas, qu'elle avait appâté en lui faisant espérer diverses faveurs. Miuzz n'était pas vilaine, elle avait un corps bien fait ; tout en respectant l'interdiction de ne pas quitter le clan, elle entraîna Savéas à l'écart et faisait miroiter discrètement ses charmes. Puis elle lui confia les difficultés qu'elle rencontrait avec Ezott.

- J'ai été humiliée et il ne m'a jamais défendue. Dulci ne m'a même pas fait l'honneur de me condamner à mort. Je suis si peu de choses à ses yeux. Et Ezott n'a rien trouvé à redire. C'est lui qui aurait dû me mettre à mort puisque Dulci était trop faible pour le faire. Ensuite, il aurait dû se tuer. Voilà comment se comporte un vrai chef de clan.

Elle s'approchait flanc contre flanc, l'effleurait de ses belles antennes.

- J'ai bien peur que mes parents ne m'aient donnée à un faible. Je ne voudrais pas médire, mais notre clan mériterait mieux que cette place qu'on lui reconnaît dans la confédération du Peuple ailé. Il ne participe plus vraiment aux décisions. Otéos consulte très peu nos Mémoristes, comme si nous n'avions rien à lui révéler du passé, comme si

notre mémoire n'avait gardé aucun événement susceptible d'intéresser l'ensemble du Peuple ailé.

- Maintenant que tu me le dis, répondait Savéas qui était bête et fat, je crois bien que tu as raison. Nous n'avons pas la place qui nous revient dans la confédération.

- Et, minaudait Miuzz, j'ai trop enduré avec un conjoint bien trop faible. Ezott n'a aucune ambition. Il faudrait...

- Que faudrait-il ?

- Rien, rusait Miuzz, je ne voudrais surtout pas qu'on croie que je n'aime pas Ezott.

C'est ainsi que Miuzz avait allumé le désir dans le cœur de Savéas, désir de son corps, désir du pouvoir. Son esprit assez obtus n'aurait jamais pensé qu'à obéir en bon soldat et à mettre ses forces au service d'Ezott si Miuzz n'avait pas attisé en lui les feux de l'ambition. Et si le désir semblait parfois s'éteindre, Miuzz, de quelques discrets frôlements d'antennes, le rallumait.

Savéas se chargea donc sans même s'en apercevoir de colporter les rumeurs. Depuis que Dulci avait pris la direction du Peuple ailé, tout allait de travers. Les Forces, paraît-il, lui avaient prédit succès et belle descendance. Qu'avait-il réussi de si glorieux à part perdre la ksah et la chrysalide dont tout le monde attendait le salut et vantait par avance la beauté ? La chrysalide avait rejoint l'ancre du Silure, et la belle ksah devait à cette heure errer comme une siwa atteinte de grise métamorphose.

Quelques individus reprenaient vertement Savéas :

- Ta bouche est trop habile à calomnier. Tu cherches ton intérêt, pas celui du clan.

- J'ai toujours servi loyalement, s'emportait Savéas. Je suis inquiet, c'est tout. Nous avons perdu quantité des nôtres à cause des criquets. Dulci nous a conduits dans un piège, à croire qu'il avait intérêt à nous faire détruire par ces insectes idiots. Il n'a pas l'âme d'un ksâr. Il n'a pas été capable de trouver la bonne solution. Riizz, lui, l'a trouvée aussitôt et nous a sauvés.

- Tu dis n'importe quoi, Savéas, lui répondait-on. Gare si tes propos arrivent aux oreilles du Ksâr.

Mais les partisans de Miuzz se gardaient bien de contrer Savéas. La haine de Miuzz envers Dulci, depuis que son complot avait échoué, s'était démultipliée. Elle le haïssait de façon viscérale. Elle était prête à tout pour obtenir sa déchéance. Elle était passée progressivement du statut de coupable à celui de victime aux yeux d'une grande partie de son clan. Coupable oui, mais de quoi ? D'avoir trop aimé son fils Ivauze ? Conseillé par

Miuzz, le jeune Ivauze aurait sans doute trouvé une meilleure solution dans l'affaire des criquets.

Otéos, qui avait ses réseaux d'informateurs, se demanda s'il était opportun d'informer Dulci. Il était inquiet pour lui. Depuis la disparition d'Isell, il peinait visiblement à assurer ses responsabilités. Ses décisions n'avaient pas brillé par l'intelligence. Certes personne ne pouvait prévoir que les criquets auraient obstrué les vallées qui conduisaient aux glaciers. Mais un grand ksâr, tel qu'Eàs, aurait tout de suite envisagé la possibilité d'ennuis en laissant les criquets remonter avant eux la grande vallée. Dulci était trop jeune et s'était laissé prendre au piège. Otéos se reprochait certes de n'avoir pas su lui prodiguer des conseils, et c'est pourquoi sa culpabilité le poussait à mieux faire à l'avenir, quitte à secouer l'indolence de Dulci. Sur qui pouvait-on compter pour lui venir en aide ? En y réfléchissant bien, Otéos comprit que les alliés sûrs étaient les membres de la famille de Mözz, Zeum le Sorcier et quelques fidèles de la garde rapprochée. Cela faisait bien peu de monde par rapport à l'étendue du complot qui se tramait. Il décida de s'entretenir de ses craintes avec Mözz, Gèem et leurs sept fils ainsi qu'avec Zeum.

Il leur rapporta les bruits captés par ses informateurs. Les sept frères, Riizz en tête, les confirmèrent aussitôt. Ils avaient eux aussi entendu des médisances et des calomnies dont en d'autres temps, un ksâr aurait vite châtié les auteurs.

- Il ne faut pas laisser se colporter ces calomnies, dit Gèem. Tout semble se liguer contre Dulci, mais il se reprendra, c'est sûr.

- Le complot semble trop avancé, dit Mözz, pour qu'une convocation de l'assemblée des chefs de clan puisse le résoudre. Ezott ne se doute même pas que les trois quarts de son clan sont favorables à sa compagne. Si nous réprimons Miuzz, tout le clan lui deviendra favorable et ce sera la guerre.

- Il nous reste les deux autres clans, dit Riizz.

- Oui, pour l'instant. Mais l'échec contre les criquets pourrait bien les pousser à suivre Miuzz. Ils ont perdu beaucoup des leurs.

- Alors que pouvons-nous faire ?

- Il m'est avis, dit Otéos, que d'ici peu, Miuzz tentera un coup d'état. Elle tisse sa toile avec patience, puis quand elle sera prête, elle attaquera. D'abord, elle fera assassiner Ezott par Savéas et fera croire à un accident. Savéas lui obéit aveuglément : elle l'utilisera ensuite pour éliminer Dulci.

- Mais comment ?

- Elle poussera Savéas à demander la convocation d'une assemblée, comme le droit le lui permet. Le prétexte sera de faire le bilan de la grande migration. Elle espère conduire ainsi Dulci à la démission.

- Et s'il ne démissionne pas, elle se débrouillera pour l'assassiner.

- Alors, soyons prêts. Il faut trouver immédiatement le moyen de la contrer.

- Quand pensez-vous qu'elle demandera la convocation de l'assemblée ? s'enquit Otéos.

Tous estimèrent que cela viendrait juste après le carnaval des Phaàs. Elle ferait tout pour que le carnaval soit une belle réussite. La joie de la fête ferait oublier les rancœurs. Dulci reprendrait espoir en constatant la réconciliation des clans du Peuple ailé. Et il perdrait toute méfiance.

- Oui, opina Mözz, ce sera juste après le carnaval. Après la fête, personne ne soupçonnera le mal derrière la demande d'assemblée. Et Miuzz ou ses adjoints, tout miel, avanceront leurs arguments qui conduiront à la destitution de Dulci.

- Il nous reste très peu de temps pour imaginer une riposte, constata Otéos.

II. 10. LE CARNAVAL DES PHAÂS

Il revenait au Ksâr en personne de décider du lieu du carnaval des Phaâs. Tout l'art consistait à choisir un endroit inhabituel comme le cœur d'une forêt épaisse, la mer ou bien encore une île. Le Peuple ailé s'y transportait en son entier et commençait les réjouissances. Le carnaval revenait toutes les dix-sept lunes et durait une lune entière. Comme les activités habituelles des Phaâs donnaient priorité au jour, le carnaval privilégiait la nuit, et c'est un soir que Dulci donna le signal de la fête. Il avait choisi un endroit d'abondantes cascades qui sortaient du pied des crêts et bondissaient comme des chamois pour former un torrent vigoureux. Tout le monde estima l'endroit bien choisi. Il y aurait beaucoup de flirts au milieu des perles d'écume. Les ruines d'un château augmentaient encore l'attrait de l'endroit. Des chauves-souris l'habitaient en permanence, dormant la tête en bas, accrochés aux murs. On irait les agacer pour jouer, car c'était de banales « pipistrelles » bien incapables d'avaler un insecte dès qu'il dépassait la taille d'une mouche.

Le premier acte des réjouissances consistait à nommer un ksâr de carnaval dont l'autorité serait entière et incontestée durant toute la période, même sur le vrai ksâr. On désignait généralement soit un jeune Phaâ à peine sorti de sa métamorphose ailée, soit un ancêtre qui ne verrait sans doute pas le printemps suivant. Dulci rassembla les représentants des trois clans et écouta les propositions. Le clan de Ziezz proposa un siwo qu'on avait intercepté alors qu'il passait à proximité des Phaâs et qui voulait bien accepter de faire le ksâr à deux conditions : que cela ne dure pas plus d'une lune, car il voulait reprendre au plus vite son errance, et qu'on ne lui refuse rien de la nourriture qu'il exigerait. Il était sale et gris et famélique, et sa tête dérangée avait au moins compris qu'il serait nourri pour quelque temps.

Un sous-groupe du clan d'Ezott, dirigé par Bzeuzz, objecta aussitôt que ce pauvre siwo ne saurait pas donner d'ordres très amusants. Il exigerait sa pitance, demanderait qu'on aille lui chercher des fleurs rares, mais à part ça, quoi de vraiment amusant ? L'objection fut retenue. Un sous-groupe du clan de Ziezz, dirigé par Veùm, penchait pour donner le

pouvoir à un vieux Phaâ connu de tous pour son physique grotesque. Ejmö s'était tellement battu pour sa survie, il avait affronté tant de combats, que son corps était tout couturé de cicatrices. Il lui manquait les trois quarts d'une antenne, un bon bout de l'aile gauche ; des bourrelets de morsures et de déchirures faisaient de son corps une sorte de manteau d'arlequin.

- C'est une bonne idée, dit Dulci. Ce glorieux Ejmö sera honoré de faire le ksâr de carnaval, et je ne doute pas qu'il saura nous donner des ordres surprenants.

On allait se mettre d'accord sur le vieux héros quand un certain Ziage tint à rappeler l'esprit du carnaval qui consistait à inverser les rôles. Le carnaval, rappela Ziage, c'est le monde à l'envers : les vieux se mettent à flirter comme des jeunes, les femelles se comportent en mâles et réciproquement. Un vieux soldat prendre la place du Ksâr, c'était certes inverser les rôles, mais pas tant que cela. Il ajouta que le vieil Ejmö, tout cassé et l'esprit un peu lent, ferait peut-être aussi bien, après tout, que bien des ksârs réels. Ce n'était pas ce qu'on attendait d'un carnaval. L'allusion à Dulci était perfide. Un ange passa.

Otéos comprit aussitôt que Ziage appartenait au clan d'Ezott et qu'il avait rallié le parti de Savéas et Miuzz. Ces deux-là avaient bien fait leur propagande.

- Je propose un renversement bien plus important, ajouta Ziage. Les Phaâs sont depuis toujours gouvernés par des mâles. Or, chez les Apidés c'est tout le contraire, ce sont les femelles qui l'emportent. La ruche est régie par une ksah et les mâles lui obéissent tous. Ce serait dans l'esprit du carnaval de mettre à notre tête, le temps d'une lune, une Phaâ. Elle deviendrait non pas une simple ksah, mais notre ksâr de carnaval, avec tous les pouvoirs dévolus à cette fonction temporaire.

Otéos vit le coup arriver et tenta de le parer :

- Cela n'est pas dans les traditions. On a vu des siwos, des jeunes Phaâs, des vieux combattants couverts de blessures, à la tête du carnaval, mais jamais une Phaâ. Le carnaval a ses limites, dictées par ce qu'en ont retenu nos Mémoristes.

Mais les partisans de Miuzz avaient bien monté leur affaire et ce fut cette fois Savéas qui prit la parole :

- Je trouve notre grand Interprète bien timoré. Faudrait-il que nos coutumes et nos actes soient toujours dictés par les récits des Mémoristes ?

- C'est préférable en effet, martela Otéos.

- Alors, que le grand Interprète nous explique pourquoi il n'a pas repris Dulci, notre Ksâr vénéré, quand il a décidé de gracier Ivauze et Miuzz alors que nos coutumes

ordonnaient de les mettre à mort et d'offrir leurs corps en repas de réconciliation à ceux de son clan.

Otéos chercha vainement la réponse, et déjà Savéas reprenait :

- L'esprit du carnaval, c'est de faire de Miuzz notre ksâr. On imitera ainsi nos amis les Apidés.

- Miuzz a l'interdiction de quitter son clan, objecta Gèem.

- Justement, répondit Savéas, ce sera encore un grand renversement d'être gouverné, le temps d'une lune, par quelqu'un qui tombe sous le coup d'un interdit. Le ksâr devient l'esclave, l'esclave devient ksâr. Voilà le monde à l'envers. N'est-ce pas l'esprit du carnaval ?

Otéos comprit que l'affaire était fichue. Dulci en effet ne pouvait rien objecter, car il savait bien qu'il avait désobéi aux lois en graciait Ivauze et Miuzz.

- La seule solution est de voter, proposa-t-il, en espérant que les autres clans le suivraient.

Du vote, il ressortit qu'une courte majorité se dégageait pour nommer Miuzz Ksâr du carnaval.

Quand ils se retrouvèrent seuls, Otéos était défiguré :

- Ils attaquent plus tôt que prévu. Ne cède pas, je t'en prie, en décrétant Miuzz Ksâr du carnaval. Elle ne t'a jamais pardonné de l'avoir humiliée. Elle t'humiliera à son tour.

- Je ne peux rien contre le choix, dit Dulci résigné.

Le carnaval débuta dans la bonne humeur générale. Les cascades choisies par Dulci se révélaient un terrain de jeux formidable. Les nuits se passaient à se poursuivre au ras des eaux, à traverser les rideaux de gouttelettes argentées. Les jeunes Phaàs avaient pris le pouvoir sur les anciens et leur donnaient des ordres comiques. Ainsi Mözz reçut-il du plus jeune de ses fils, Vejea, l'ordre de descendre jusqu'à la plus proche cabane de bergers et d'y passer la nuit au milieu des chèvres. Or tout le monde savait que Mözz détestait l'odeur des ovins, qu'ils fussent moutons ou chèvres, mâles cornus ou femelles aux grosses mamelles. Ces odeurs de suint le révulsaient plus que toute autre odeur. Puis les jeunes Phaàs jouèrent à déparier les couples. Gèem reçut l'obligation de séduire Ejmö, le vieux soldat couturé, tâche dont elle s'acquitta plutôt à son avantage. Elle lui fit ses plus belles danses, joua de son corps et de ses antennes, lui susurra des choses douces aux oreilles. Mais le vieil Ejmö qui avait vu passer le désir avec les ans se demandait bien ce qu'elle venait faire autour de lui en se trémoussant. Des couples grotesques se formèrent, mêlant

les grands et les petits, les enflés et les maigres, ceux qui s'exprimaient bien et ceux qui zézayaient. Beaucoup de jeunes Phaàs s'amusaient à rechercher les fleurs duveteuses et se précipitaient dedans en riant aux éclats pour en ressortir couverts de duvets qui leur faisaient un déguisement des plus comiques. Un jeune prétentieux très en verve paria qu'il réciterait le mythe des origines en commençant par la fin. Ses amis tinrent le pari, mais il avait tant abusé de nectar qu'il sombra dans l'incohérence, mélangeant le Serpent cosmique et le grand Aigle, sous les rires de ses amis. Et quand on n'avait plus d'idées, on allait de jour, au château, réveiller les chauves-souris qui ne savaient pas ce qui leur arrivait.

Quand arriva le premier quartier de lune, les Phaàs, conduits par les plus jeunes, inventèrent de virtuoses voltiges, virevoltèrent autour des sommets, montèrent dans le ciel obscurci et redescendirent en imaginant les culbutes les plus risquées. Les agriculteurs qui observaient le ciel pour deviner le temps du lendemain s'étonnaient de voir de longues farandoles de Phaàs entourer le satellite de la Terre et crurent voir, un court instant, danser de drôles d'habitants lunaires.

Au beau milieu de la fête, on apprit que le Ksâr du carnaval, Miuzz, allait faire connaître ses volontés. On se rassembla donc autour de Savéas qui allait transmettre les désirs de Miuzz. Il souhaita de bonnes réjouissances à l'ensemble du Peuple ailé et se félicita de n'avoir jamais vu une fête aussi réussie et aussi joyeuse. Il rappela ensuite que Miuzz étant Interdite et donc confinée dans son clan, c'était à lui, Savéas que revenait l'honneur de se faire son porte-parole.

« Un carnaval n'est réussi que lorsque souffle un bon vent de folie qui renverse l'ordre habituel du monde, et c'est pourquoi le Ksâr du carnaval félicite tous ceux qui ont contribué à faire souffler le vent qui chasse la morosité, aère les esprits, déclenche les rires et la bonne humeur. Elle félicite en particulier les plus jeunes des Phaàs qui ont su relever tous les défis (des vivats s'élevèrent de l'assemblée) et fait preuve d'impertinence pour établir, le temps que dure la fête, le monde à l'envers. Il est temps que Sa Majesté Carnavalesque, contribue elle aussi à faire le monde à l'envers. C'est pourquoi, de par sa volonté que personne ne saurait remettre en cause, elle déclare que le vénéré Ksâr Dulci devra se mettre en marche à l'instant même pour se faire siwo. Au lieu de se tenir à la tête du Peuple ailé, il s'exilera. Au lieu de donner des ordres, il obéira à celui-ci. Au lieu de prévoir avec sagesse, il s'en remettra au hasard et confiera sa vie à la bonne volonté de ceux qu'il rencontrera. Il quémamera sa nourriture, il ne fera pas bourdonner ses ailes pour chasser la poussière qui s'accumulera sur son corps. Il devra se présenter au Peuple ailé le dernier jour du carnaval,

avec l'aspect d'un siwo et racontera devant tous ses mésaventures. Sa Majesté Carnavalesque a parlé. Ce sera sa seule volonté. »

Savéas termina son discours sous des hurlements de joie. C'était une excellente idée pour réussir le monde à l'envers. Une Phaâ avait pris la place du ksâr ; une Interdite dirigeait les clans clans sans pouvoir sortir du sien. Un ksâr devenait siwo. Quel joyeux méli-mélo ! Seuls les proches de Dulci ne rirent pas, conscients du piège dans lequel le vrai Ksâr venait de tomber.

- Il ne retrouvera jamais sa place de ksâr, murmura Otéos.

Mözz et Gèem étaient consternés. Ils essayèrent tant bien que mal de cacher leur angoisse :

- Ne pars pas, Dulci. Tu ne reviendras pas.

- Je ne peux pas désobéir à un ordre durant le carnaval, dit Dulci. Personne ne comprendrait. Écoute comme tout le monde est heureux de cette décision.

- Oui, mais ils ne savent pas que c'est un complot. Miuzz vient de te condamner.

- Alors, dit Dulci résigné, c'est que je l'ai mérité. Peut-être les Forces me reprochent-elles une faute cachée, pour m'abandonner ainsi.

- Ne dis pas de bêtises, Dulci, répliqua Gèem. Tu as toujours été loyal. C'est ta jeunesse qui t'a peut-être fait hésiter dans tes décisions.

- Je ne voulais pas qu'Ivauze et Miuzz soient dévorés par leur clan. Je ne voulais pas qu'Ezott assiste à la scène avant d'être exécuté à son tour. Je n'aurais jamais eu la force de planter mes crochets dans son corps. Ezott est un juste.

- Peut-être es-tu allé trop loin dans la clémence, dit Gèem au bord des larmes. L'avenir dira si c'est une faute. Pour l'instant Miuzz triomphe, mais l'avenir n'appartient ni à toi ni à cette intrigante. Il est aux Forces.

- Une seule chose me console, dit Dulci au bord des larmes à son tour. En devenant siwo, je ressemble un peu à Isell. Miuzz ne le sait pas, mais j'avais bien du mal à faire le ksâr pendant qu'Isell a choisi un autre destin. Maintenant, qui sait vraiment où elle se trouve ?

II. 11. CONTRAT DE TUEURS

Dulci était parti, escorté quelque temps par Mözz, Gèem et les sept frères. Mais devenir siwo exigeait qu'on refuse la compagnie ; son errance commençait dès qu'il était à bonne distance du Peuple ailé. Il congédia donc ses amis. L'ordre de Miuzz le condamnant à devenir siwo était des plus cruels. Un Phaâ est un être grégaire et ne peut pas vivre très longtemps hors de son milieu, pas plus qu'un poisson hors de l'eau. Les plus endurants des Phaâs qui tentaient l'aventure ne vivaient pas plus de deux années. Leur physique se dégradait assez vite, leur tête perdait progressivement les repères que les Phaâs, au sein de leur clan, entretiennent pour la survie de chacun. « Voilà, se dit Dulci, je deviens siwo par la volonté d'une reine de carnaval. Elle se réjouit déjà de me voir revenir le dernier jour, la volonté anéantie, affamé et sale, ayant perdu mes beaux ocelles dépareillés qui font la beauté de mon corps. » Mais, il ressentait quelque chose de plus profond : le sentiment que Miuzz venait sans le vouloir de le rapprocher d'Isell. « Elle est peut-être morte à ce jour, ou bien proche de sa fin depuis qu'elle s'est faite siwa. Je vais subir comme elle la grise métamorphose. Nous nous retrouverons dans les grottes du Silure. Ce sera notre palais noir. Nous ne verrons jamais nos corps se métamorphoser en étoile comme le fut ma mère Sigue à sa mort ».

Tandis que Dulci commençait ainsi son errance, Mözz et les siens avaient rebroussé chemin. Ils allaient regagner leur clan quand Riizz, jamais en défaut d'attention, remarqua un groupe de Phaâs qui s'éloignait discrètement vers le couchant.

- Regardez, dit-il à ses frères. En voilà qui s'en vont faire une promenade. Vous ne trouvez pas cela étrange ?

- Qu'y a-t-il d'étrange à s'éloigner du groupe pendant le carnaval, dit Vegea. Ils s'en vont flirter à l'écart et regagneront les cascades cette nuit. J'aimerais bien être à leur place.

- Ce sont des Phaâs du clan d'Ezott.

- Miuzz a craché son venin, observa Mözz. Que veux-tu qu'elle invente de pire pour humilier Dulci ? Elle savoure déjà sa victoire, car quand Dulci rentrera, il ne rentrera pas en ksâr, mais en homme détruit. Il devra courber ses antennes devant elle pour obtenir le droit de réintégrer le clan, et tout le monde se moquera de l'honneur perdu de Dulci.

Mais Riizz restait sur son idée :

- Faites ce que vous voulez, mais moi je vais les tenir à l'œil.

Il se laissa donc décrocher et suivit à distance le groupe de Phaâs qui l'intriguait. Il prit soin de monter en altitude pour se faire moins facilement repérer et obtenir un point de vue plus large. Comme le soleil commençait son coucher, il s'aperçut qu'après avoir pris plein ouest, la patrouille des Phaâs s'orientait discrètement vers le sud. Le sud, c'est-à-dire la direction prise par Dulci.

- Je m'en doutais, jubila-t-il intérieurement. Ils n'ont pas des intentions honnêtes.

Son instinct de chasseur se réveillant, il fut tout de suite aux aguets. Peu de Phaâs avaient la capacité de concentration sur la cible dont Riizz faisait preuve. Toujours à bonne distance, il réussit à compter les Phaâs qu'il pistait : quinze individus. Pas un seul jeune parmi eux, ce qui montrait que l'idée de jeunes allant flirter à l'écart ne tenait pas debout. Ces Phaâs-là étaient des adultes aguerris, tous de grande taille, et gare à celui qui se mettrait sur leur chemin. Riizz comprit à cet instant précis que Miuzz avait décidé de se priver de la jouissance d'humilier Dulci à son retour. Car il n'y aurait pas de retour ! Dulci allait purement et simplement être exécuté par cette bande de soudards à la tête de laquelle il reconnaissait maintenant Savéas.

Il hésita sur la conduite à tenir : fallait-il retourner prévenir ses frères ? Mais qui surveillerait l'ennemi ? Il préféra continuer seul, en se disant qu'il pourrait toujours émettre des signaux de détresse dès que les choses tourneraient mal. Bientôt, il s'aperçut que le groupe avait maintenant Dulci dans son champ de vision. C'était bien lui, ce petit point là-bas, insignifiant au regard de l'espace où il évoluait, si déprimé déjà qu'il volait au ras des arbres, inconscient des dangers qui pouvaient se présenter à voler aussi bas. La patrouille de Savéas le laissait tranquillement épuiser ses forces à voler seul et aussi mal. Dulci tout à sa peine ne l'avait même pas repérée. Il tenta de regagner de l'altitude, mais sa fatigue mentale était sans doute trop grande. Il s'était déjà mis dans la déchéance d'un siwo. Riizz en eut des bouffées de tristesse : était-ce là leur Ksâr, ce Phaâ isolé, méprisé par une reine de carnaval, dont elle avait fait son jouet, cruelle comme un chat avec sa souris. La nuit n'allait pas tarder, et avec la nuit Dulci se rapprochait du sol. En ces moments cruciaux de son existence, il ne se sentait pas le courage de voler dans la nuit, d'essayer de tenir

l'altitude comme un aigle, fier et prêt à se battre en vrai ksâr. Comment pouvait-il s'être laissé humilier de la sorte ! On apercevait au loin un village fait de quelques maisons et de granges. Riizz pressentit que Dulci allait y chercher refuge et que c'était là, en pleine nuit, que les tueurs envoyés par Miuzz l'attaqueraient.

De fait, Dulci avait commencé à tourner autour du village, à la recherche d'un endroit où passer la nuit. Une lampe à gaz, pendue à un enclos où se mouvaient des ombres animales, sembla l'attirer, car Riizz le vit voleter autour, comme pris d'envie de s'y précipiter pour se brûler les ailes et en finir avec la vie. Mais Dulci s'en détourna pour passer au ras du tronc d'un châtaignier avec sans doute l'idée de s'y arrêter. Mais deux ou trois frelons, qui avaient leur nid dans l'arbre, l'en dissuadèrent aussitôt. Non loin de l'arbre s'ouvrait la porte d'une grange. Dulci s'y engouffra pour se confondre avec la nuit.

Les quinze envoyés de Miuzz n'avaient pas l'intention de le laisser se reposer. Riizz les vit tourner autour de la grange, repérer les endroits par où leur cible pourrait s'échapper. Huit Phaàs furent ainsi mis en sentinelle autour du bâtiment pour empêcher le ksâr du Peuple ailé de fuir. Avant de pénétrer dans la grange, les autres se concertèrent sur la façon d'en finir. Alors Riizz émit des signaux de détresse en espérant que ses frères les capteraient. Il se reprochait déjà d'avoir trop tardé. Que pouvait-il faire contre sept guerriers auxquels s'ajouteraient les huit autres dès que leur proie serait repérée ? Riizz trouva un trou dans une planche qui lui permit de pénétrer dans la grange. Il avait un avantage sur Savéas et ses tueurs. Il était sûr qu'il saurait reconnaître avant eux les vibrations émises par Dulci, aussi faibles soient-elles. Dès qu'il l'aurait localisé, il le protégerait, quitte à faire de son corps un rempart.

Dulci ne se doutait de rien. Il était déjà bien trop faible pour se tenir sur ses gardes. Dans l'obscurité de la grange, Riizz faillit pleurer de dépit quand il le repéra étalé, les ailes grandes ouvertes, sur un sac de grains. Il ne faudrait pas longtemps à ses ennemis pour le localiser et passer à l'attaque. Riizz se posa auprès de lui et le secoua durement :

- Dulci, comporte-toi comme un ksâr. Miuzz t'a-t-elle ensorcelé au point de te faire croire que tu n'es plus rien !

Il le mit au courant de l'attaque imminente et Dulci, soudain conscient, retrouva des forces pour suivre Riizz. Celui-ci fila tout droit vers un trou de la poutre principale de la charpente. Sans doute le trou avait-il autrefois servi de logement à une cheville de bois ou à quelque crochet. Il fit entrer Dulci et y pénétra à son tour, se posa la tête en avant, les crochets et les mandibules prêts à accueillir les assaillants. Le trou était malheureusement trop large et Dulci n'était pas complètement protégé.

La nuit avançait et Savéas s'énervait à la pensée que personne ne réussissait à repérer Dulci. Il fallut presque le quart de la nuit pour qu'enfin on lui annonce que l'objectif était localisé.

- Où ça, demanda Savéas ?

- Dans un trou de la poutre maîtresse. Pas facile à déloger. Le mieux est d'attendre qu'il sorte, on lui tombera dessus et l'affaire sera entendue.

- Pas question d'attendre, trancha Savéas. Je veux être de retour chez les Phaàs au matin et rendre compte à Miuzz. Approchez-vous en vous cachant et lancez vos crochets. Et si le trou est trop profond, que l'un de vous y entre, Dulci est trop faible pour supporter une attaque.

Deux Phaàs gagnèrent discrètement le dessus de la poutre et se laissèrent descendre à hauteur de la cache, prêts à y lancer leurs griffes. Ils étaient sans doute trop confiants, car dès qu'une partie de leur corps apparut, Riizz mit ses mandibules en action. Deux pattes furent sectionnées net. Les deux Phaàs cherchèrent à se rétablir, mais tombèrent dans le vide.

On prévint Savéas :

- Dulci vient de mettre hors de combat deux des nôtres.

- Impossible, dit Savéas.

- C'est pourtant la stricte vérité.

L'esprit de Savéas s'éveilla aussitôt. Dulci n'était donc pas seul. Quelqu'un de son clan l'avait rejoint. Qui sinon l'un des sept frères, ces redoutables guerriers ?

- Dulci a reçu du renfort, informa-t-il. Voilà l'explication. Mais ils ne peuvent pas être des centaines dans ce trou. Allez-y en masse, relayez-vous et vous réglerez l'affaire rapidement.

Riizz se retrouva vite assailli par les tueurs qui attaquaient par rotations. L'un piquait sur sa cible, toutes griffes dehors, et se retirait avant que Riizz ait pu lui infliger la moindre blessure. Le trou était peu profond, et Riizz n'était pas complètement protégé. Il soutint le siège comme il put, réussissant de temps en temps à accrocher une patte, une antenne, un bout d'aile. Mais il comprit qu'il ne tiendrait pas longtemps. Les treize guerriers du clan d'Ezott étaient maintenant en pleine action, opéraient des passages rapides qui finissaient par étourdir le pauvre Riizz. Il prit quand même le temps d'émettre en catastrophe pour le cas où ses frères se seraient rapprochés. Il n'avait plus que cette chance infime et se préparait déjà à mourir pour son ksâr.

- Dulci, pardonne-moi, haleta-t-il tout en combattant, je ne vais pas tenir longtemps. Ils sont venus pour te tuer et je ne peux pas te protéger. Pardonne-moi aussi, Isell.

Ces paroles eurent le don de sortir Dulci de sa léthargie. Il se rendait enfin compte du danger, il voyait que quelqu'un combattait pour lui, et que ce quelqu'un demandait pardon à Isell. Isell ! Riizz allait emporter dans la mort ce terrible échec de n'avoir pas su maintenir en vie le ksâr qui avait choisi Isell pour compagne. Il allait faillir à sa mission, il ne mériterait pas de subir à sa mort la métamorphose en corps de diamant. Alors Dulci se sentit soudain très lâche. Comment pouvait-il se montrer aussi veule à cause de la condamnation d'une reine de carnaval ! N'avait-il plus de dignité ? Allait-il laisser Savéas et ses tueurs massacrer Riizz et lui après ?

Tout cela le mit en rage. Il se glissa à hauteur de Riizz et se mit à repousser les attaques à ses côtés. Les antennes et les pattes furent sectionnées, et Dulci tout à sa fureur s'avancit hors du trou pour attendre que les tueurs foncent sur lui.

- Non, hurlait Riizz. Reviens.

Mais il ne ressentait plus les attaques, car son corps se métamorphosait sous l'effet du don de dure pierre. Voyant que Dulci s'était exposé, Savéas ordonna des attaques trois par trois. Trois Phaâs se précipitèrent en se moquant de ce pauvre ksâr qui n'avait même pas le réflexe de se protéger. Mais les trois Phaâs s'acharnaient vainement à coups de mandibules. Ils ne comprenaient pas cette résistance extraordinaire. Dulci prit tout son temps pour éventrer le premier, sectionner le second à la jointure du thorax et de l'abdomen et décapiter le troisième. Savéas qui observait la scène envoya aussitôt trois autres guerriers. Ils subirent le même sort. Le chef du commando vit là-dedans quelque diablerie et donna l'ordre de se replier. C'est alors qu'un terrible bruissement monta de l'extérieur. Avant même que Savéas et les tueurs puissent se protéger, un nuage de frelons les enveloppa. Surpris, ils furent roulés, culbutés, déchiquetés par les guêpes géantes. L'essaim n'avait fait que passer et était déjà ressorti de la grange. Mais Savéas et les siens gisaient au sol, les ailes brisées.

Dulci et Riizz s'étaient précipités dans le trou et n'eurent aucun mal. Riizz hurla sa joie à l'adresse de ses six frères. C'était eux en effet qui avaient déclenché l'attaque. Passant auprès du châtaignier, ils avaient vite compris le bénéfice qu'ils pouvaient retirer de la présence de frelons dans les environs. Ils les avaient excités et conduits tout droit dans la grange. Tout autre Phaâ que les six frères n'en aurait sans doute pas réchappé. Mais les frères d'Isell jouissaient d'une réputation de navigation aérienne qui n'était pas usurpée.

Mözz et Gèem qui n'avaient pas pu suivre la cadence arrivèrent un long moment après.

- Tentative d'assassinat, dit Mözz qui n'en revenait pas. Miuzz ne recule vraiment devant rien. Il est temps de lui régler son compte, Dulci. Tu t'es montré trop bon avec elle.

II. 12. LE SIWO

- Dulci, suggéra Mözz, tu ne peux pas attendre. Il faut profiter de la surprise. Miuzz attend le retour de Savéas qui lui annoncera ta mort. Voici ce que je propose : nous allons choisir sept guerriers de notre clan qui se joindront à mes fils et à toi. Sëas, le second de mes fils, est doué pour imiter les attitudes de vol. Il prendra la tête du groupe et vous permettra d'arriver jusqu'à Miuzz en se faisant passer pour Savéas. Là, tu te montreras et tu la démasqueras. Elle t'a déjà trop fait de mal.

- Oui, approuva Riizz. C'est une opération risquée car nous serons entourés des partisans de Miuzz ; nous la tuerons d'abord, et je suis sûr qu'ils se disperseront.

Mais visiblement, Dulci ne les écoutait pas. Après le passage des frelons, il avait senti que son corps gardait la dureté de la pierre et tardait à se réchauffer. Puis soudain, le cri de supplication de Riizz lui était revenu aux oreilles : « Pardonne-moi Dulci, pardonne-moi Isell ! » Il avait lié les deux noms au moment où il s'apprêtait à mourir pour son ksâr. Isell était restée présente dans son esprit et dans son cœur, il l'associait d'instinct à Dulci. Qu'elle se soit faite siwa errante ne changeait rien à l'affaire. Dulci était fait pour Isell, Isell pour Dulci. Alors le corps de Dulci s'était dépris lentement du don de dure pierre et avait retrouvé sa souplesse et sa chaleur. Le sang circulait et, avec le sang, revenait la douleur d'avoir perdu Isell. Ou plutôt elle naissait de manière toute nouvelle, cette douleur ; elle n'était plus la même. Dulci l'avait jusqu'ici enrobée dans des considérations sur sa charge de ksâr. Il avait ressenti la douleur de la perdre, mais il se rassurait en se disant qu'il n'avait fait que son devoir. Maintenant la souffrance avait pris toute la place, elle était absolue, intolérable, elle diffusait jusque dans les extrémités de son corps, jusqu'aux plus petits capteurs sensitifs de ses antennes. C'était comme si le double d'Isell s'était coulé en lui, comme si sa forme avait épousé sa forme ; il souffrait de sa souffrance, ils étaient deux êtres et un seul à la fois, maintenant qu'ils étaient devenus tous les deux des siwos. Il ressentait le corps d'Isell comme son propre corps ; son absence le faisait cruellement souffrir, comme si on lui avait arraché la moitié de sa chair. Les tueurs de Savéas n'étaient

pas parvenus à infliger la moindre blessure à son corps soumis à l'effet de dure pierre. Mais l'amour pour Isell le transformait en plaie vivante ; comme si une Force perverse avait pris plaisir à lui torturer l'esprit mille fois plus que le corps. Alors, il n'eut plus qu'un désir : retrouver Isell. Une saute de vent soudaine fit étrangement frissonner ses antennes. Il y perçut un signe. Non, elle n'était pas morte, mais elle souffrait, elle aussi.

- Non, dit soudain Dulci. Miuzz m'a voulu siwo, je vais faire le siwo.

- Dulci, implora Mözz, si tu ne reviens pas immédiatement, tu ne reviendras jamais, tu le sais. C'est maintenant qu'il faut tuer Miuzz. C'est une hydre, une créature malfaisante. Tu dois l'exécuter, tu entends ?

- Je suis déjà mort, dit Dulci. Tant que je n'ai pas retrouvé Isell, je suis mort. Est-ce que vous voulez un mort pour ksâr ?

- Dulci, dit Gèem, c'est la mère d'Isell qui te parle. Tu sais que nous t'avons désobéi pour rester auprès d'elle. Tu ne peux donc pas croire que nous l'avons abandonnée. Mais elle s'est enfuie, elle était trop malade de grise métamorphose. Aujourd'hui, elle a sans doute rejoint Izee dans les grottes du Silure. Elle est morte, Dulci, MORTE ! Est-ce que tu comprends ?

- Non, dit durement Dulci, je viens de l'entendre dans le vent. Je suis sûr qu'elle vit et qu'elle a besoin de mon aide.

- Tu sais bien qu'un des signes de la grise métamorphose, c'est qu'on croit entendre la voix de celle qu'on recherche partout. La grise métamorphose te fait perdre le sens des repères, tu ne sais plus où est le nord, où est le sud. Ne tombe pas à ton tour dans l'horrible piège, Dulci. Reviens prendre ta place parmi nous.

- Non, répéta Dulci. Aujourd'hui, je ne suis plus ksâr, je suis devenu un siwo et je pars à la recherche d'Isell. Si je la trouve, je reviendrai avec elle. Tous les deux, nous trouverons la force pour retrouver notre rang.

- Tu ne reviendras pas, dit Mözz désespéré. Tu sais qu'un Phaâ solitaire n'a aucune chance de survivre longtemps. Tu le sais bien.

- Oui, je le sais, confirma Dulci entêté. Mais j'ai trouvé un filtre magique qui me protégera.

- Tu veux parler du don de dure pierre ?

- Non, murmura Dulci. J'ai besoin de ma chair et de mon sang et de la souffrance dans mon cœur. C'est ma souffrance qui me protégera.

Personne ne put rien pour retenir Dulci. Il s'envola aussitôt et prit la direction du sud. Il lui semblait en effet que la saute de vent où il avait perçu des vibrations venait de cette direction.

Désolés de le voir voler ainsi au suicide, les sept frères proposèrent à Mözz de le suivre avec discrétion pour lui venir en aide en cas de besoin.

- Non, décida Mözz. Cette affaire nous dépasse. C'est aux Forces de veiller sur lui si elles ont encore quelque pitié pour celui qu'elle ont voulu ksâr.

Riizz insista :

- Je suis prêt à donner ma vie pour Dulci.

- Ta place, répondit sévèrement Mözz, est de revenir avec nous et de réintégrer le clan. Là-bas, il y aura beaucoup de travail à faire pour s'opposer aux partisans de Miuzz. Si elle décide de ne pas remettre son pouvoir de ksâr à la fin du carnaval, tout notre clan sera massacré. Il faut l'en empêcher.

Le soir même, Dulci avait mis la distance nécessaire entre lui et la famille de Mözz pour rendre impossible toute communication. Il avait mis tout son cœur à descendre au plus vite dans la direction où il avait cru entendre l'appel d'Isell. Au moment de réintégrer leur clan dans la région des cascades, Riizz sentit son cœur se tordre de peine.

- Nous devons faire comme si de rien n'était, l'encouragea Mözz. Il faut nous mêler au carnaval, c'est notre façon de contrer l'ambition de Miuzz.

Dulci passa sa première nuit en vol. Il n'avait qu'un but, se rapprocher de celle qui l'attendait. Une ombre blanchâtre le survola, décrivit quelques cercles au-dessus de lui, intriguée par ce Phaâ solitaire. Heureusement pour Dulci, c'était une de ces hulottes qui se nourrissent de mulots et de musaraignes ; de toute façon il n'avait pas l'esprit à la fuir.

Sa quête le rendait indifférent au danger et presque trop confiant, comme si le monde de la nuit ne pouvait rien contre lui :

- Je recherche Isell, émit Dulci. Pour lui dire que je l'aime.

La hulotte reçut-elle le message ? Dulci ne s'en souciait pas. C'était sa façon à lui de résister à son statut d'errant. Il crierait partout à qui le rencontrerait cette même phrase : « je recherche Isell, pour lui dire que je l'aime ».

Au matin, il était épuisé. La sagesse eût voulu qu'il cherche au plus vite un endroit protégé, mais il continua à voler, sans même se rendre compte que ses battements d'ailes avaient calqué leur rythme sur ce refrain qu'il se répétait à lui-même : « Je recherche Isell,

pour lui dire que je l'aime, je recherche Isell, pour lui dire que je l'aime, je recherche Isell, pour lui dire que je l'aime ».

Il tomba d'épuisement sans même s'en apercevoir et ne dut son salut qu'aux hautes herbes qui poussaient à l'endroit où se produisit l'impact avec le sol. Les herbes se balançaient doucement avec le vent, et Dulci s'endormit dans l'entrelacement des feuilles, rêvant toujours qu'il volait et se répétant dans son rêve : « je recherche Isell, pour lui dire que je l'aime ».

Au début, Dulci ne s'aperçut pas qu'il tombait progressivement dans l'état de siwo. Il traversait des ciels frileux remplis de nuages en forme de longues dentelles blanches, suivis de ciels bleu magnétique, puis venaient des ciels venteux et plus sombres qui donnaient l'impression que la terre se retrouvait seule avec elle-même, sans aucun contact avec l'azur. Or ces changements de ciels le laissaient indifférent. Quand il était ksâr, il se trouvait toujours quelqu'un autour de lui pour les interpréter, en tirer quelque renseignement sur la conduite à suivre. C'était le rôle d'Otéos, de Zeum, mais aussi des sept frères qui avaient une solide expérience de la navigation. Mais Dulci n'était plus ksâr. Une majesté de carnaval l'avait remplacé à la tête du Peuple ailé, et il en était si affecté qu'il commençait à perdre les habitudes ancestrales. Il n'avait qu'une idée en tête : retrouver sa compagne ; et il ne s'apercevait même plus que le ciel lui refusait petit à petit ses points de repère. S'il rencontrait un moucheron, si le plus petit insecte croisait ses parages, il répétait la même phrase un peu folle : « Si vous voyez Isell, dites-lui bien que je l'aime ».

Des compagnies d'oiseaux passèrent au-dessus de lui : canards sauvages, grues cendrées, cormorans qui volaient en formation, chaque individu trouvant sa place dans la configuration d'ensemble. C'est ainsi qu'on traverse le ciel, et les Phaàs le savaient et Dulci mieux que quiconque depuis qu'il était ksâr. Mais la condition de siwo lui interdisait toute compagnie, et c'était là une terrible punition qui ne pouvait conduire qu'à l'épuisement : il était seul à lutter contre le vent, il n'avait personne pour lui venir en aide en cas de danger. Mözz et les siens redoutaient qu'Isell n'ait pas résisté à cette condition d'errante solitaire et qu'elle ait rejoint sa fille qui l'appelait depuis les grottes du Silure. Ils redoutaient de même que l'obstination de Dulci à vouloir la retrouver le conduise rapidement dans le même lieu. Les couleurs de ses beaux ocelles commençaient à disparaître ; son thorax, sa tête perdaient leurs couleurs jaune, orangée et noire. Progressivement, il devenait un « ombreux », ainsi qu'on disait parfois en parlant des siwos.

Toute le monde autour de Dulci traversait le ciel en connaissant les directions, et en organisant les trajectoires, de tel étang à telle rivière poissonneuse, de telle terre très au nord, où l'on passait l'été, aux rivages enchanteurs du Nil où beaucoup d'oiseaux aimaient se retrouver l'hiver. Dulci, lui, traversait le ciel au hasard, changeait sans cesse de direction parce qu'il avait cru entendre des vibrations émises par Isell venant subitement, dans un souffle de vent, d'une autre direction.

Il vola ainsi plusieurs jours et plusieurs nuits, car le rythme des heures s'effaçait de sa tête, et la lumière des couleurs vives ne venait plus frapper ses rétines affectées de grise métamorphose. Quelque chose en lui, pendant un court instant, s'en apercevait mais il mettait une obstination suicidaire à continuer. « Je deviens un siwo, songeait-il, je deviens semblable à Isell. Elle est quelque part, j'en suis sûr, elle m'attend. »

Une chose le rassurait. Ce n'était pas à proprement la voix d'Isell qu'il entendait, mais des vibrations qui l'orientaient un peu dans tous les sens ; il avait encore assez de pensée pour se dire que si elle avait atteint les grottes du Silure, alors c'est sa voix, explosée en milliers d'échos qu'il aurait entendue. Là non, c'était des vibrations de détresse, qu'il n'arrivait pas à localiser, mais qui peut-être, au bout de quelques jours pourraient se préciser. C'est ce qu'il espérait, de tout le restant de ses forces.

Puis il commença à perdre la raison. Traversant un champ près d'une ferme, il aperçut un âne entouré de grosses mouches noires et de taons, car l'âne souffrait d'une large blessure à l'endroit de l'échine où les hommes plaçaient son bât. Mouches et taons s'acharnaient, venaient sucer le liquide séreux qui sortait de la plaie, et cela mit Dulci en colère. Il était bien incapable, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, de venir à bout de cette nuée de parasites. L'âne les chassait comme il pouvait, de la queue, en secouant le cou et sa crinière mais les mouches impitoyables évitaient les coups de queue et revenaient à la charge. Et Dulci se prit soudain d'affection pour l'âne qui faisait l'objet de ce jeu cruel. Il se jeta sans même réfléchir dans la bataille. Dès qu'il voyait une mouche ou un taon se poser, il l'attaquait à coup de griffes. Il lutta jusqu'à l'épuisement contre des ennemis qui le tenaient pour quantité négligeable, quelque chose comme une feuille morte portée par le vent qui les obligeait tout juste à faire un petit détour pour se poser sur la plaie purulente. Mais Dulci luttait et luttait, et les taons et les mouches ne prenaient même pas la peine de s'attaquer à lui, d'essayer de le chasser, tellement ses efforts étaient pitoyables et dérisoires. Dulci ne comprenait pas ce qu'il faisait là, il n'avait plus la force de se poser de questions, dans ce combat perdu à l'avance. Il y épuisa ses forces toute une matinée, et quand le fermier vint chercher l'âne pour lui poser le bât sur sa peau à vif, la grappe de mouches

suivit l'âne sans même se donner la peine d'attendre pour continuer à sucer son sang, et Dulci se retrouva par terre, désespéré, incapable de trouver la moindre raison à ce qu'il venait de faire pour l'âne, ce combat désespéré.

Quand arriva la nuit, il gisait les ailes en croix, épuisé, là où ses forces l'avaient abandonné, sur une souche de chêne abattu à la tronçonneuse par les gens de la ferme. Et soudain, l'âne vint le visiter dans son rêve. C'était bien le même âne, Dulci aurait pu le jurer, mais en même temps, il n'avait plus la moindre trace de blessure à l'échine. Peut-être était-ce son frère, un frère jumeau, semblable et différent, ou encore un de ces doubles que les Phaâs accordent facilement à chaque être, par leur croyance en la métamorphose, un principe de vie qui survit à la mort.

- Qui es-tu ? demanda Dulci dans son rêve.

- Je suis le double de l'âne dont tu as pris la défense. Il est vieux et malade. Aujourd'hui encore, on l'a fait travailler sans même prendre le temps de soigner sa plaie. Et demain, on le tuera. Comme sa viande n'est pas bonne, on la jettera dans le camion de l'équarisseur. Je suis venu te remercier.

- J'ai été ridicule, dit Dulci. Je n'ai rien pu faire.

- Tu as fait tout ce que tu pouvais, et c'est déjà beaucoup. Tu as veillé sur mon double terrien, contre les hommes qui se moquent de la souffrance qu'ils imposent aux animaux. Ils leur demandent de les servir, mais ils ne leur donnent jamais de récompense et à peine de repos.

Mais toi, Phaâ, continua l'âne du rêve, qui es-tu vraiment ? Un Phaâ ne va pas solitaire, sinon celui qui décide de faire le siwo. E je devine à la couleur de tes ocelles, ou du moins de ce qu'il t'en reste, que tu es un grand dans la hiérarchie du Peuple ailé. Que cherches-tu ?

- Je recherche Isell, ma ksâh. Si tu la vois, l'âne, dis lui que je l'aime. Je parcours le monde pour la retrouver, mais mon état de siwo m'a fait perdre tous les appuis, je n'ai plus personne pour m'accompagner, pour décider des directions, pour interpréter les vents. Je vais à la dérive, mais je m'en moque, car je désire être semblable à elle. Et si elle est déjà entrée dans la grotte du Silure, alors j'y entrerai à mon tour.

- Alors, dit l'âne, je souhaite que ta recherche soit profitable, car tu es un Phaâ au cœur bon et généreux. Je ne peux malheureusement pas t'être d'un grand secours, car les ânes n'ont pas le temps de s'instruire, obligés qu'ils sont de toujours travailler, mais j'ai peut-être pour toi un indice, sous forme d'une énigme. La voici : « Tu possèdes en toi quelque chose qui peut sauver celle que tu aimes. »

- D'où te vient cette énigme ? Et quel est ce quelque chose, l'âne ? Dis-le moi, je te prie.
- Ce ne serait plus une énigme, si je te révélais cela. D'ailleurs je n'en connais pas la réponse. Courage et garde-toi bien !
- Sais-tu seulement où se trouve Isell ?
- Les Forces pourraient répondre à ta question. Moi, je ne suis qu'un âne.

Lorsque Dulci se réveilla, il gardait le parfait souvenir de son rêve et restait intrigué par la phrase que l'âne avait prononcée : « Tu possèdes en toi un don précieux qui peut sauver celle que tu aimes. » Sans doute l'âne, qui était un double de son frère terrien, savait-il plus de choses qu'il n'avait voulu en dire. Peut-être les Forces l'avaient-elles chargé d'une mission en lui dictant ce qu'il devait dire et rien de plus. Dulci était inquiet car des propos de l'âne, il avait retiré le renseignement qu'Isell était en danger. Quant à ce quelque chose qu'il possédait et qui pouvait la sauver, autant dire qu'il n'y comprenait rien. Quelle chose capable de sauver sa compagne pouvait donc posséder un pauvre Siwo qui venait d'entamer sa grise métamorphose ? Et même s'il trouvait le moyen certain de sauver Isell, comment pourrait-il la retrouver. Il n'entendait plus de vibrations. Elle était peut-être morte à ce jour, et lui, Dulci, n'avait plus aucune notion de l'endroit où il pourrait se rendre avec un faible espoir de la retrouver. Il y avait tant de possibilités. Avait-elle réfléchi et décidé de retourner sur les alpages avec les Phaàs ? Mais les Phaàs n'étaient pas dans les alpages, et personne ne pourrait lui dire qu'ils étaient remontés plus au nord, dans des régions qu'elle ne connaissait pas. Avait-elle été prise de nostalgie ? Avait-elle voulu revoir l'endroit où elle était née ? Chez les Phaàs, il n'était pas rare, que des individus, sentant venir la mort, refusent de faire la grande migration pour rester à l'endroit où s'était produite leur première métamorphose. Une croyance disait en effet que la grande métamorphose, celle qui change le corps en lumière de diamant, était toujours plus belle quand on finissait ses jours à l'endroit où on les avait commencés. Restait l'autre solution : Isell était entrée dans les grottes du Silure. Si tel était le cas, Dulci serait vite averti, car la voix d'Isell, arrivée au terme de la grise métamorphose, se répercuterait bientôt partout autour de lui afin de l'attirer à son tour dans les grottes d'où l'on ne revient pas.

Il n'entendit pas la voix et en fut rassuré. Isell était en danger mais elle était en vie. Il en avait la certitude. Après une longue hésitation, il décida de regagner l'endroit où ils étaient nés, cette crique que Sigue avait choisie et où Gèem, la mère d'Isell, était venue la rejoindre. Peut-être Isell avait-elle voulu finir sa vie de siwa en se glissant au cœur dans la vieille lavande.

Dulci s'efforça de s'alimenter de bons nectars pour refaire ses forces. Pas question de manquer la dernière chance de repérer l'endroit où Isell s'était réfugiée. Il retrouva sans difficulté le grand fleuve et le suivit jusqu'à ce qu'il aperçoive les terres de lavande.

Mais lorsqu'il se trouva en vue de la crique dont il avait gardé en mémoire la beauté, il se sentit défaillir. Un incendie avait tout ravagé. Il ne restait de l'endroit de leur naissance qu'une pelade de genêts calcinés, de chênes verts et des pins réduits à l'état de squelettes. Découragé, il survola la crique avant de se poser sur un bidon de plastique que le mouvement de la mer berçait sur place, dans une douce indifférence. Il ne reverrait plus jamais la vieille lavande où leurs larves s'étaient encagées. Il ne saurait jamais si le bourgeon vert qu'il avait vu sortir du vieux bois avait redonné à la plante une seconde chance. Alors, autant que tout disparaisse de ce lieu de naissance transformé en cimetière. Il souhaita qu'un vent violent se lève, que de grosses vagues engloutissent la crique, et qu'elles l'emportent sur son bidon de plastique très loin vers le large où il disparaîtrait à son tour. Il rêva un instant de fonds bleus, très doux, attirants, où il pourrait s'enfoncer et rompre enfin pour toujours ce cycle cruel de la vie et de la mort. Où donc était Isell ? Fatiguée, blessée peut-être, elle avait sans doute voulu retrouver le lieu de ses origines, sans savoir qu'elle allait disparaître dans une immense forêt de flammes.

Le regard désespéré de Dulci se porta sur son abdomen, son thorax, ses ailes et ses pattes : il comprit que la grise métamorphose avait déjà accompli sur lui des dommages irréparables. C'était donc cela l'errance du siwo : finir dans un corps sans couleurs et sans vivacité, devenir un squelette aussi privé de vie que ces arbres calcinés ! Il lui restait encore quelques écailles colorées aux ocelles, mais l'azur et le blanc neige s'estompaient, et le noir n'avait plus d'éclat.

Alors la colère le prit. Une terrible colère contre les Forces. Où l'avaient-elles conduit ? Qu'avait-il fait pour mériter son sort et entraîner dans sa déchéance celle qu'il aimait si follement ? « Je n'ai pas intrigué pour devenir ksâr. Je le suis devenu parce que des traîtres ont tué mon père Eàs. Je suis allé à l'île au Chêne comme le demande le rituel millénaire, et là-bas, j'ai reçu l'initiation pour devenir un roi sage, un ksâr qui allie l'autorité et la bonté, la détermination et la bienveillance. Et voilà le résultat ! J'aurais mieux fait d'accepter la nourriture que me proposait l'Habitante du Chêne. Aujourd'hui, je ne souffrirais plus. » Aussitôt sa décision fut prise : il irait à l'île au Chêne pour demander des comptes.

Il s'envola aussitôt pour longer la côte et ensuite affronter la mer. Le souvenir de son premier voyage se raviva quand il retrouva le cyprès noir où il avait dormi avant de franchir la mer. Et quand il s'endormit, à la limite de ses forces, une ambiance de douceur

l'enveloppa aussitôt. Il voyait une chambre. Dans la chambre, une femme, celle-là même qui l'avait caressé et posé sur sa table de nuit. Doucement Dulci se posait sur les lèvres entrouvertes. Et il entendit les mêmes paroles sortant de la bouche de la jeune femme : « Va au bout de ton rêve. Et confie ton destin au peuple qui danse ». Quand il se réveilla, il se sentait dispos et frais pour affronter la traversée.

II. 13. LE RENONCEMENT

Dulci était bien décidé à ne pas se faire ensorceler par le mirage de l'île qui s'éloignait à mesure qu'il avançait. Il corrigea donc sa trajectoire par rapport au soleil, mais se retrouva, comme la première fois, piégé par l'île inexistante. C'était là un stratagème des Forces. Il fallait le sésame qui permettait d'aborder l'île au Chêne. Ce sésame, les lèvres d'une jeune femme le lui avaient fourni une nuit en rêve : « Confie ton destin au peuple qui danse ».

Les dauphins étaient au rendez-vous et Dulci se confia à eux. Ils l'amènèrent ainsi sur l'île au Chêne. En voyant les deux chouettes l'accueillir alors qu'il s'apprêtait à franchir l'enclos sacré, Dulci eut le sentiment que tout recommençait. Que la vie n'était faite que de cycles qui sans cesse naissent, se développent et disparaissent pour un nouveau commencement. Mais ce cycle qu'il achevait s'était montré bien cruel envers lui et envers Isell. Qu'avait-il fait de bon depuis que le murmure du feuillage lui avait fait la leçon sur le roi sage ? Les Forces s'étaient moquées de lui, avaient fait disparaître Isell de sa vie, et cela, il était bien décidé à le crier à l'Habitante du Chêne.

Bouillonnant de colère, il bouscula les deux chouettes qui tentaient de lui faire respecter l'allure respectueuse qui convient à celui qui s'approche du chêne sacré. Il se posa comme la première fois sur le bord de la grotte végétale creusée dans le tronc du grand arbre. Et comme la première fois, à travers la pénombre, il entrevit la forme de deux grandes ailes semblables à celle d'un aigle.

- Tu es déjà venu ici, dit l'habitante. Sais-tu qu'on ne doit jamais y revenir une seconde fois ? N'as-tu pas reçu la première fois ce que tu étais venu chercher ? N'as-tu pas été investi ksâr du Peuple ailé des Phaàs ?

- Je reviens, répondit Dulci, parce que je suis rempli de colère. J'ai trop souffert et j'ai perdu ma compagne, celle que j'aimais plus que tout.

- Quand tu es venu la première fois, dit l'Habitante, je t'ai proposé de devenir comme l'un de nous. Tu n'as pas voulu manger l'ambrosie qui empêche de souffrir et de mourir. Te rappelles-tu ce que tu as répondu ? Ma mémoire est fidèle, elle enregistre les paroles d'aujourd'hui comme celles d'il y a mille ans. Veux-tu que je te les répète ?

- Non, répondit Dulci, ce n'est pas la peine ; j'ai répondu : « je veux vivre et mourir, désirer et souffrir. Et retrouver tous ceux qui comme moi ont reçu des Forces le don de voir le printemps et l'été, l'automne et l'hiver, la lumière du matin et la lumière du soir. »

- Tu as donc choisi ton destin. Tu as vécu, tu as désiré et tu as souffert. Tu as connu le printemps dans les champs de lavande et la grande migration, la beauté des glaciers et des alpages. De quoi te plains-tu donc ?

- Quand je me suis tenu dans la ramure du Grand Chêne, une voix m'a initié à la façon de devenir un roi sage. C'est ce que je me suis efforcé de faire. J'ai fait grâce à une intrigante qui, selon nos lois, aurait dû être mise à mort. Et cela a été le début de tous les ennuis. Puis, j'ai dû affronter la sécheresse et la mort de mon premier enfant à qui tout semblait promis, la beauté comme la joie. Et Isell m'a quitté en me maudissant de préférer ma responsabilité de ksâr à celle de père. Et maintenant, celle à qui j'ai fait grâce a inventé un stratagème pour faire de moi un siwo. Quant à Isell, si elle n'est pas chez le Grand Silure, elle est seule et elle souffre. Et je ne sais même pas où la trouver.

- Un cycle se termine, dit l'Habitante, un autre commence. Toi Dulci, tu viens d'éprouver dans ta chair ce qu'être ksâr signifie. Maintenant, tu peux, si tu le veux, quitter ces couleurs grises de siwo et redevenir ksâr. Le désires-tu vraiment ?

- Je me moque de redevenir ksâr, répondit-il. Je suis venu ici pour demander des comptes. J'ai entraîné Isell dans une grande aventure. Je croyais que les Forces nous seraient bienveillantes. Maintenant, j'ai perdu celle que j'aimais le plus au monde.

- Tu n'es qu'un Phaâ et tu te crois autorisé à demander des comptes aux Forces ? Va te tenir dans le feuillage du Chêne et sois attentif quand la brise se lèvera.

Dulci aurait bien voulu demander si Isell vivait encore, et où elle se trouvait. Mais il comprit qu'il ne pouvait pas insister sous peine de fâcher l'Habitante. Il s'envola et se tint dans le feuillage du chêne. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent. Puis la brise se leva, souffla en vent fort et se radoucit. Alors il y eut un murmure dans la brise :

- Qui t'a conduit jusqu'ici, Dulci ?

- J'ai confié mon destin au Peuple qui danse.

- Que viens-tu chercher ?

- Le chemin qui me conduira à Isell.

- Qu'aurais-tu à offrir en échange ?

- Ma vie. Nous nous le sommes promis, nous sommes prêts à mourir l'un pour l'autre.

- Personne ne te demande un tel prix, Dulci. Tu dois retourner vers les Phaàs et redevenir leur ksâr.

- Je n'y retournerai pas sans Isell. Je ne saurais pas diriger le Peuple ailé si elle n'est pas avec moi.

- Isell s'est faite siwa, mais elle a résisté à l'attrait du Silure. Elle est quelque part, blessée et elle souffre. Qu'es-tu prêt à offrir pour la sauver ?

- Je suis un ksâr déchu. Regarde mon corps, il est gris et sale comme celui d'un siwo. Je n'ai rien à offrir, sinon ma vie, c'est-à-dire pas grand chose ; mais cela au moins, je puis le donner.

- Cherche bien dans ta mémoire. Quelqu'un t'a-t-il déjà parlé de sauver Isell ?

- Non, dit Dulci, personne.

- Cherche bien, murmura la brise du Chêne sacré, n'oublies-tu pas quelqu'un ?
La lumière se fit brusquement :

- Ah, si. J'ai fait un rêve. Un âne m'a parlé. « Tu possèdes en toi quelque chose de précieux qui peut sauver celle que tu aimes. » Je lui ai répondu : « D'où te vient cette énigme ? Et quel est cette chose, l'âne ? ». Mais il m'a répondu : « Ce ne serait plus une énigme, si je te révélais cela. D'ailleurs je n'en connais pas la réponse ».

- C'était le double de l'âne dont tu avais pris la défense contre les mouches. Les Forces te l'avaient envoyé. As-tu trouvé la réponse à l'énigme ?

- Je n'ai même pas cherché. Que pourrait posséder un pauvre ksâr qui va bientôt finir chez le Silure ?

- Pars réfléchir sur l'île, mais ne t'éloigne pas. Et quand tu auras trouvé, tu reviendras te tenir dans ce feuillage.

Dulci quitta la ramure du grand chêne et prit la direction des plages. Le refrain qui n'avait pas quitté sa tête « je recherche Isell, pour lui dire que je l'aime » faisait place maintenant à l'énigme : « Qu'est-ce que je possède qui soit capable de sauver Isell » ? D'abord il ne savait même pas où elle se trouvait ni quel danger allait fondre sur elle. Sauver Isell ? Mais de quoi ? Était-elle prisonnière d'un de ces géants dont on disait qu'ils habitaient les îles lointaines ? Ou bien un nouveau Noctulus l'avait-elle fait prisonnière comme il l'avait fait de Heezz ? Qu'avait-il donc pour lui venir en aide ? Un objet, quelque chose de physique ? Une vertu, une qualité, quelque chose comme le courage (mais Dulci se demanda aussitôt s'il était vraiment courageux) ou la sagesse (mais Dulci avait tout échoué en voulant se montrer sage), ou quoi encore ?

Son vol pensif le conduisit sur une plage parsemée de rochers recouverts d'algues vertes. Au pied d'un de ces rochers, que des vagues venaient lécher à rythme régulier, il aperçut un étrange animal qui ne ressemblait à rien de ce qu'il connaissait. Il se mit en vol stationnaire pour mieux l'observer. Cela bougeait lentement, méthodiquement, comme une chose mécanique, cela avait une carapace brunâtre, une sorte d'armure. Et Dulci s'aperçut en fait qu'il y avait deux êtres entremêlés. Au premier qui était un crabe appartenait deux énormes pinces en action qui broyaient, déchiquetaient un être caparaçonné, de grande taille, de couleur gris vert, avec une tête prolongée par un long rostre crénelé : une grande crevette. Le rostre était une arme de défense, mais dans la situation, il ne servait à rien, et le crabe à l'abri de sa carapace enserrait sa victime entre ses pattes, l'étouffait, la broyait. Dulci assistait au repas d'un tourteau dévorant tranquillement sa proie. Alors la lumière se fit dans son esprit. Oui, il s'était trouvé dans des situations semblables à la crevette géante et avait bien failli y laisser la vie comme en cet instant le pauvre crustacé. C'est alors qu'il avait découvert le cadeau que lui avaient fait les Forces et qui l'avait sauvé : le don de dure pierre, celui qui faisait de son corps un objet dur et d'inaltérable comme l'acier. Oui, Dulci avait un don, quelque chose de précieux que n'ont pas les autres créatures. Certes, cela ne l'empêcherait pas de mourir, mais cela lui avait permis de prolonger son existence par deux fois. N'était-ce pas cela, tout simplement qu'on lui demandait d'offrir ?

Sans plus attendre, il retourna au Chêne sacré et se tint dans la ramure, jusqu'à ce que la brise se mette à souffler et qu'il entende la voix murmurante :

- As-tu trouvé la réponse à l'énigme ?

- Oui, dit Dulci. Je possède un don et j'y renonce si les Forces décident de sauver Isell. Cela s'appelle le don de dure pierre. Il m'a sauvé la vie en plusieurs occasions, mais je suis prêt à y renoncer. Quand je suis venu la première fois trouver l'habitante, je lui ai dit ceci : « « je veux vivre et mourir, désirer et souffrir. Et retrouver tous ceux qui comme moi ont reçu des Forces le don de voir le printemps et l'été, l'automne et l'hiver, la lumière du matin et la lumière du soir. » Aujourd'hui, je demande que ces paroles se réalisent, et qu'aucun don des Forces ne vienne m'assister pour me rendre invincible. Je veux être faible et vivant, respirer tranquillement l'air des saisons, la douceur du printemps, la chaleur de l'été, la froidure de l'automne et de l'hiver. Je veux profiter de tout en sachant qu'un jour cela me sera retiré. Je ne veux pas du don de dure pierre ; je l'offre si vous sauvez Isell.

- Retourne voir l'Habitante, murmura la brise. Confirme lui ce que tu viens de dire. Elle te dira alors ce que tu dois faire.

Dulci s'envola le cœur battant vers la grotte creusée dans le tronc du vieux chêne. En ce moment, se jouait la vie d'Isell. Il ne savait rien d'elle, il sentait seulement qu'elle était en grande souffrance et qu'il était peut-être déjà trop tard. L'Habitante accepterait-elle le don ? Allait-elle condamner Isell ?

- Voilà, dit Dulci, une fois posé sur le bord de la grotte, je suis venu rendre le don que les Forces m'ont fait. Je n'en veux pas, je veux être un Phaâ ordinaire, doué de bon sens, de désir de vivre et risquant s'il le faut. J'offre ce don pour qu'Isell soit sauvée du danger qui la menace.

Dulci crut voir bouger légèrement l'une des ailes au fond de la grotte, mais peut-être était-ce simplement les battements désordonnés de son cœur qui troublaient sa vision. Le silence de l'Habitante se prolongea, aux limites du supportable. Enfin, la voix s'éleva :

- Que le don de dure pierre retourne aux mains des Forces. Dulci deviendra désormais un ksâr fragile et courageux, prêt à affronter les dangers par lui-même.

- Mais, dit Dulci, vous ne me parlez pas d'Isell.

- Isell bénéficiera d'une métamorphose supplémentaire en échange. Va donc la retrouver. Et ne reviens plus ici. Ta métamorphose est terminée. Tu dois retourner conquérir le peuple des Phaâs que tu as déjà trop délaissé.

- Mais, objecta Dulci, comment retrouverais-je Isell ? J'ai cherché en bien des endroits, et je ne l'ai pas rencontrée.

- Ne pose pas de questions dont tu as déjà la réponse, répondit l'Habitante.

Dulci partit tout étonné et désorienté. « L'habitante s'est moquée de moi, songeait-il. Devrai-je épuiser ma vie à parcourir le monde pour retrouver Isell ». Il quitta l'île au Chêne partagé entre l'espoir que les paroles qu'il avait entendues étaient bien vraies et l'inquiétude de ne jamais retrouver sa compagne.

II. 14. LE REFUGE DES DAUPHINS

Dulci reprit donc le chemin qui devait le ramener vers la terre, toujours préoccupé par la façon de retrouver Isell. Il avait gardé dans la tête le souvenir de la crique dévastée par le feu. Rien de l'endroit qui les avait vu naître ne restait, tout s'était évanoui dans les fumées de l'incendie. La vieille lavande où leurs deux larves avaient accroché leurs chrysalides avait été calcinée par les flammes. Dulci n'en avait rien retrouvé. Il se rappelait pourtant comment une minuscule pousse de verdure était sortie du vieux bois, comme un espoir de renaissance. « Nous les Phaàs, songea-t-il, nous sommes des nomades. Ce qui fait notre vie, c'est d'aller d'un endroit à un autre, c'est la grande migration. Mais l'endroit qui nous a vu naître, nous y tenons beaucoup. C'est comme la racine qui nous rattache à la terre, qui donne sens à tous nos déplacements. Je pensais que d'instinct, Isell y était revenue. Je ne sais plus où la chercher. »

Perdu dans ses pensées, Dulci ne s'aperçut pas qu'il déviait de sa route. Il allait beaucoup trop vers l'est et rallongeait dangereusement la distance pour rejoindre la côte. Quand il s'en rendit compte, il voulut corriger son vol, mais un vent plus fort qu'il ne paraissait le poussait dans cette direction, comme font les courants en mer quand ils font dériver les embarcations. Il eut beau redoubler le battement de ses ailes, rien n'y fit. Il plongea vers la surface de l'eau, où peut-être, songeait-il, le vent serait plus doux, mais il soufflait aussi fort et Dulci, découragé, décida de se laisser dériver dans ce vent insolite au lieu d'utiliser ses maigres forces à le contrarier.

Il fut déporté vers un îlot tout proche de la côte, pas loin de l'embouchure d'un grand fleuve. Cela le réjouit. Le vent n'était pas aussi violent que la tempête qui les avait un jour relégués dans les Males-Eaux. Cette embouchure était sans doute celle du fleuve qu'ils remontaient lors de la grande migration. Encore quelques battements d'aile, et il retrouverait la route toute tracée pour rejoindre les siens qu'il avait laissés plus au Nord, en train de célébrer le carnaval. Si l'Habitante du grand Chêne ne s'était pas moquée de lui, il

commençait à envisager l'hypothèse qu'Isell avait rejoint le Peuple ailé, ou tout au moins tentait de le faire.

Il passa au large de l'îlot et s'apprêtait à le laisser derrière lui quand il vit une famille de dauphins fendre l'eau. Ils formaient un ensemble harmonieux, émergeaient de l'eau bleue avec vivacité pour y replonger tous ensemble, traçant de beaux sillons d'écume. De leur front bombé sortaient des vibrations puissantes que les antennes de Dulci captèrent aussitôt. Les dauphins l'invitaient à les suivre, ce qu'il fit aussitôt. « Confie ton destin au peuple qui danse ».

Le chemin tracé par les dauphins conduisait vers une petite falaise de l'îlot. Dulci en fut surpris et perdit de l'altitude pour mieux observer l'endroit. La bouche d'une grotte s'ouvrait dans la falaise, à demi cachée par la mer. Il n'hésita pas une seconde. Il frôla la mer mouvante pour y pénétrer. Les dauphins étaient là, dans une grotte azur où l'eau, soudainement, se faisait calme. Les dauphins ne bougeaient pas, ne riaient pas, comme impressionnés par la beauté et le silence de l'endroit. L'un d'eux émit quelques cliquetis et toute la famille repartit vers la mer.

D'abord, son regard de Phaâ ne vit rien de spécial dans cette grotte. L'eau ressemblait à un miroir qui eût reflété le ciel azur. Il songea aux crevasses des glaciers, quand il s'y aventurait avec Isell. Et soudain, sur la frange émergée qui s'étendait au fond de la grotte, il aperçut un branchage, chargé de larges feuilles et d'un gros bouquet de fleurs très serrées. C'était un bout d'hortensia sans doute arraché par le vent dans un jardin et que le fleuve avait conduit jusqu'à son embouchure, puis la mer jusque dans cet abri rocheux. Il allait repartir en se disant que les dauphins venaient de lui jouer un de leurs tours, car ce sont des êtres malicieux et taquins, quand il crut voir bouger quelque chose dans le bouquet de fleurs. Il survola la branche de plus près et vit s'extraire de cet amas en décomposition une forme qu'il prit d'abord pour un ver ou une sorte de larve. L'animal était gris et se mouvait difficilement. Il réussit à extraire sa tête, une partie de son thorax et une aile. Alors Dulci fut saisi d'effroi en découvrant que cette chose mourante n'était autre qu'un Phaâ, sans doute un siwo qui venait finir ici son existence errante. Il s'approcha et sentit alors que les antennes du Phaâ moribond émettaient un très faible signal, un signal qu'il reconnut aussitôt.

Il crut défaillir et dut faire un effort immense pour se reprendre et se précipiter près d'Isell pour l'aider à s'extraire du feuillage. Elle était détremée et transie. Ses antennes et ses pattes se mouvaient très difficilement. Il l'enlaça, la caressa, la secoua jusqu'à ce qu'elle comprenne que c'était lui Dulci, et qu'il venait à son secours. Elle remuait lentement les

yeux : distinguait-elle seulement sa silhouette ? Il posa ses antennes sur les siennes, et doucement, tout doucement, émit quelques vibrations pour lui manifester sa présence. Il lui sembla qu'elle le reconnaissait enfin, mais elle était si faible qu'il tremblait à chaque instant qu'elle ne s'éteigne. Il fit vrombir ses ailes pour la ventiler et sécher ce corps grisâtre mouillé, si mouillé, pensa-t-il, que les deux ailes s'étaient collées ensemble. Puis son regard s'arrêta sur une cicatrice mal refermée et comprit qu'elle était mutilée. Alors il sombra dans l'anéantissement à son tour et ne revint à la conscience que lorsque quelques cliquetis arrivèrent jusqu'à son cerveau. Les dauphins étaient là, dans l'eau bleue. Ils venaient de déposer près des deux Phaàs une coquille nacrée que leurs dents avaient fendue. Il en sortait une chair blanche et tendre que Dulci, quand il s'en approcha pour y goûter, trouva plus succulente encore que les meilleurs pollens des fleurs d'alpage.

Ainsi vécurent Dulci et Isell le temps de plusieurs lunes. Ils étaient retranchés du monde dont ne parvenait, dans la grotte, que le rythme des jours et des nuits qui faisait passer l'eau du bleu clair au bleu outremer. Dulci avait aidé Isell à s'extraire de la branche d'hortensia à qui elle devait son salut. Il avait alors compris dans quel état désespéré elle se trouvait. Il y avait ce corps grisâtre et cette plaie purulente à la base de l'aile arrachée. Isell ne communiquait pas, elle était trop faible. Les couleurs de l'aile qui lui restait avaient complètement disparu. A cette heure, elle aurait dû être morte, et Dulci se demandait bien ce qui avait pu empêcher le Silure de l'attirer pour toujours dans ses grottes obscures. Les dauphins venaient les visiter régulièrement, leur apportant plusieurs sortes de coquillages qu'il tentait de faire manger à sa compagne en déposant de minuscules morceaux très tendres dans sa bouche. Il restait pour Isell une chance infime de refaire à l'envers le chemin qui l'avait conduite à cette phase quasiment terminale. Lui, il avait décidé de se battre, avec la conviction que le don qu'il avait fait sur l'île au Chêne finirait bien par porter ses fruits. Mais il en doutait parfois, parce qu'avec les Forces on ne sait jamais ; parce que tout cela n'était peut-être qu'une grande illusion. Y avait-il sous le ciel quelque puissance bienveillante, sensible au charme des Phaàs et à la beauté d'une ksâh telle que l'avait été Isell ?

Les coquillages apportés par les dauphins avaient de fortes vertus nutritives, car Dulci sentit ses forces revenir. Son corps retrouva ses couleurs ; ses deux ocelles dépareillés renaissaient lentement sur ses ailes ; son thorax, son abdomen, ses pattes retrouvaient les bruns et les ocres subtils qui faisaient leur beauté. Mais Isell s'était aventurée beaucoup plus loin sur le chemin des siwos, et c'était un miracle inexplicable qu'elle n'ait pas définitivement basculé. Dulci ne constatait aucun progrès dans le retour de ses forces,

malgré l'alimentation qu'il lui imposait. Son corps restait désespérément atone, comme celui de quelqu'un qui s'apprête à prendre congé.

Une nuit, pourtant, il retrouva un faible espoir. Dehors, c'était sans doute la pleine lune, car un reflet léger pénétra dans la grotte, colorant l'eau dormante de quelques touches jaune or. Isell bougea ses antennes et sa tête dans leur direction. C'était la première fois qu'elle accomplissait un mouvement aussi épuisant pour son corps sans force. Les jours qui suivirent, elle accepta plus facilement la nourriture, et Dulci s'aperçut que sur le corps fané revenait un peu de clarté, comme seraient les premières taches de couleur dans un matin gris. Les jours qui suivirent confirmèrent le constat. Isell retrouvait progressivement son beau corps ; le vert laurier et le vert olivier qui étaient sa fierté revinrent lentement sur son aile. Pourtant, au lieu de s'en réjouir, Dulci en fut profondément affecté. Il savait que cette aile qui retrouvait sa beauté était condamnée à ne jamais plus voler. Il observait souvent la cicatrice de l'aile arrachée. Comment cela avait-il pu se produire ? Tout le monde savait Isell merveilleuse pilote. Son état de siwa l'avait-elle conduite à se désintéresser tellement du monde qu'elle en avait perdu la façon de négocier le vent ? Ou bien un animal l'avait-il surprise et avait eu le temps de lui rogner une aile ? Mais alors comment avait-elle pu échapper à son prédateur ? Dulci ne savait pas résoudre cette énigme.

Il se mit alors à songer à la façon de sortir Isell de la grotte. Il faudrait trouver un objet flottant qui pourrait la porter sur la mer. La branche d'hortensia était trop lourde d'humidité pour jouer ce rôle. Il songea que peut-être les dauphins pourraient la prendre sur leur dos. Il imaginait toutes les solutions sans qu'aucune le satisfasse. Mais désormais il savait que sa compagne allait revivre. Elle fut bientôt en état de se mouvoir, mangeait elle-même la chair des coquillages ; elle put poser ses antennes sur celles de son compagnon, et Dulci sentait revenir assez d'énergie dans les vibrations pour savoir qu'ils allaient bientôt pouvoir communiquer.

Il fallut quelques jours encore pour qu'enfin ils puissent caresser mutuellement leurs antennes en pleine harmonie. « Tu es Dulci, je te reconnais », disait enfin Isell, et Dulci sentait que dans cette simple émission de vibrations, elle disait beaucoup plus qu'il n'y paraissait. Elle le reconnaissait oui. Elle était de nouveau en pleine harmonie avec lui. La séparation douloureuse, suite à la mort d'Izee, était effacée.

Une nuit, Dulci rêva de la lavande où ils avaient tous les deux accompli leur métamorphose ailée. La vieille lavande, trop vieille pour faire reverdir le bois. Puis il vit la minuscule pousse de verdure, qu'il avait d'abord prise pour une petite sauterelle. Quand il

ouvrit les yeux, il se tourna vers Isell. A l'endroit de la cicatrice, un moignon d'aile avait poussé. Jamais, de mémoire de Phaê, on n'avait vu une aile arrachée repousser.

II. 15. LA GUERRE DES CLANS

Ils ressortirent de la grotte un matin. La brume encerclait l'îlot, et Dulci entraîna son amie tout de suite très haut, et lorsqu'ils percèrent enfin la brume, les merveilleux ocelles d'Isell se mirent à resplendir si fort que Dulci en défailloit tellement sa joie était intense. Lentement, l'aile de la Phaâ avait repoussé. Dulci n'avait rien dit à sa compagne, il n'avait pas voulu révéler le secret, cet échange du don de dure pierre contre une nouvelle métamorphose ailée, consenti sur l'île au Chêne. Curieusement, il éprouvait un double bonheur. Le premier, le plus fort, était de voir voler Isell, et de contempler son corps qui revivait au contact de l'espace aérien. Elle avait gardé toutes ses capacités de navigatrice et s'épanouissait à les retrouver, jouant et rusant avec la brise. Isell était comme avant, plus belle peut-être, plus resplendissante. C'était comme si le long cycle de sa déchéance n'avait pas existé, ou presque. Car elle gardait à la base de son aile arrachée un très mince liséré sans couleurs, comme si les Forces avaient voulu, par là, qu'elle garde la mémoire de la longue épreuve qu'elle avait surmontée. Le second bonheur, qui était plutôt une douce tranquillité, c'était de se savoir redevenu un Phaâ ordinaire depuis qu'il ne pouvait plus compter sur le don de dure pierre. Cela le soulageait. Il repartait dans la vie, prêt à se battre avec ses propres forces. Il avait son statut de ksâr à reconquérir et il y mettrait une volonté farouche. Le don qui lui était fait, c'était Isell, revenue à la vie, et qui serait à ses côtés quand la grande bataille éclaterait.

En remontant le fleuve, ils retrouvaient leur complicité d'avant. Ils n'avaient pas eu besoin de se dire grand-chose. Isell avait seulement lâché par bribes quelques allusions aux grottes du Silure, à un mystérieux anneau d'or. Dulci raconta son expulsion par Miuuz. Mais ils ne reparlèrent pas d'Izee. Cela restait une chose silencieuse et présente ; ils en garderaient le souvenir toute leur vie, comme Isell garderait le liséré sans couleurs de sa cicatrice, à la base de son aile.

Dans la vallée qu'ils remontaient, les traces des ravages s'estompaient. Quelques feux restaient ici et là, mais les tombereaux de cadavres des criquets migrants avaient disparu.

La campagne, les vignes et les champs faisaient leurs toilettes, essayant d'effacer au plus vite les dégâts.

Dans les vallées qui conduisaient aux glaciers, les filets anti-criquets avaient disparu, et les courants aériens favorables invitaient à s'y rendre. Dulci aurait voulu rejoindre au plus vite les Phaâs en continuant de remonter la vallée principale vers le Nord, mais Isell insista pour revoir les alpages.

- Le Peuple ailé ne s'y trouve pas, Isell. Les criquets lui ont barré la route. Il a continué vers le Nord.

- Je veux revoir le glacier, dit Isell, je veux revoir les crevasses et t'entendre redire « tu serais ma reine ». C'était alors un rêve. Il nous a fallu tout ce dur chemin de métamorphoses pour que cela devienne enfin réalité. Nous avons souffert tous les deux, Dulci. Maintenant, nous avons droit au bonheur.

- Je ne dirige plus les clans, Isell. Je ne suis plus rien depuis que Miuzz a intrigué pour prendre le pouvoir. Elle m'a destitué le temps d'un carnaval, mais elle savait fort bien ce qu'elle faisait. Elle était convaincue que je ne reviendrais jamais. Elle a même envoyé des tueurs à mes trousses. Sans l'aide de Riizz (il faillit ajouter et sans l'aide du don de dure pierre), je serais mort. Je veux bien croire au bonheur, mais ce sera quand nous aurons retrouvé notre rang. Il y a encore un bon bout de chemin à faire.

- Le faire aujourd'hui ou demain, quelle importance ? Je veux revoir les fleurs des alpages et le glacier. Je suis certaine que nous en tirerons des forces pour la dernière bataille contre Miuzz.

Ils prirent donc la direction des sommets. Isell y retrouva tout son entrain. Elle invita Dulci à venir agacer, pour rire un peu, les chiens de berger ; ils volèrent autour des chaudrons de cuivre d'où s'élevait le fumet du fromage en train de se faire. Ils se délectèrent de quelques gouttes restées sur le bord du chaudron sous l'œil d'un jeune berger qui les laissa faire. Puis ils repartirent vers les glaciers.

Les criquets n'avaient pas envahi la partie supérieure de la vallée. Loin des derniers chalets et des routes de bitume, l'alpage était resté intact. Les fleurs frissonnaient au soleil, parsemant l'endroit de taches de jaune or, de bleus et de rouges intenses au milieu des névés aveuglants. Isell entraîna Dulci vers le glacier et ils entrèrent dans la crevasse qu'ils avaient imaginée être leur palais. Ils se dirent là des choses très intimes, protégés par les parois satinées de la glace, bien à l'abri du vent. Aucun Phaâ, ainsi, n'était là pour les entendre ; aucun autre insecte ni aucun oiseau d'altitude n'en put saisir la moindre bribe.

Quand ils ressortirent de la crevasse, Dulci sut avec certitude qu'Isell était bien décidée à reconquérir son rang. Ils passèrent deux jours et deux nuits à profiter de la solitude des lieux. La nuit, ils voyaient s'allumer les lumières dans la vallée. Au bout de deux jours, se sentant prêts pour la grande bataille, ils plongèrent vers le fond de vallée pour regagner au plus vite les montagnes situées plus au Nord où les Phaàs devaient encore se trouver. Dulci se demandait avec inquiétude dans quel état il retrouverait son clan. Il était à prévoir que Miuzz avait accéléré les choses, disant qu'un Ksâr doit tenir parole et qu'en ne revenant pas le dernier jour de carnaval, il s'était parjuré. De plus, la mort de Savéas avait dû l'intriguer. Elle savait que le Ksâr n'était pas mort et qu'elle devait précipiter sa déchéance. Comment les proches de Dulci, particulièrement les sept frères, avaient-ils réagi ? Si Miuzz avait décidé de monter nombre de familles contre les proches de Dulci, il était à craindre que malgré leur vaillance, ils n'aient rien pu faire et qu'ils se soient fait massacrer.

Telles étaient ses pensées sombres, et elles se faisaient plus noires encore à mesure qu'approchait la fin du voyage. Il regardait Isell voler avec autant de détermination que lui. Mais il devait se rendre à l'évidence : il ne disposait d'aucun moyen efficace pour reprendre le pouvoir. Revenir avec Isell, sans troupes et sans stratégie, c'était se jeter dans la gueule du loup. Et cette fois, le don de dure pierre ne le sauverait pas.

Dulci en était là de ses réflexions quand ils furent en vue du château en ruine où s'était déroulé le carnaval. Il revenait enfin, mais passés les délais. Il n'avait pas respecté les ordres de Miuzz. Depuis tout ce temps, tout le monde l'avait sans doute oublié. Il songea alors que c'était peut-être là sa première arme : l'effet de surprise. Se présenter en forme resplendissante, avec Isell à ses côtés. On les croyait morts tous les deux, alors il paraîtraient dans une nouvelle vie, comme ayant bénéficié des Forces d'une métamorphose extraordinaire.

S'approchant un peu plus, il fut en mesure d'observer avec précision les étranges mouvements du Peuple ailé près des ruines du château. Les nuées compactes et tourbillonnantes lui apprirent aussitôt deux choses : 1. Tout le Peuple ailé était dans les airs. 2. Les arabesques, l'étirement et la contraction rapides de colonnes entières, les décrochements et les virevoltes ultra-rapides, les montées soudaines prouvaient que le Peuple ailé était engagé dans une immense bataille. Quel ennemi imposant avait défié les Phaàs pour les mettre en pareil état d'agressivité ? Il eut beau observer, il ne vit aucun adversaire, pas un seul gavemort, pas un seul martinet, pas d'autres prédateurs. Il envisagea un instant une guerre contre les chauves-souris du château, mais ce n'était que d'inoffensives pipistrelles qui ne s'en prenaient qu'aux petits insectes.

- Le Peuple ailé tout entier est en guerre, fit remarquer Dulci, mais je ne vois pas d'ennemis.

- C'est une guerre de clans, dit Isell, qui avait vite compris la situation. Phaàs contre Phaàs.

- Miuzz aura donc réussi. Elle a monté les clans les uns contre les autres.

- Elle n'a pas encore gagné, dit Isell ; la bataille prouve qu'elle ne règne pas encore sur les trois clans. C'est notre chance. N'attendons pas.

Ils accélérèrent leur vol et aperçurent un Phaâ solitaire qui volait à vive allure à leur rencontre. C'était le dernier des sept frères, Vejea.

- Dulci, Isell, émit-il dans leur direction. Venez vite, c'est la guerre.

- Reprends-toi, tu es tout époumoné, lui conseilla Dulci quand il parvint à leur hauteur. Et d'abord pourquoi es-tu ici ?

- C'est mon père, Mözz, qui m'a dit de faire le guetteur dès que les hostilités ont commencé. Il espérait toujours te voir revenir, Dulci. Il n'a jamais désespéré de toi pas plus que d'Isell. Je dois vous mettre au courant de ce qui se passe et vous donner les renseignements qui vous permettront d'arriver jusqu'à Miuzz.

- C'est elle qui est à l'origine de cette bataille ?

- C'est elle, oui. Il faut que tu t'en mêles, Dulci. Quand les Phaàs vont savoir que le Ksâr et la Ksah sont de retour, la situation va basculer.

- Qui s'est rallié à elle ?

- Difficile à dire. En fait, elle a surtout réussi à semer le désordre. Dans un même clan, des familles entières l'ont rejointe, mais d'autres te sont restées fidèles. C'est presque la guerre civile, sauf dans ton clan, Dulci, où personne n'a déserté.

- Qui dirige ses forces ?

- C'est Ziage, qui a remplacé Savéas. Miuzz se tient un peu en retrait, faisant mine de ne pas s'en mêler.

- Et Ezott, et Ivauze ?

- Elle a fait tuer Ezott par Ziage. Elle a refait pour son compagnon ce qu'elle avait osé faire à ton père Eàs. Quant à Ivauze, il s'est enfui.

- Enfui, dis-tu ?

- Oui, il n'était plus d'accord avec sa mère, alors il a disparu. Otéos a appris par ses informateurs que depuis pas mal de temps, elle lui reprochait son manque d'ambition et le

méprisait. Ivauze s'est fatigué de tous ces reproches. Et quand Ezott a été assassiné, il a préféré s'enfuir. Personne ne sait où il est. Si Miuzz gagne, c'est elle qui deviendra Ksâr.

- Une Phaâ devenir Ksâr, cela ne s'est jamais vu.

- Depuis qu'elle a été promue Ksâr du carnaval, elle a perdu la tête. Elle est vraiment folle, Dulci, folle au point de faire tuer Ezott !

- Qui dirige mon clan ?

- C'est Riizz, assisté d'Otéos, de mon père, ainsi que de Zeum le Sorcier.

- Y a-t-il beaucoup de pertes ?

- Enormément. Des familles entières se sont fait coincer dans les ruines du château et massacrer. Les musaraignes sont en train de manger leurs cadavres. Nous ne sommes pas assez nombreux, tu comprends. Tous mes frères sont en vie, ou du moins l'étaient quand je les ai quittés.

- Comment crois-tu que je puis les rejoindre ?

- Riizz a ordonné d'éviter le château où on se fait vite enfermer par le nombre des adversaires. Le vent est assez violent si on se tient juste au-dessus des crêts de la montagne. Mes frères sont les meilleurs en navigation, ils donnent des consignes aux nôtres, ils dirigent les poursuites et les manœuvres. C'est comme cela qu'ils tiennent malgré leur infériorité numérique. Pour les rejoindre, Riizz dit que vous devez monter vers le soleil, le plus haut possible, puis vous piquerez à l'aplomb des falaises. Votre vitesse doit vous permettre d'éviter l'ennemi, mais il faut naviguer serré. Il vous dit aussi de faire attention au vent tourbillonnant. Voilà ce que m'a dit Riizz.

- Alors, c'est ce qu'on va faire, dit Dulci. Es-tu prête Isell ?

- La consigne valait aussi pour Isell, ajouta Vejea.

- Comment Riizz savait-il qu'elle serait avec moi ?

- Il connaît sa sœur, il n'a jamais douté qu'elle reviendrait. Nous sommes heureux qu'elle soit là.

II. 16. LA RECONQUÊTE

Très haut dans le soleil, masqués par le contre-jour, Isell, Dulci et Vejea observaient les mouvements des deux camps qui se livraient une bataille féroce. On pouvait maintenant identifier les groupes. Ziage qui avait l'avantage du nombre encerclait les troupes de Riizz regroupées en une seule nuée serrée. Ses Phaàs formaient un essaim très dense, laissant le moins possible d'espace entre les individus, et acceptant le risque de s'emmêler les ailes. Dulci eut mal pour Riizz et son camp, harcelé de partout, et il se dit qu'il ne tiendrait pas longtemps. Combien de Phaàs mouraient à chaque assaut ? Mais Isell, qui observait la situation elle aussi, apprécia mieux la tactique de son frère aîné :

- Riizz fait manœuvrer son camp de façon plus intelligente que Miuzz. Il ne donne aucune prise à l'ennemi en massant très fort ses troupes, puis il les fait exploser soudain dans le ciel. À ce moment, il cause beaucoup de dégâts.

- C'est bien vu, admit Dulci. Riizz est vraiment un grand stratège. Je me demande où est Miuzz. C'est elle qu'il faut neutraliser en premier.

- Elle se tient en retrait, là-bas, dans ce groupe qui vole sans participer aux mouvements.

- Je le vois, dit Dulci. C'est là que nous devons attaquer. Ziage doit sûrement être à ses côtés pour diriger les opérations.

- Je tuerai Miuzz, dit soudain Isell d'une voix ferme. Elle a trop fait de dégâts déjà. Et toi, Dulci, tu te chargeras de Ziage.

- Les Forces nous soient favorables, murmura Dulci. Il faut aussi prévenir Riizz que nous sommes là. La confusion de la bataille nous empêche d'émettre des signaux de reconnaissance. Vejea, tu vas t'en charger. Dis-lui que j'ai décidé d'attaquer directement Miuzz.

Dulci, Isell et Vejea se souhaitèrent bonne chance et partirent en piqué. La première partie de la descente se fit à grande vitesse, dans un air léger et très calme. Mais ils se

retrouvèrent pris bientôt par des remous d'une grande violence. Un courant s'élevait le long de la paroi rocheuse et provoquait ces turbulences en altitude. Riizz avait bien choisi. Cet endroit favorisait les manoeuvres audacieuses comme il les aimait.

Dulci se retrouva bientôt en difficulté. Il amortissait difficilement les rafales et se retrouvait malmené par les sautes de vent. Isell s'en aperçut et ralentit sa descente pour se tenir près de lui. Et Dulci, reconnaissant, eut le temps de se dire qu'avec elle, les engoulevants avaient encore bien du souci à se faire. Elle trouva d'instinct les couloirs aériens qui leur assuraient une descente rapide et sans heurts. Il n'eut plus qu'à la suivre.

Ils descendirent à vitesse folle et s'introduisirent sans la moindre difficulté dans la garde rapprochée de Miuzz. Isell se stabilisa devant elle en dépliant bien ses ailes pour montrer ses ocelles. Miuzz, qui la croyait morte, crut voir une apparition. Dulci, de son côté, repéra Ziage et se précipita sur lui pour le provoquer. Médusée, sa garde s'écarta pour faire place aux deux combattants. Fascinée par la présence de ceux qu'elle croyait morts, Miuzz était incapable de donner des ordres. Elle fit bourdonner ses ailes en guise d'intimidation, mais Isell ne recula pas, veillant bien au contraire à se tenir face à l'ennemie pour rendre impossible toute tentative d'attaque contre le Ksâr. Miuzz n'avait sans doute pas oublié les qualités de vol d'Isell. Et Isell la scrutait, silencieuse, prête à lancer ses armes si jamais il prenait à son ennemie l'envie d'amorcer le moindre mouvement.

Mais Miuzz avait gardé tout son venin. Elle observait à la dérobée le combat qui venait de commencer entre Ziage et Dulci, et elle comprit très vite que tout n'était pas perdu, loin de là. Pourquoi s'attaquer à Isell ? Il suffisait d'attendre que Ziage tue Dulci. C'était un Phaâ trapu, aguerri, que Miuzz n'avait pas choisi au hasard. Un cerveau obtus, peu doué pour la réflexion (ainsi, Miuzz ne risquait rien à lui donner du pouvoir), mais une force de la nature. Dulci avait eu l'avantage de la surprise, mais vite Ziage s'était repris. Il n'était pas de ceux que le retour d'un ksâr déchu terrorisait. Au contraire, cela lui donnait des forces, car il savait le sort qui l'attendait en cas de défaite.

Dulci sentit une vive douleur quand Ziage, d'un coup de griffe, lui entailla l'abdomen. Visiblement, les Forces n'avaient pas oublié de lui retirer le don de dure pierre ; il en faisait la cruelle expérience. Il rassembla tout son courage pour faire face, mais Ziage lançait des attaques en série. Isell vit bien que Dulci était en difficulté, mais ne pouvait lui venir en aide sans provoquer l'entrée de Miuzz dans le combat.

Malgré sa blessure, Dulci s'efforça de rester lucide, observant bien la tactique de son adversaire. Il s'aperçut que ses attaques, très violentes, étaient toujours les mêmes. Ziage n'était pas très imagitatif. Il se contentait d'enfoncer l'adversaire par sa force, oubliant

même ce que tout jeune Phaâ apprend pour rester en vie : toujours protéger ses ailes en cas de rencontre. Ziage était beaucoup trop sûr de lui. Dulci fit semblant d'être sonné par les coups, fit tanguer son corps, tituba, simula un début de vrille. L'autre crut la victoire à portée et se précipita, les ailes grandes ouvertes pour donner le coup fatal. Dulci se précipita sur l'aile gauche qu'il crocheta férocement. Ziage tenta de se stabiliser, mais Dulci se garda bien de le lâcher. Il avait refermé ses ailes si bien que les deux Phaâs furent précipités en une vrille que Dulci mit à profit pour taillader largement la voilure de Ziage. La chute était de plus en plus vertigineuse, mais Dulci savait qu'elle lui était profitable. Plus léger que Ziage, il avait beaucoup plus de chances de s'en sortir quand il faudrait transformer la chute en vol plané. Il se décamponna juste à temps et déploya doucement, très doucement, sa voilure. Ziage tenta de faire de même, mais son poids et son aile déchirée ne lui laissèrent aucune chance. Il termina sa chute dans la rivière et fut emporté par le courant.

Dulci remonta au plus vite pour retrouver Isell. Mais elle avait disparu, car Miuzz, voyant que Ziage perdait le combat, avait pris la fuite, et Isell n'avait pas l'intention de la laisser s'échapper. Miuzz fila vers le fond de la vallée à vitesse folle. Isell se méfiait, car Miuzz arrêtait soudain sa course pour se retourner, toutes griffes dehors, obligeant Isell à opérer chaque fois une voltige pour ne pas finir empalée. Elles passèrent les cabanes des bergers, rasèrent le toit de plusieurs chalets, et Miuzz continuait de descendre, comme si son salut se trouvait tout en bas, dans les brumes de la vallée. Une cheminée d'usine crachait une fumée jaune qui montait en un nuage épais. Miuzz y entra sans hésiter. Isell entra dans le nuage à son tour, et elle crut défaillir. Une terrible odeur de soufre l'assailit ; chaque respiration lui brûlait atrocement les poumons. Elle suffoquait et ses yeux irrités se troublaient. Et le brouillard épais lui masquait son adversaire. Puis soudain, entre deux rejets de fumées, un espace s'ouvrit et elle aperçut Miuzz, intoxiquée elle aussi, qui tanguait. Isell chercha à la rejoindre, mais elle la vit chuter et se faire reprendre par un nouveau nuage, tout près de la gueule de la cheminée qui crachait des scories en feu. Alors Isell mit le restant de ses forces pour opérer un décrochement qui la sortait de la zone infectée. Elle vit encore par deux fois, dans un espace plus clair, le corps de Miuzz tomber et crut que c'était la fin. Mais Miuzz réussit par miracle à échapper à la cheminée et continua sa dégringolade.

Isell commençait à se demander si elle la rattraperait jamais quand elle la vit piquer soudain, à bout de force sans doute. Elle chuta sur le toit métallique d'une aciérie, glissa sans pouvoir se reprendre, se retrouva à l'intérieur de l'usine où coulait un ruisseau de

métal en fusion surveillé par des hommes engoncés dans des combinaisons ignifuges. Miuzz ne put rien faire cette fois. Au premier contact avec le métal en fusion, son corps se volatilisa.

Cependant, Vejea n'arrivait pas à remplir sa mission : informer Riizz du retour de son ksâr et de la ksah. Les Phaâs formaient un écran très épais qu'il tenta plusieurs fois de traverser, en vain. Il hésita longtemps sur la conduite à tenir, puis se décida à revenir vers Dulci ; il n'eût d'ailleurs pas à faire beaucoup de chemin, car celui-ci, débarrassé de Ziage, arrivait. Vejea le mit au courant.

- Otéos est avec Riizz, dit Dulci. C'est lui qui pourra mettre fin à la bataille en communiquant avec les Mémoristes des deux camps. Les Mémoristes gardent toujours le contact entre eux. Il suffira qu'il annonce le retour du ksâr, et tout rentrera dans l'ordre, j'en suis sûr.

- Les fidèles de Riizz ne vont pas supporter très longtemps les attaques, prévint Vejea. S'ils se font pousser vers le château, ce sera le massacre.

Dulci hésita un long moment, cherchant la bonne solution pour aider Riizz et ses troupes. C'est alors qu'Isell arriva :

- Miuzz est morte, dit-elle à bout de souffle. J'ai fait au plus vite.

Vejea commençait à la mettre au courant de la situation quand Dulci les interpela :

- Suivez-moi, dit brusquement Dulci, il y a un moyen.

Il vola tout droit vers le château en ruines, et entra sous la voûte où les chauves-souris dormaient, la tête en bas.

- Faites comme-moi, ordonna-t-il, mordez-les, griffez-les jusqu'à ce qu'elles se réveillent. Faites les toutes s'envoler.

Les trois Phaâs s'en prirent donc aux chauves-souris endormies. Il fallut les mordre plusieurs fois pour les réveiller et leur faire lâcher prise, accrochées qu'elles étaient au restant de voûte. Elles s'envolèrent enfin en escadrilles de plusieurs dizaines d'individus, et commencèrent à décrire leurs cercles, bousculant au passage les nuées de Phaâs en train de combattre. Cela suffit à desserrer l'étreinte autour de Riizz. Dulci, Isell et Vejea s'accrochèrent chacun à une chauve-souris et parvinrent ainsi facilement au milieu du combat où ils se détachèrent de leurs alliées improvisées. Le bruit se répandit immédiatement que le ksâr était revenu, et un flottement se fit parmi les combattants.

- Miuzz est morte, émit Dulci. Et Ziage ne vous donnera plus d'ordres, je l'ai tué. Qu'on cesse le combat.

Otéos relaya le message auprès des Mémoristes. Les Phaàs retrouvèrent aussitôt leur discipline légendaire. L'intense bourdonnement cessa, les mouvements s'apaisèrent. Le Peuple ailé se déploya largement dans le ciel, comme si aucune guerre n'avait jamais existé.

Alors Dulci invita Isell à voler avec lui au milieu des Phaàs. Il ne fallut pas même attendre le soir pour que le Peuple ailé reconnaisse son ksâr, et commence à se réorganiser pacifiquement. Voyant que les trois clans étaient reconstruits, Dulci différa l'heure des jugements et ordonna le départ de la grande migration. On avait déjà trop tardé. Il était temps de regagner les terres de lavandes où l'on passerait l'automne, l'hiver et une bonne partie du printemps.

Dans la vallée, les bergers virent les Phaàs s'élever dans le ciel et former comme de longues écharpes de soie claquant au vent.

- As-tu décidé ce que tu vas faire, Dulci ? demanda Otéos pendant qu'ils amorçaient la grande migration.

- Je veux connaître ceux qui se sont mis au service de Miuzz.

- Veùm a pris fait et cause pour Miuzz et le sous-groupe dont il avait la responsabilité l'ont suivi ; cela fait plusieurs milliers de familles ; les autres familles du clan de Ziezz ne sont restées fidèles. Elles ont compris que Miuzz avait utilisé le carnaval pour t'éliminer, et cela va à l'encontre de toutes les traditions. Dans le clan d'Ezott, beaucoup ont suivi Miuzz par peur, car ils ont appris qu'elle l'avait fait assassiner. Ceux qui n'étaient pas d'accord sont partis avec Ivauze. Dans le clan de ton père Eàs, tous te sont restés fidèles.

Zeum le Sorcier prit la parole :

- Miuzz a semé le désordre en vous calomniant. Elle a tellement intrigué que les familles se sont dressées les unes contre les autres, sans même écouter les ordres de leur chef.

- Alors, dit Dulci, le sous-groupe du clan de Ziezz, que dirigeait Veùm, doit être puni. Ce sera l'exil. Les autres familles du clan de Ziezz retrouveront la paix. Comme chef du clan d'Ezott, lâchement assassiné, je nomme dès maintenant Riizz.

- Te sens-tu assez fort cette fois, Dulci ? demanda Otéos.

- Les Forces ont voulu nous éprouver Isell et moi par toutes ces aventures. Aujourd'hui, nous saurons tenir notre place. Que toute cette histoire soit enregistrée par les Mémoristes. Elle devra rester pour toujours dans la mémoire du Peuple ailé pour servir d'exemple.

II. 17. RÊVES D'AVENIR

Avant d'arriver dans les terres de lavande, Dulci décréta une halte pour accomplir le rituel d'expulsion de Veùm et des ceux, nombreux, qu'il avait entraînés dans la sédition. Il le fit en présence des chefs des trois clans et des Mémoristes :

- Beaucoup de familles se sont laissé abuser par les propos mielleux de Miuzz et se sont rebellées contre moi. Mais toi, Veùm, tu es le seul à avoir engagé le sous-groupe dont tu étais responsable du côté de Miuzz, alors que tu savais qu'elle cherchait à me nuire et à prendre le pouvoir. Tu savais qu'après avoir fait tuer mon père Eàs, et m'avoir condamné à l'exil, elle avait fait tuer Ezott. J'ignore les motifs qui t'ont poussé à cette félonie, mais tu n'as pas d'excuses. Je pourrais ordonner ta mort et la destruction de toute ta famille. Mais tel n'est pas mon choix. Je te condamne à l'exil dans les conditions que voici. Tu voleras à la tête de ton groupe dans la direction du soleil couchant le temps de trois lunaïsons. Au bout de ces trois lunaïsons, tu repèreras un fleuve ou une montagne bien visible et tu déclareras devant tous que ce sera là, désormais, la frontière à respecter sous peine de mort.

Zeum le Sorcier apporta le cadavre d'une fourmi et la posa devant Veùm.

- Coupe cette fourmi en deux, ordonna le Sorcier.

Veùm s'exécuta. Zeum écarta les deux morceaux de la fourmi et lui ordonna de passer au milieu, en répétant la formule du serment : « Qu'il me soit fait comme à cette fourmi si jamais je venais à oublier le serment ». Alors, Veùm répéta, en s'avançant entre les deux morceaux de la fourmi :

- Qu'il me soit fait comme à cette fourmi si jamais je venais à oublier le serment. Je sanctionnerai par la mort immédiate tout individu de mon groupe qui transgressera la frontière que j'aurai indiquée au bout de trois lunaïsons de vol.

Ainsi prit fin le rituel d'expulsion. Veùm donna aussitôt l'ordre d'envol. On vit les bannis s'élever dans le ciel et prendre la direction du couchant, s'interdisant pour toujours de revoir le grand Fleuve, les montagnes de la grande migration, les garrigues et la terre des lavandes.

Il fallut l'automne et tout l'hiver pour permettre aux quatre clans restants de se ressouder définitivement autour de leur ksâr. Quand le printemps arriva, la trahison de Miuzz et les événements tragiques n'étaient plus, pour le Peuple ailé, que de mauvais souvenirs. Les amandiers en fleur invitaient les Phaàs à penser à la belle saison qui s'annonçait. On verrait bientôt reflourir les lavandes et verdoyer les vignes. Et partout sur la côte, la mer accompagnait de sa respiration millénaire cette métamorphose de la nature. Isell retrouva son espièglerie naturelle et décida d'enrichir son tableau de chasse à l'engoulement. Trois nouveaux gavemorts se fracassèrent ainsi contre les falaises de calcaire aveuglantes de soleil.

Au milieu du printemps, elle multiplia les vols en compagnie de Dulci. C'était le temps des accouplements et le début du cycle des métamorphoses ailées. Le temps de la ponte arriva et Isell partit à la recherche d'un endroit qui puisse satisfaire son rêve. Il n'était pas question de retourner dans la zone incendiée, où la végétation repoussait à peine, laissant les arbres calcinés dresser leurs bras mots vers le ciel. Elle se déplaça vers l'Est en compagnie de Dulci et survola la contrée. Elle se montra très exigeante dans ses choix. Les endroits qui semblaient convenir à Dulci ne lui plurent pas. Enfin, elle survola un vieil enclos au sommet d'une colline. Un figuier s'y dressait, non loin d'une maison abandonnée entourée d'herbes folles.

- C'est là, dit Isell, que je vais donner la vie. Regarde ce figuier, Dulci. Autrefois il produisait des fruits pour les habitants de la maison. Maintenant, il continue de donner sa sève et de faire pousser ses feuilles, mais ses fruits ne sont plus pour personne.

Le figuier l'accueillit et fit entendre, la première nuit, la caresse du vent marin dans ses branches. Isell s'y laissa bercer, et rêva à la future larve. Serait-elle aussi belle que la belle Izee ? Elle se surprit à penser que non, elle ne le voulait pas. Elle voulait que sorte de l'oeuf une créature qui ne ressemble à personne, ni à elle, ni à Dulci, ni à Izee. Un nouveau cycle de métamorphoses commençait et seules les Forces savaient ce qu'il serait. Il lui arrivait, dans ses rêves, de voir naître des jumeaux, ou une larve aveugle et laide. Une nuit, elle rêva que de l'œuf qu'elle venait de pondre, sortait une larve très belle et qu'un bec pointu la dévorait à peine née. Elle se réveilla brusquement, à cause de ce rêve maléfique. C'était une nuit très douce, et sur les larges feuilles du figuier, brillaient des flaques de lune. Elle en imprégna son regard à facettes et sentit leur douceur se répandre dans tout son corps. Alors elle s'apaisa et se rendormit calmement.

FIN

